Irénikon

14
1937

To front hide back
keep conversation
Special asterisk pages at very end

XIV

TOME IX

1937 Janvier-Février

IEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

IRENIKON

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

Prix d'abonnement pour 1937 :

Belgique : 40 fr. (*abonnement de soutien* 50 fr.) (*Le numéro* : 8 *fr.*)
Pays ayant adhéré au pacte de Stockholm * :
11 belgas (*soutien :* 15 belgas). (*Le numéro* : 2 belgas).
Autres pays : 12 belgas. (*id.*) (*Le numéro* : 2 belgas).

Rédaction et administration :

IRÉNIKON, PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE.
Comptes chèques postaux : Bruxelles, 1612.09.
Paris : Laporta, 1300.79.
La Haye : Laporta, 1455.29.

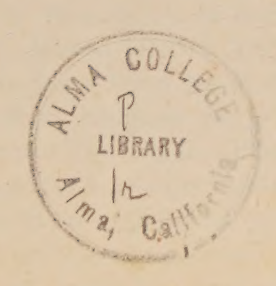
* Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Brésil, Bulgarie, Égypte, Espagne, Esthonie, Éthiopie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Liban, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Syrie, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie.

SOMMAIRE

COMPTES-RENDUS

(*Voir la suite des comptes-rendus à la troisième page de la couverture*)

Irénikon



TOME XIV

1937

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

IRÉNIKON

Tome XIV. N° 1. Janvier-Février 1937.

La latinisation de l'Église d'Occident.

Venu d'Orient, le christianisme a fait pendant longtemps, dans le monde occidental, figure de religion étrangère. Assurément, il se distinguait de toutes les autres religions orientales qui, avant lui, s'étaient répandues à travers l'empire, et du judaïsme lui-même, par trop de traits caractéristiques pour pouvoir être confondu avec elles. Dès le temps de Néron, semble-t-il, les fonctionnaires romains se croyaient capables de reconnaître le christianisme parmi les autres sectes ; et, dans sa lettre à Trajan, au début du second siècle, Pline-le-Jeune trace des chrétiens un portrait qui, pour être superficiel, ne laisse pas d'être fort ressemblant. Il fallut pourtant aux Églises d'Occident beaucoup plus de temps pour quitter leur aspect hellénique et prendre l'austère vêtement romain sous lequel nous sommes habitués à les voir. Comment s'est opérée cette transformation ? par quelles étapes ont passé les chrétientés de Rome et d'Italie, d'Afrique, de Gaule, d'Espagne avant d'être pleinement latinisées ? pourquoi, la transformation une fois accomplie, un fossé profond s'est-il creusé entre l'Église latine et l'Église grecque ? Il est impossible à l'historien de ne pas soulever ces problèmes. Il l'est presque autant de leur donner des solutions pleinement satisfaisantes.

* * *

Les premiers prédicateurs de l'Évangile ont annoncé en grec le Seigneur Jésus et le message du royaume de Dieu. Saint Paul, le plus illustre d'entre eux, connaissait l'araméen et s'en servait à l'occasion quand il se trouvait en Judée, mais il s'exprimait habituellement en grec, et c'est dans cette langue qu'il a écrit toutes ses lettres. Parmi ses disciples, l'un d'eux tout au moins, Luc, le médecin très cher, semble avoir été un homme vraiment cultivé : le troisième Évangile et les *Actes des Apôtres* sont rédigés dans une langue élégante et facile, qui contraste singulièrement avec celle des autres livres du Nouveau Testament. Paul était originaire de Tarse et Luc d'Antioche : pour l'un et pour l'autre, le grec était une langue maternelle. Mais, parmi les Douze qui étaient tous nés en Palestine et y avaient été élevés, plusieurs étaient également capables de s'exprimer en grec : nous devons à saint Jean le quatrième Évangile, trois épîtres et l'Apocalypse. Saint Pierre paraît avoir eu besoin le plus souvent d'un interprète et nous savons que saint Marc joua ce rôle auprès de lui ; mais les Épîtres qui portent son nom sont rédigées en grec et il n'est pas prouvé qu'elles aient été dictées en araméen. Saint Matthieu composa en araméen son Évangile à l'usage des Juifs palestiniens ou des convertis issus du judaïsme, mais le texte original de cet ouvrage ne tarda pas à être oublié, dès qu'une traduction grecque eût rendu possible la lecture de l'Évangile à des cercles plus étendus, et nous ne le connaissons plus que par des témoignages obscurs. Les exemples suffisent : il serait facile de les multiplier.

Les premiers convertis furent également des hommes et des femmes dont le grec était la langue habituelle. Nous avons aujourd'hui quelque peine à nous représenter la victoire de l'hellénisme dans tout le bassin de la Méditerranée, c'est-à-dire, en définitive, dans tout l'empire romain

aux environs de l'ère chrétienne, car nous n'avons à notre disposition aucun terme exact de comparaison. Sans doute il ne faut rien exagérer : les langues nationales étaient loin d'avoir disparu, et dans les campagnes, à quelques kilomètres des côtes, à peu de distance des grandes villes, elles retrouvaient leurs droits. Les paysans de l'Égypte, et de la Syrie restaient fidèles aux idiomes locaux. A plus forte raison en Italie et à Rome, le latin était-il communément employé et les lettrés eux-mêmes lui accordaient leurs suffrages, surtout depuis qu'il avait donné naissance à de véritables chefs-d'œuvre : le *De natura rerum* de Lucrèce, les discours et les traités philosophiques de Cicéron, les Commentaires de César et tant d'autres. Il est vrai cependant que presque tout le monde savait le grec, ou du moins le comprenait. En Orient, les papyrus d'Égypte nous fournissent d'innombrables preuves ; ils nous font connaître des soldats, des marchands, des cultivateurs, des affranchis, tous gens d'humble extraction et d'éducation rudimentaire, qui sont capables de rédiger en grec des rapports, des comptes de ménage, des lettres familières, etc. En Occident, les témoignages sont moins nombreux, mais tout aussi significatifs. A Rome par exemple, des épigrammes populaires, des mots satiriques, de calembours en grec circulaient au premier siècle sur le compte des empereurs et Suétone nous en a conservé une assez riche collection. En Afrique, très nombreuses sont les inscriptions funéraires ou les tablettes magiques qui sont rédigées en grec ; et même parmi celles qui sont composées en latin, plusieurs ont été écrites en caractères grecs. Dans les classes cultivées, l'usage du grec n'avait jamais cessé, et à certains moments, la mode s'en mêlant, il redevenait vite prédominant : « A Arles entre 70 et 80 de notre ère, le Gaulois Favorinus faisait à Rome des conférences en grec, comme un peu plus tard Apulée en fera à Carthage, et ses nombreux ouvrages grecs lui valaient les plus grands honneurs. De Suétone, nous con-

naissons les titres d'une dizaine d'opuscules grecs sur divers sujets d'histoire, d'archéologie, de littérature. Nous voyons Élien qui était né tout près de Rome, à Préneste, et n'avait jamais quitté l'Italie, rédiger ses livres en grec : il passait même pour parler l'attique comme un athénien autochtone. Le philosophe stoïcien Cornutus, originaire de Leptis en Afrique, qui, à Rome même, compta parmi ses élèves Perse et Lucain, composa en latin ses ouvrages de grammaire, mais se servit exclusivement du grec pour ses essais philosophiques » (1). Le cas le plus curieux est assurément celui de l'empereur Marc-Aurèle, qui, pour rédiger ses pensées intimes, n'hésita pas d'employer la langue grecque.

On comprend dans ces conditions, comment le christianisme a pu être annoncé en grec aussi bien en Occident qu'en Orient : ses missionnaires étaient assurés de trouver partout des auditeurs capables de les comprendre s'ils s'adressaient à eux dans cette langue. Mais il y a autre chose. Ceux qui reçurent les premiers le message du salut et qui répondirent d'abord à l'appel divin furent presque tous des Orientaux, même dans les pays d'Occident où les circonstances les plus diverses avaient pu les amener.

Avant tous les autres, il faut signaler les Juifs. Au cours de ses missions, saint Paul commence toujours par s'adresser à eux et par prêcher dans leurs synagogues ; c'est seulement lorsqu'ils l'ont repoussé qu'il fait appel aux païens. A Rome, même lorsqu'il y arrive comme prisonnier, il suit la même tactique et entre en relations avec les Juifs de la capitale. A ce moment, le Christ a déjà été pour eux un signe de contradiction, et sous le règne de Claude les troubles qu'a provoqués la prédication de son nom ont été tels qu'un rescrit impérial a ordonné leur expulsion en masse de la capitale. Peu importe. Saint Paul n'hésite pas à

(1) P. de Labriolle, *Histoire de la littérature latine chrétienne*. Paris, 1920, p. 61.

recommencer ce qu'il a fait partout ailleurs et à prendre contact avec ses frères de langue et de race. Pendant quelque temps tout au moins, les mêmes procédés ont dû être employés : il était naturel qu'on annonçât aux Juifs la venue de celui qu'avaient prédit leurs prophètes.

Puis il y a les esclaves et les affranchis, les marchands, les artisans, les matelots, tout le peuple des grandes villes et spécialement des ports ; et dans ce peuple les Orientaux tiennent une très grande place. On connaît le passage fameux de Sénèque sur la population de Rome à son époque : « Regarde, je te prie, cette multitude, à laquelle suffisent à peine les maisons d'une ville immense : la plus grande partie de cette foule n'a pas de patrie. Ils se sont rassemblés de leurs municipes et de leurs colonies, en un mot de la terre entière. Ceux-ci ont été amenés par l'ambition ; ceux-là par les nécessités des charges publiques ; d'autres par les exigences d'une légation, d'autres par le besoin du luxe qui cherche un séjour opulent et favorable aux vices, d'autres par le désir des belles lettres, d'autres par les spectacles. L'amitié en a attiré quelques-uns ; les affaires en ont poussé d'autres. Ceux-ci nous ont apporté une beauté vénale ; ceux-là une éloquence vénale. Il n'y a aucune sorte d'hommes qui n'accoure à Rome et ne propose à grand prix ses vertus ou ses vices. Fais comparaître un à un tous ces hommes ; demande à chacun d'où il est : tu verras que la plupart, après avoir abandonné leur patrie, sont venus dans une ville, certes la plus grande et la plus belle de toutes, mais qui n'est pas la leur » (1). La part faite à la rhétorique dans ce texte, il reste qu'au premier siècle, la population de Rome était étrangement mélangée et que tous les peuples du monde s'y donnaient rendez-vous (2). La même chose peut être dite, proportions gardées,

(1) SÉNÈQUE. *De consolatione ad Helviam*, 6. Cfr JUVENAL, *Satire* III.

(2) Cfr G. LA PIANA, *Foreign groups in Roma during the first centuries of the empire*, Cambridge, 1927.

de Carthage, de Naples, de Marseille, de Lyon, de tous les grands centres commerciaux de l'Occident.

Il était naturel que les prédicateurs orientaux du christianisme s'adressassent d'abord aux compatriotes qu'ils rencontraient ; et ceux-ci étaient plus disposés que d'autres à accueillir leur message. On ne saurait trop insister sur l'abîme qui sépare la religion du Christ de toutes les religions à mystères, qui, vers le même temps se répandaient largement dans l'Occident entier. Cependant, tout comme ces religions et mieux qu'elles, le christianisme était un mystère : il possédait son initiation, grâce à laquelle le baptisé devenait véritablement le fils de Dieu ; par la célébration de l'Eucharistie et par la communion, il rapprochait le fidèle et le Christ au point de rendre celui-là participant de la nature divine ; les liens qu'il nouait entre tous les croyants étaient si étroits qu'ils en faisaient un seul corps dont le Christ était la tête en même temps que l'Esprit vivifiant. Et tout cela avait été caché aux siècles passés, mais maintenant les nouveaux missionnaires avaient la charge de le révéler au monde, en découvrant à tous quelle est la hauteur, la largeur et la profondeur de ce grand mystère. Comment des âmes avides de salut n'auraient-elles pas été conquises par une telle révélation ? Les Occidentaux à l'esprit plus juridique, aux tendances plus immédiatement pratiques, pour qui la religion paraissait d'abord un contrat conclu entre la divinité et ses fidèles, en vue de l'acquisition d'avantages terrestres, pouvaient hésiter. Mais les Égyptiens, les Syriens, les Grecs eux-mêmes se laissaient plus facilement gagner, et ils venaient au christianisme qui leur assurait les bienfaits d'un salut promis en vain par les mystères d'Isis, de la grande Mère ou de Déméter.

Les salutations qui terminent l'Épître aux Romains fournissent, pour l'époque même de saint Paul, un indice qui n'est pas négligeable sur la composition de l'Église de Rome : on y trouve des noms juifs comme Maria peut-être,

et sûrement Hérodion, des noms latins comme Aquila, Prisca, Junia, Ampliatus, Urbanus, Rufus, Julius, et plus encore des noms grecs : Epaenetos, Andronicos, Stachys, Apellès, Aristobule, Narcisse, Tryphaena, Tryphosa, Persis, Asyncritos, Phlégon, Hermès, Patrobas, Hermas, Philologos, Nereus, Olympas (1). Nous savons que tous ces noms ont été, plus ou moins fréquemment, portés par des habitants de Rome : leur rapprochement témoigne à la fois du mélange de la population romaine et du caractère composite de la communauté chrétienne à l'époque apostolique.

Pendant longtemps, l'Église romaine demeura essentiellement grecque. Le fait est si connu qu'il suffit de rappeler ici quelques faits (2). La liste des premiers papes jusqu'à saint Victor (189-198) ne comprend que deux noms latins : ceux de Clément et de Pie. Encore savons-nous que Clément écrit en grec, puisque c'est dans cette langue qu'il rédige la lettre adressée aux Corinthiens. Aux environs de 140, Hermas, frère de l'évêque Pie, publie en grec le *Pasteur*, qui doit être largement répandu non seulement dans la communauté, mais en dehors par les soins de Clément et de Grapté (3). En 155, saint Polycarpe de Smyrne vient à Rome pour s'entretenir de la question pascale avec le pape Anicet, et celui-ci l'invite à célébrer l'Eucharistie devant la communauté, d'où l'on peut conclure que le grec était

(1) *Rom.*, XVI, 3. 15. Cfr M. J. Lagrange, *Saint Paul, Epître aux Romains*, Paris, 1916, p. 363-372.

(2) Pour plus de détails, on peut voir par exemple C. P. Caspari, *Quellen zur Geschichte des Taufsymbols*, Christiania, 1875, p. 267-466.

(3) Hermas, *Vision* III, 4, 2-3 : « Tu porteras mes paroles à la connaissance de tous les élus. Pour cela tu feras deux copies du petit livre : tu enverras l'une à Clément et l'autre à Grapté. Clément l'adressera aux autres villes, car c'est lui qui est chargé de ce soin. Quant à Grapté, elle s'en servira pour l'instruction des veuves et des orphelins ; et toi, tu en donneras lecture dans cette ville aux presbytres qui sont à la tête de l'Église ».

encore à cette date la langue liturgique (1). Vers le même temps, saint Justin tient école à Rome ; il s'exprime en grec devant ses auditeurs et rédige en cette langue ses apologies dédiées aux empereurs, au sénat et au peuple romain. Les disciples qui subissent le martyre en même temps que lui, Chariton et Charito, Évelpiste, Hierax, Pacon, Libérien, portent tous des noms grecs à l'exception de ce dernier ; Évelpiste est d'origine cappadocienne et Hierax est d'Iconium en Phrygie. L'un et l'autre n'ont d'ailleurs pas été convertis par Justin, bien qu'ils viennent l'entendre avec plaisir (2). Jusqu'à la fin du second siècle tout au moins l'Église de Rome conserve son caractère hellénique très marqué. Sur la foi d'un texte obscur de saint Jérôme, on a parfois attribué au pape Victor le gloire d'avoir été le premier écrivain chrétien de langue latine et quelques-uns ont même voulu faire de lui l'auteur du traité pseudo-cyprianique *Adversus aleatores* : il faut, semble-t-il, renoncer à cette double hypothèse (3). En tout cas, c'est encore

(1) La *Tradition apostolique* de saint Hippolyte contient encore en grec le texte des prières liturgiques ; elle est d'ailleurs pour nous le plus ancien témoin de la liturgie romaine, car on n'a pas de preuve de l'emploi liturgique de la prière qui termine la lettre de saint Clément aux Corinthi ns ; mais les problèmes qu'elle soulève sont loin d'être tous résolus. Saint Hippolyte se contente-t-il de reproduire un texte traditionnel, celui qui, de son temps, est en usage dan : la communauté de Rome, et ce texte remonte-t-il aux apôtres eux-mêmes, comme l'a prétendu dom Cagin ? Saint Hippolyte est-il au contraire l'auteur de cette liturgie, dont il aurait imposé l'emploi dans sa communauté, après son schisme ? D'autre part, saint Hippolyte ne fait-il pas, au début du IIIe siècle, figure d'attardé dans l'Église romaine, et la disparition, dans leur texte original, de la plupart de ses ouvrages ne démontre-t-elle pas que ces livres n'ont pas dû rencontrer beaucoup de lecteurs dans un milieu de plus en plus latinisé ? Nous n'avons pas à répondre à ces questions, mais il fallait du moins les rappeler.

(2) *Acta Iustini* ; édit. Knopf, Krueger, *Ausgewählte Märtyrerakten*, Tubingue, 1929, p. 16-17.

(3) Dans la notice qu'il consacre à Victor, *D› vi·is inlustr.*, 34, saint Jérôme se borne à rappeler que Victor a écrit sur la question de la Pâque et quelques autres opuscules, mais il ne dit rien de la langue dans laquelle étaient rédigés ces écrits. C'est seulement dans la notice relative à

en grec qu'écrivent, au cours des premières années du IIe siècle, le prêtre Caïus, saint Hippolyte ; et il faut arriver aux environs de 250 pour trouver à Rome le latin définitivement implanté comme langue dominante (1).

Comme celle de Rome les premières communautés gauloises ont d'abord compté une majorité de fidèles de langue grecque. A vrai dire, nous sommes très mal renseignés sur les origines du christianisme en Gaule, mais lorsque se dissipe, vers la fin du second siècle, l'obscurité qui les recouvrait, nous voyons que ces Églises, tout au moins la plus importante d'entre elles, celles de Lyon et Vienne, se servent du grec et non du latin. Le fait est d'autant plus remarquable que la grande ville de Lyon ne possède pas alors un nombre très considérable d'hellénophones. C'est en grec cependant que saint Irénée écrit ses ouvrages, en particulier l'*Adversus Haereses*, et c'est encore dans cette langue qu'est rédigée la lettre aux Églises d'Asie relative à la persécution de Marc-Aurèle. Les noms mêmes des martyrs semblent caractéristiques : on trouve parmi eux un certain nombre de latins, Sylvius, Primus, Ulpius, Vitalis, October, Geminus, Julia Albina, Grata, Quartia, le diacre Sanctus de Vienne et d'autres encore ; mais on y rencontre un grand nombre de grecs : l'évêque Pothin, Vettius Epagathus,

Tertullien, *De viris inlustr.*, 53, qu'il déclare que Tertullien est le premier après Victor et Apollonius ; mais le premier en quoi ? Harnack, qui avait attribué à Victor l'*Adversus aleatores*, a dû renoncer à cette hypothèse et aujourd'hui tout le monde reconnait que ce petit ouvrage n'est pas antérieur aux environs de 250.

(1) Les inscriptions des catacombes, dans la mesure où elles peuvent être datées, donnent des précisions intéressantes ; il nous suffira de le rappeler ici. Remarquons cependant qu'il ne faudrait pas leur attacher une importance décisive. Elles sont loin de nous faire connaître les noms de tous les fidèles de Rome à un moment donné ; et d'autre part, les noms propres sont souvent trompeurs : un héllénophone peut avoir porté un nom latin et inversement. Qu'on se rappelle seulement le cas de Clément. Dans la même famille, Hermas porte un nom grec, tandis que son frère Pie a un nom latin.

Macarius, Alcibiade, Philoumenus, Rodana Biblis, Pontica, Potamia, Helpis dite Ammas, Alexandre, Ponticus, Aristée, Zozime, Zotique, Apollonius, etc. ; et parmi ces derniers, nous savons que plusieurs étaient originaires de l'Asie Mineure. Par contre on ne trouve pas de nom celte dans la liste, bien que saint Irénée nous assure — et nous pouvons le croire — qu'il était lui-même obligé de prêcher bien souvent en celtique et que parmi les Celtes il y avait des chrétiens qui, sans papier et sans encre, gardaient la vraie foi dans leur cœur (1). Comme Lyon, Autun possède des fidèles de langue grecque : l'inscription de Pectorius en témoigne. Sans doute en est-t-il de même dans les villes du bassin du Rhône où le christianisme s'est répandu de bonne heure, Marseille, Arles, Nice, Orange, Narbonne, etc., bien qu'ici les renseignements précis nous fassent généralement défaut (2).

* * *

Il est remarquable par contre que l'Église d'Afrique ait été, dès ses origines historiques, en majorité latine ; du moins la plupart des chrétiens d'Afrique que nous connaissons portent des noms latins et s'expriment en latin. Voici par exemple les martyrs de Scilli : Speratus, Nartzalus, Cittinus, Donata, Secunda, Vestia ; dans les actes des martyrs de Carthage sont cités : Perpétue, Révocatus, Félicité, Saturninus, Secundulus, Optatus, Aspasius, Tertius, Pomponius, Dinocrates, Saturus, Jucundus, Artaxius, Rusticus. Sans doute, nous

(1) Irénée, *Adversus Haereses*, praefat. ; I, 10, 2 ; III, 4, 1. En étudiant les citations de la Bible qui se trouvent dans la lettre de l'Église de Lyon et Vienne, Robinson avait cru naguère pouvoir conclure que la liturgie était dès lors célébrée à Lyon en latin. Cette conclusion n'a pas été acceptée.

(2) Au temps de saint Cyprien, l'Église d'Arles paraît bien latinisée. Marcien est un adepte de Novatien. A Lyon, l'évêque Faustinus, porte lui aussi un nom latin.

ignorons les premiers débuts du christianisme en Afrique et il n'est pas invraisemblable que là comme ailleurs l'Évangile ait commencé par atteindre des Juifs ou des Orientaux de langue grecque. Nous ne devons pas non plus oublier que, lorsque l'Église d'Afrique entre dans l'histoire aux environs de 180, la langue grecque y est encore en honneur : Perpétue s'entretient en grec avec l'évêque Optatus et le prêtre Aspasius (1) ; Tertullien écrit en grec son *De exstasi* et donne une double édition, grecque et latine, de plusieurs de ses ouvrages, le *De virginibus velandis*, le *De spectaculis*, le *De baptismo*. Les relations sont fréquentes entre l'Église d'Afrique et les chrétientés orientales : Hermogène et Praxéas, deux hérétiques venus d'Orient, trouvent à Carthage l'écueil contre lequel ils se briseront ; Tertullien connaît les *Acta Pauli*, les œuvres de Méliton de Sardes, et c'est une erreur orientale, le montanisme, qui conquiert finalement son âme indomptable. Il n'est pas jusqu'à la liturgie africaine qui ne semble subir des influences grecques, si c'est bien son écho que nous percevons dans les réminiscences des Actes de Perpétue (2). Encore au temps de saint Cyprien, l'Afrique et l'Orient conserveront leurs rapports : Firmilien de Césarée de Cappadoce surtout prendra avec passion la défense de l'évêque de Carthage dans la controverse baptismale, et celui-ci se chargera de traduire en latin, voire d'insérer dans sa correspondance, la lettre de Firmilien.

Il reste cependant que, dès 180, l'Église d'Afrique est dans son ensemble une église latine ; et, en Occident, la plus ancienne des Églises latines. Lorsqu'on lit les noms des fidèles ensevelis dans les catacombes d'Hadrumète on est stupéfait de l'immense majorité des noms latins (3) ; à plus

(1) *Martyr. Perpetuae*, XIII, 1 ; édit. Knopf-Krueger, *Ausgewählte Märtyrerakten*, p. 51.

(2) *Martyr. Perpetuae*, XII, 1 ; ibid., p. 40 : « Audivimus vocem unitam dicentem : Agios, Agios, Agios, sine cessatione. »

(3) A. F. Leynaud, *Les catacombes africaines : Sousse-Hadrumète* 2e édit., Alger, 1922, p. 491-492.

forte raison lorsqu'on étudie la liste des quatre-vingt-sept évêques qui prennent part au concile de 256 (1). Ici comme là, les noms grecs sont en minorité ; quant aux noms africains, ils sont presque l'exception. C'est que l'Église d'Afrique, on le sait par ailleurs, n'a jamais réussi à s'implanter fortement dans les milieux indigènes et qu'elle est restée jusqu'à la fin la chose des étrangers, des colons, des soldats, des commerçants d'origine latine. En vain pendant des siècles, multipliera-t-on les efforts pour convertir les indigènes : ces efforts demeureront à peu près infructueux en face d'une résistance acharnée (2).

Dans ces conditions, on comprend que la littérature latine chrétienne soit née en Afrique et s'y soit d'abord développée : bien qu'il sût le grec et ne dédaignât pas d'écrire parfois en cette langue, Tertullien est bien un écrivain latin. Écrivain de génie, sans aucun doute et qui marque de son empreinte personnelle toutes les pensées qu'il traduit dans une langue puissante et nerveuse ; écrivain chrétien surtout qui adopte et fait entrer dans le domaine de la langue littéraire les termes grecs indispensables pour exprimer les idées ou les réalités chrétiennes, qui ouvre la voie à de multiples successeurs et prépare les triomphes d'une littérature toute neuve, profondément vivante. Il y a là un fait sur lequel on ne saurait trop insister.

Pourtant si Tertullien est, dans l'Occident chrétien, le premier écrivain latin digne de ce nom, il n'est assurément pas le premier chrétien d'Afrique qui ait employé la langue latine. Les Actes des martyrs scillitains lui sont antérieurs, et rien n'est plus émouvant que cette page rapide qui reproduit simplement l'interrogatoire de quelques pauvres fidèles. Dans ces actes mêmes, une ligne mérite de nous arrêter :

(1) H. von Soden, *Die Prosopographie des afrikanischen Episkopats zur Zeit Cyprianus*, Bonn, 1919.

(2) J. Mesnage, *Le christianisme en Afrique : Origines, développements, extension* : Alger et Paris, 1914.

Speratus porte une espèce de sac et le proconsul lui demande ce qu'il y a dedans. « Des livres et les épîtres de Paul, homme juste », répond Speratus (1). Comme il nous est difficile de croire que des chrétiens sans culture comme les Scillitains étaient capables de lire le grec, nous sommes amenés à conclure qu'ils possédaient au moins les Épîtres de saint Paul dans une version latine.

L'existence d'une traduction latine d'une partie tout au moins de la Bible nous est d'ailleurs confirmée par la lecture des œuvres de Tertullien. Celui-ci, lorsqu'il compose ses ouvrages, a devant les yeux le texte grec de la Bible, celui du Nouveau Testament en particulier, et il n'hésite pas à s'en servir, à le traduire même à sa façon, de manière à mettre ses lecteurs en mesure de savoir ce qu'il y avait dans l'original. Mais il connaît également et il cite une traduction de la Bible qui est en usage parmi ses compatriotes ; bien qu'il ne craigne pas de la critiquer à l'occasion, il tient à la rappeler. Certes, cette traduction n'a aucun caractère officiel ; elle n'est pas reçue comme authentique par l'Église d'Afrique. Il faudra, pour trouver un texte canonique, attendre l'époque de saint Cyprien : celui-ci, l'étude de ses œuvres le démontre surabondamment, s'attachera fidèlement à reproduire la version officielle ; il se gardera bien d'y introduire des nouveautés (2). Tertullien se sent beaucoup plus libre ; peut-être même essaie-t-il de proposer sa propre traduction avec l'espérance de la faire prévaloir (3).

(1) *Passio sanctorum scilitanorum*, 12.

(2) H. von Soden, *Das lateinische Neue Testament in Afrika zur Zeit Cyprians*, Leipzig, 1909, P. Capelle, *Le texte du psautier latin en Afrique*. Rome, 1913, Cfr A. d'Alès, *Le théologie de saint Cyprien*. Paris, 1922, p. 46-70.

(3) Cfr par exemple *De monogamia*, 11 : « Sciamus plane non sic esse in graeco authentico. Quomodo in usum exiit per duarum syllabarum aut callidam aut simplicem eversionem : si autem dormierit vir eius (1 Cor, VII, 39), quasi de futuro sonet, ac per hoc videatur ad eum pertinere quae iam in fide virum amiserit ». Au lieu de *dormierit* qui suggère le

Le fait capital à retenir est, avant la fin du second siècle, l'existence d'une version africaine et catholique de certains livres bibliques sinon de tous (1).

Sur l'origine de cette version, nous savons aussi peu que rien. Dans le *De Doctrina christiana*, saint Augustin écrit bien : « Ceux qui ont traduit les Écritures de l'hébreu en grec peuvent être comptés ; les interprètes latins ne peuvent pas l'être. Chacun, en effet, dans les premiers temps de la foi, dès qu'il a eu entre les mains un manuscrit grec et pour peu qu'il en ait possédé l'usage de l'une et de l'autre langue a eu l'audace de faire une traduction » (2). Mais il ne faut pas voir ici le moindre souvenir historique. Saint Augustin dit les choses telles qu'il se les représente, sans apporter aucune preuve à l'appui de son récit, et s'il y a eu

futur, il aurait fallu, selon Tertullien traduire par le passé *dormivit*. *Advers. Prax.*, V : « Quae ratio sensus ipsius est, hanc graeci λόγος dicunt, quo vocabulo etiam sermonem appellamus. Ideoque iam in usu est nostrorum per simplicitatem interpretationis sermonem dicere in primordio apud deum fuisse ». L'allusion au début du IVe Évangile est évidente. La version latine, que connaît Tertullien traduit λόγος par *sermo*. Lui-même préférerait le mot *ratio* qui lui paraît plus convenable et mieux adapté. *Adversus Marcionem*, II, 9 : « Imprimis tenendum quod graeca scriptura signavit, adflatum nominans, non spiritum. Quidam enim de graeco interpretantes non recogitata differentia nec curata proprietate verborum pro afflatu spiritum ponunt, et dant haereticis occasionem spiritum Dei delicto infuscandi, id est ipsum Deum ». Il s'agit ici de *Gen.*, II, 7. La traduction usuelle écrit *spiritum*, là où Tertullien préfèrerait *adflatum*, pour rendre impossible toute confusion avec l'Esprit divin.

(1) L'existence d'une version latine de la Bible au temps de Tertullien et connue par lui a été naguère niée par Zahn. Elle est aujourd'hui communément admise. Cfr P. DE LABRIOLLE, *Tertullien a-t-il connu une version latine de la Bible*, dans *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, t. IV, 1914, p. 210-213 ; M. J. LAGRANGE, *Introduction à l'étude du Nouveau Testament*, 2e partie, t. II, *La critique rationnelle*, Paris, 1935, p. 259-262.

(2) AUGUSTIN, *De doctrina christiana*, II, 11, 16 ; P. L., XXXIV, 43 : « Qui enim Scripturas ex hebraea lingua in graecam verterunt, numerari possunt ; latini autem interpretes nullo modo. Ut enim cuique primis fidei temporibus in manus venit codex graecus, et aliquantulum facultatis sibi utriusque linguae habere videbatur, ausus est interpretari ». cfr sur ce texte M. J. LAGRANGE, *op. cit.*, p. 246.

en effet plusieurs versions latines de l'Écriture avant les travaux définitifs de saint Jérôme, elles se laissent ramener à un petit nombre de types. Nous devons surtout retenir que, parmi eux, le type africain est le plus ancien. L'Afrique fut ainsi la première à posséder une version latine de la Bible (1).

Elle fut également, semble-t-il, la première à posséder une liturgie latine. Il ne nous est pas possible d'insister sur ce point. En dehors d'indications générales sur la prière et sur les assemblées chrétiennes, Tertullien ne nous a pas conservé le texte des formules usitées de son temps dans la célébration des offices liturgiques, et la connaissance de ces formules nous serait ici de la plus haute importance (2). Nous devons pourtant noter quelques traits.

Dans le *De oratione*, Tertullien insiste sur l'efficacité de la prière chrétienne, et les termes qu'il emploie rappellent ou annoncent ceux de la liturgie : « *Vetus quidem oratio et ab ignibus et a bestiis et ab inedia liberabat et tamen non a Christo acceperat formam... quanto amplius oratur oratio christianorum... non esurientibus rusticorum prandium transfert... sed patientes et sentientes et dolentes sufferentia instruit virtute ampliat gratiam... sed et retro oratio plagas irrogabat... nunc vero oratio iustitiae omnem iram Dei avertit, pro inimicis excubat, pro persequentibus supplicat ; nihil novit nisi defunctorum animas de ipso mortis itinere vocare, debiles reformare, aegros remediare, demoniacos expiare, claustra carceris aperire, vincula innocentium solvere. Eadem diluit delicta, tentationes repellit, persecutiones extinguit, pusillanimes consolatur, magnanimos oblectat, peregrinantes redu-*

(1) A. d'ALÈS, *La théologie de saint Cyprien*, p. 47.

(2) Le meilleur travail sur les origines de la liturgie africaine reste sans doute celui de dom F. CABROL, art. *Afrique. 1. Liturgie anténicéenne*, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, 1907, t. I, col. 591-619. Voir aussi A. d'ALÈS, *La théologie de Tertullien*, Paris, 1905, p. 307-320.

cit, fluctus mitigat, latrones obstupefacit, alit pauperes, regit divites, lapsos erigit, cadentes suspendit, stantes continet » (1).

Dans l'*Apologétique,* il insiste sur la prière pour les princes : « *Nos enim pro salute imperatorum invocamus Deum verum, Deum vivum* (2). *Precantes sumus omnes semper pro omnibus imperatoribus, vitam illis prolixam, imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, et quaecumque hominis et Caesaris vota sunt* » (3). Tertullien sans doute ne cite pas textuellement les formules liturgiques dont on se sert dans les assemblées : on échappe difficilement à l'impression qu'il y fait au moins allusion.

On peut recueillir ailleurs d'autres indications. N'y a-t-il pas par exemple une allusion à la préface dans ces mots du *De oratione* : « *Benedici Deum omni loco ac tempore condecet... cum illa angelorum circumstantia non cessant dicere* : *sanctus sanctus, sanctus* » (4). Ne songeons-nous au prologue du *Pater* : « *Praeceptis salutaribus moniti...* », lorsque nous lisons à propos de l'oraison dominicale : « *Memoria praeceptorum viam orationibus sternunt* » (5). Le baiser de paix enfin, qui dans la liturgie africaine, est rattaché au *Pater,*

(1) TERTULLIEN, *De oratione,* 29 ; P. L., I, 1303. On peut rapprocher la finale de ce passage d'un invitatoire du vendredi saint : « *Oremus, dilectissimi nobis, Deum Patrem omnipotentem, ut cunctis mundum purget erroribus, morbos auferat, famen depellat, aperiat carceres, vincula dissolvat, peregrinantibus reditum, infirmantibus sanitatem, navigantibus portum salutis indulgeat* ». Dom Cabrol, dans l'article cité, col. 605, souligne les ressemblances de ce texte avec des oraisons d'offertoire dans la liturgie mozarabe et avec des oraisons *super oblata* dans la liturgie ambrosienne.

(2) On peut noter les expressions *Deum verum, Deum vivum* qui reparaissent entre autres dans un des invitatoires du vendredi saint et dans la préface de la bénédiction des fonts le samedi saint.

(3) TERTULLIEN. *Apologet.,* XXXI.

(4) TERTULLIEN, *De oratione,* III.

(5) TERTULLIEN, *De oratione,* X. Cfr MONE, *Lateinische und griechische Messen aus dem zweiten bis sechsten Jahrhundert,* Francfort, 1850, p. 80 ; PROBST, *Liturgie der drei ersten Jahrhunderten,* Tubingue, 1870, p. 227

n'est-il pas appelé par Tertullien *signaculum orationis* (1) ? Il n'y a plus ici que des indices, mais ils sont précieux à signaler comme des témoins de la plus ancienne liturgie de langue latine qui nous soit accessible.

Ce qui précède montre clairement, semble-t-il, que, des grandes chrétientés occidentales dont l'existence est solidement assurée avant la fin du second siècle, l'Église d'Afrique a été la première à se dégager des influences orientales qui peut-être avaient pesé sur ses origines comme sur celles des autres Églises. La première peut-être elle a eu sa traduction latine de la Bible, la première elle a eu sa liturgie latine, la première elle s'est résolument adressée en latin à ses fidèles pour les instruire de leurs devoirs (2) et aux païens pour les éclairer sur la valeur de la religion chrétienne (3).

Le fait n'est pas pour nous surprendre. L'Afrique est, à cette époque, plus latine que Rome même. Après la prise de Carthage et sa destruction, cette ville a été rebâtie et a reçu une population de colons. Sans doute lui a-t-il fallu longtemps pour retrouver toute son importance. Avant de devenir le grenier de Rome, l'Afrique a été le théâtre de guerres multiples qui l'ont ensanglantée. Mais peu à peu le calme et la prospérité sont revenus. Des colonies nouvelles ont été fondées ; la culture du blé a été puissamment encouragée. Soldats, fonctionnaires et marchands ne cessent de faire la navette entre l'Afrique et l'Italie, et la langue latine est, pour leurs relations avec les indigènes, le plus sûr moyen d'expression. Langue populaire, dans laquelle abon-

(1) TERTULLIEN, *De oratione*, X, XIV, XVIII.

(2) Plusieurs des écrits de Tertullien, le *De oratione*, le *De paenitentia*, le *De patientia* entre autres, semblent avoir été d'abord prêchés au peuple sous forme d'homélies.

(3) Il n'est pas question de se prononcer ici sur les rapports entre l'*Octavius* de Minucius Felix et l'*Apologétique* de Tertullien. Il est d'ailleurs permis de croire à l'antériorité de l'*Apologétique*.

dent les vulgarismes ou les prononciations défectueuses (1). Les puristes s'en moquent ; les beaux esprits préfèrent parler grec. Il n'en reste pas moins que, de plus en plus, le latin occupe la place prépondérante : on trouve peu d'inscriptions grecques à Carthage et dans les villes du littoral ; il n'y en a pour ainsi dire pas dans les villes de l'intérieur. Sans doute, les populations indigènes continuent à se servir du berbère et plus encore du punique : cette deuxième langue sera encore assez répandue en certaines campagnes au temps de saint Augustin, et son usage exclusif par les villageois créera de sérieuses difficultés à l'évêque d'Hippone lorsqu'il voudra envoyer des prêtres dans ces paroisses. Mais on n'écrit ni le punique ni le berbère, et dès qu'il s'agit d'écrire, le latin reprend tous ses droits.

(*A suivre*) GUSTAVE BARDY.

(1) Sur la question du latin d'Afrique, on peut voir l'article de dom H. LECLERCQ, *Afrique (Langues parlées en)*, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, col. 747 et suiv.

Le premier Congrès de théologie orthodoxe à Athènes.

Avant le Congrès.

Irénikon a déjà entretenu ses lecteurs des circonstances qui amenèrent la convocation à Athènes d'un congrès de théologie orthodoxe et du programme que celui-ci s'était tracé. Il importe à présent d'exposer ici la physionomie de ces assises vraiment nouvelles dans l'histoire de l'Orthodoxie. C'est du 29 novembre au 4 décembre 1936 qu'elles se tinrent et l'âme des assemblées, comme la cheville ouvrière des prises de contact, qui les amorcèrent, fut le professeur Alivisatos leur président. L'initiative du Congrès lui revient surtout et c'est dans les facultés théologiques des pays orthodoxes qu'elle trouva ses meilleurs protagonistes. Il est à remarquer à ce propos que la plupart de ces professeurs n'appartiennent pas au clergé, mais sont recrutés dans les rangs du laïcat. Semblable circonstance, de même que la nomination des professeurs par l'État, donne au milieu des facultés de théologie une certaine indépendance vis-à-vis de la hiérarchie ecclésiastique. Indépendance qu'il ne faut pas confondre avec opposition, mais qui autorisa pourtant l'initiative présente de se développer en dehors des cercles ecclésiastiques officiels, puisque l'annonce, qui en fut faite aux chefs des Églises autocéphales, porte seulement la date du 21 septembre 1936. On pouvait donc se demander quelle serait l'attitude des Églises à l'égard de la réunion d'Athènes. Le choix qui avait été fait de cette ville comme siège du premier congrès devait beaucoup faciliter, si le besoin s'en

était réellement fait sentir, la participation de l'Église. On sait, en effet, que l'archevêque d'Athènes et primat de Grèce compte parmi les théologiens les plus en renom de l'Orthodoxie contemporaine. La carrière du prélat, avant son élection au siège primatial, fut toute entière consacrée à l'enseignement et à la science ecclésiastique. D'abord professeur et recteur de l'École théologique de Sainte-Croix à Jérusalem, il fut dans la suite professeur et doyen de la Faculté théologique de l'Université d'Athènes. Sa haute culture, ses relations et ses amitiés dans le monde universitaire en faisait, quoique officieusement, le mentor idéal de l'assemblée. Sa collaboration aux travaux assurait d'autre part la représentation de l'Église hellène. Si les autres Églises ne collaborèrent pas aussi intimement aux délibérations, chacune pourtant adressa au Congrès un message de bénédictions et d'encouragements. Le métropolite Chrysanthos de Trébizonde, apocrisiaire du patriarche œcuménique en Grèce, lut à la séance inaugurale une lettre du patriarche Benjamin et un message du patriarche Nicolas d'Alexandrie. Le patriarche Timothée de Jérusalem s'était fait représenter par l'exarque du Saint-Sépulcre, à Athènes, qui donna lecture de sa lettre au président Alivisatos. De même les patriarches de Roumanie et de Serbie, ainsi que le Saint-Synode de Sofia et l'archevêque de Pologne, avaient envoyé des messages.

En dehors de ces démarches officielles, les positions respectives de l'Église et des théologiens furent bien délimitées par Mgr Chrysostome Papadopoulos dans l'allocution qu'il prononça à la séance d'ouverture. Après avoir rappelé que, si cette réunion représentait quelque chose de nouveau dans l'Orthodoxie, on pouvait pourtant retrouver nombreux dans l'histoire les exemples de ces travaux d'approche demandés par l'Église aux spécialistes de la science théologique, il ajoutait : « Ce que font les écoles théologiques locales, les professeurs qui les représentent le feront durant ce

Congrès. Qu'ils examinent, conformément à la doctrine et aux traditions de l'Orthodoxie, différentes questions théologiques et ecclésiastiques par des communications scientifiques et des discussions, sur leurs conclusions pourtant l'Église seule est qualifiée pour prendre des décisions. Le programme du Congrès a inscrit, non seulement des problèmes théoriques, mais aussi des questions vitales qui touchent à la vie contemporaine et aux nécessités spirituelles de l'Orthodoxie ; ainsi la science théologique orthodoxe se présente au service de l'Église orthodoxe ». Cette idée du service de l'Église, mission assignée aux théologiens, fut reprise dans plusieurs des documents adressés au Congrès par les chefs des différentes Églises ; son rôle et son importance furent relevés avec plus ou moins de réserves, témoin cette phrase du patriarche Timothée, qui ne put voir cette initiative « sans un mélange de craintes et d'espoirs ».

D'aucuns regrettèrent aussi qu'une place n'ait pas été faite parmi les délégués aux professeurs de l'École théologique de Halki, dont le rôle dans la formation du clergé grec fut si considérable durant le dernier demi siècle et dont les professeurs apportèrent une contribution point négligeable au développement de la science théologique orthodoxe. Cette absence fut expliquée par le fait que seules les facultés officielles avaient été conviées.

L'ouverture du Congrès.

Au matin du 29 novembre les délégations étaient ainsi composées.

Grèce, Faculté d'Athènes, (14 délégués) : S. B. l'archevêque d'Athènes Mgr Chrysostome, prof. honoraire ; Jean Messoloras, idem ; Grégoire Papamichaïl, prof. d'apologétique et recteur de l'Université ; Hamilcar Alivisatos, prof. de droit canonique et de pastorale ; Constantin Dyovouniotis, théologie dogmatique et morale ; Démétrius Balanos, patrologie ; Basile Stefanidis,

histoire ecclés. ; Nicolas Louvaris, exégèse du N. T. ; Georges Sotiriou, archéologie ; Panagiotis Bratsiotis, exégèse de l'A. T. version des 70 ; Basile Vellas, exégèse de l'A. T. texte hébraïque ; Evanghelos Antoniadis, exégèse du N. T. ; Léonidas Philippidis et Démétrius Moraïtis, chargés de cours.

Roumanie, Faculté de Bucarest (5 délégués) : V. G. Ispir, prof. de missiologie ; Serban Ionesco, morale ; Teodor Popescu, histoire ecclés. ; P. Vintilescu, liturgie ; G. Cristescu, apologétique ;

Faculté de Kišinev (Jassy) (2 délégués) : Ioan Savin et archimandrite Scriban ;

Faculté de Cernăuţi : les délégués s'étaient fait excuser ; des rapports des professeurs Nicolas Cotos, Valerian Şesan et Vasile Gheorghiu furent lus dans les différentes séances.

Yougoslavie, Faculté de Belgrade (3 délégués) ; Dimitrije Stefanovič, Stefan Dimitrievič et Filaret Granič.

Bulgarie, Faculté de Sofia (3 délégués) : Stefan Zankov, G. S. Pašev et Iwan Gošev.

Russie, Institut théologique de Paris (4 délégués) : Serge Bulgakov, Basile Zěnkovskij, Antoine Kartašev et Georges Florovskij.

Pologne, Faculté de Varsovie (2 délégués) : Nicolas Arseniev et archimandrite Hilarion Vasdekas.

Le matin du 29 une liturgie solennelle fut célébrée dans l'église universitaire de Kapnikarea par l'archevêque Mgr Chrysostome, liturgie à laquelle prirent part de nombreux archimandrites hellènes, russes et roumains ; l'évangile y fut lu dans ces trois langues liturgiques. Y assistaient, les congressistes et une nombreuse représentation de l'Université ; le Recteur récita du haut de l'ambon le Symbole de la Foi et l'Oraison dominicale. Peu après la cérémonie religieuse, les congressistes se réunirent dans *l'Aula Magna* de l'Université. L'Archevêque et le Saint-Synode, l'Apocrisiaire du Phanar et les dignitaires ecclésiastiques, le président du

Conseil, général Metaxas, et les ministres, en un mot tout ce qu'Athènes compte de personnalités était rassemblé pour honorer les délégués étrangers et recevoir S. M. Georges II roi des Hellènes, qui allait proclamer l'ouverture des assises théologiques. Après que Mgr Chrysostome eut ouvert la séance par une courte prière, le président du Congrès M. Alivisatos prononça le discours de bienvenue. Ce fut le morceau central de la journée et il mérite que nous nous y arrêtions.

L'éminent professeur commença en constatant la décadence de l'Église orthodoxe. S'il en fait remonter très haut la première genèse, à la querelle des Images et au schisme, il en attribue la causalité efficiente à la situation pitoyable de l'Église de Constantinople, sous le joug du conquérant, situation qui nuisit à son propre développement et à l'exercice de son influence. Une seconde cause du déclin de l'Orthodoxie fut, qu'avec le réveil des nationalités, dans le courant du XIX[e] siècle, et la formation d'États libres et d'Églises autonomes, coïncida l'éveil d'un nationalisme aigu. Entre États et Églises respectifs des barrières chinoises s'élevèrent, à tel point que des Églises de même confession en vinrent à s'ignorer les unes les autres et presque à s'opposer. La science théologique, qui avait souffert du peu de vitalité de l'Église, souffrit aussi de ses divisions. La différence des langues jointe au nationalisme fit qu'on s'ignora complètement entre théologiens de pays différents et qu'on ignora tout de l'activité scientifique de frères dans la foi. Mais le mouvement, qui, après la grande guerre, incita les peuples à se rapprocher les uns des autres, eut aussi sa répercussion sur les relations entre Églises. Dès 1920 le patriarcat œcuménique avait voulu prendre l'initiative de constituer une Société des Églises ; peu après les mouvements œcuméniques se développèrent. Aux différents congrès qu'ils tinrent, l'Église orthodoxe fut représentée. Les délégués des différentes autocéphalies se rencontrèrent, ils se groupèrent pour exposer leur

doctrine, ils apprirent à se connaître. C'est lors de ces contacts que naquit l'idée du congrès d'aujourd'hui, idée qui a cheminé, a rencontré des partisans et a pris une forme positive à la réunion préparatoire tenue à Bucarest en janvier 1936.

Cette première partie du discours fait le point sur la situation devant laquelle se trouvent les congressistes. Mais M. Alivisatos veut aller de l'avant et préciser davantage la tâche à remplir. L'Orthodoxie à son origine se confondait avec la pensée grecque chrétienne et c'est grâce à sa souplesse qu'elle parvint, à mesure de l'extension de la foi orthodoxe parmi d'autres races, à s'identifier avec les différentes cultures ethniques. C'est ainsi que les pensées slave, roumaine, syrienne devinrent tout aussi essentiellement orthodoxes. Mais si ce dynamisme religieux continue d'être fort au sein même des peuples orthodoxes, pourtant, dans ses relations avec les autres confessions et à cause des circonstances déjà rappelées, l'Église orthodoxe fait figure de fossile. Or, à présent que ces relations interconfessionnelles sont devenues plus suivies et du fait du *non possumus* que l'Église latine oppose à toutes les tentatives de rapprochement, l'Orthodoxie, par le caractère traditionnel de ses doctrines, est seule à occuper une place tout à fait exceptionnelle. « Mais, précise l'orateur, cette valeur de l'Orthodoxie dans ses relations intérieures et extérieures ainsi que le plein sentiment de sa situation comme représentant de l'Église du Christ, organisme vivant dans toutes les manisfestations et les directions de sa vie, imposent la connaissance entière de ses obligations envers elle-même et envers les autres, ainsi que la création d'une conscience unique de la force interne et externe que représente l'Orthodoxie. C'est donc en cela que consiste l'importance et la signification de notre présente assemblée ». Dans ce travail qui s'impose à l'Église, la théologie doit être sa principale auxiliaire. Ce qui importera d'abord ce sera de retrouver, par une étude approfondie et non par un simple instinct ou tradition naïve, les véritables

traditions orthodoxes. De ce travail préalable accompli par la science théologique à côté de l'Église les exemples abondent dans l'histoire. Les conciles œcuméniques eux-mêmes dans le passé apportèrent le sceau de l'autorité ecclésiastique à des doctrines déjà élaborées par la science théologique. Et, à l'heure présente, si on voulait réunir une semblable assemblée, elle ne serait possible qu'à condition que la théologie ait préparé sur de nombreuses questions la voie aux décisions conciliaires.

Le travail sur les sources et les bases de l'Orthodoxie est d'autant plus impérieux à présent, au sortir de la longue période de marasme qu'ont connue l'Église et sa théologie. Après le schisme, celle-ci fut toute entière absorbée par la polémique et lorsque, aux siècles suivants, quelques théologiens éminents voulurent travailler de nouveau, ils furent obligés d'aller chercher leurs inspirations dans les milieux catholiques ou protestants de l'Occident, où la vie intellectuelle s'était réfugiée. Même les fameuses Confessions de foi, orthodoxes de doctrine, sont imprégnées de tendances extérieures. C'est ce même esprit qui a été transmis aux premières générations de théologiens universitaires durant le XIXe siècle. Il importe donc de remonter par de là et d'être plus conservateurs que ne le furent les anciens. Il faut donc revenir davantage aux doctrines des Pères. Ce travail d'épurement de la science théologique sera minutieux et ardu, mais alors seulement on pourra constater que l'Orthodoxie, revenue à la doctrine traditionnelle des Pères, possède en elle « une force vivante représentant sans mélange l'esprit du Christ en continuité ininterrompue, avec l'ancienne Église indivisée ». Le Congrès ne pourra certes aborder de front et à fond toutes les questions qu'il a posées. S'il les a placées à son programme, c'est pour mieux montrer les préoccupations de la théologie orthodoxe d'aujourd'hui. Par ce travail, par ce retour absolu aux traditions patristiques, la théologie veut servir l'Église ; c'est son but premier,

consciente qu'elle est de ses obligations. En La servant elle La relèvera comme facteur spirituel et social de première grandeur ; elle Lui mettra en mains une arme nécessaire pour qu'Elle puisse s'opposer avec succès aux principes destructeurs et subversifs de l'ordre moral qui règne encore aujourd'hui.

Ce substantiel discours de M. Alivisatos traçait la voie aux débats qui allaient se poursuivre les jours suivants. De la séance d'ouverture, dans l'allocution royale comme dans celles du ministre des Cultes M. Georgacopoulos et du recteur M. Papamichaïl, rien d'autre n'est à retenir que des paroles de bienvenue. Dans les exhortations de l'archevêque d'Athènes et dans les messages des différentes Églises nous avons déjà relevé ce qui méritait de l'être. L'après-dîner de ce dimanche 29 novembre fut consacrée à une visite à l'orphelinat ecclésiastique de Vouliagmeni, où Mgr Chrysostome offrit le thé à ses invités ; le soir ceux-ci étaient les hôtes de la Faculté de théologie d'Athènes.

Les séances de discussions.

Venons-en maintenant aux séances de discussions. Mais, confessons-le, le compte-rendu officiel publié par l'*Ekklesia* est moins prolixe sur ce sujet, d'importance capitale pourtant, que sur les à côtés des réunions. Tandis qu'il nous relate minutieusement les moindres *toasts* prononcés aux nombreuses réceptions, il garde une réserve extrême sur les échanges de vues, qui pourtant nous auraient intéressés davantage.

La première séance présidée par le professeur Dyovouniotis, doyen de la Faculté d'Athènes, eut lieu le 30 au matin. Le sujet présenté était : **La fixation des principes fondamentaux de l'Orthodoxie**. Son rapporteur M. Bratsiotis insista sur ce point que « l'Église orthodoxe reste fidèle aux principes et à la tradition de l'Église indivisée » et il démontra conséquemment que tous les principes fondamen-

taux de l'Orthodoxie correspondent à ceux de l'ancienne Église. Il en exclut le phylétisme et le formalisme outré, qui n'appartiennent certainement pas à son essence. C'est sur ce thème que s'engagea la discussion la plus chaude, la seule au dire d'un compte-rendu composé sans doute par un témoin, auquel nous cédons la plume pour faire revivre cette première séance (1). « En douze thèses rapides l'archiprêtre Serge Bulgakov présenta sa doctrine de l'Église. La discussion qui suivit montra combien différentes sont les opinions des théologiens orthodoxes sur des questions primordiales comme celle de la constitution de l'Église. Un théologien de Cernăuți (le rapporteur doit ici faire erreur sur la personne car tous les représentants de Cernăuți s'étaient excusés) fit remarquer à la suite de l'exposé de Bulgakov que, si l'Église orthodoxe ne se trouve pas dans un état de prospérité, la faute en est aux laïcs, dont beaucoup sous des dehors chrétiens, cachent une âme diamétralement opposée à l'esprit du Christ. L'orateur attaqua alors avec force la théorie du *Sobornost* et montra le remède dans la diligence de l'Église à se tourner davantage vers l'élément laïc pour réveiller en lui ou pour lui donner à nouveau la conscience proprement chrétienne. A la suite de cette attaque, la discussion se généralisa, mais la réponse fut donnée par le R. P. Florovskij. Il rappela que le *Sobornost* est la théorie qui conçoit l'Église comme un tout constitué par les ecclésiastiques et les laïcs, ceux-ci jouant, en fait, le rôle, en cas de conflit ou de concile œcuménique, de critère de la vérité. Ainsi ce n'est pas grâce à ses évêques que l'Église orthodoxe échappa au concile de Florence, puisqu'ils l'avaient tous accepté, mais grâce aux laïcs qui le rejetèrent d'emblée. Ainsi encore quand, à un moment de l'histoire, une grande partie de l'épiscopat de la Russie occidentale crut devoir se

(1) Cfr le Journal *La Croix* du 30 décembre 1936, *Le 1er Congrès de théologie orthodoxe, à Athènes* (article non signé).

tourner vers Rome, ce fut le laïcat qui, par sa protestation et sa révolte, sauva l'Église russe... »

Le second thème consacré à **la libre recherche scientifique dans la théologie devant l'autorité ecclésisatique** fut introduit par M. Vellas. Celui-ci limita son exposé aux points de contact entre la critique biblique et l'autorité ecclésiastique. Il en définit les limites respectives et conclut en affirmant la nécessité de la critique et son accord possible avec l'autorité ecclésiastique. Ev. Antoniadis rappela les principes fondamentaux en matière d'exégèse du Nouveau Testament, à savoir : que la Révélation est contenue dans le Nouveau Testament et dans la Tradition ; que l'Église est gardienne de la Révélation et de sa critique et enfin que le Nouveau Testament est un ensemble de livres inspirés ; il termina ce rappel par celui des méthodes usitées dans l'herméneutique. Pour le prof. Kartašev c'est la Tradition qui est la meilleure sauvegarde du théologien, elle pose des limites à sa libre recherche scientifique.

Mgr Chrysostome Papadopoulos présenta la troisième question, **Exposition des influences extérieures sur la théologie orthodoxe après la prise de Constantinople.** Sa longue communication, qui visait surtout les XVI[e] et XVII[e] siècles, n'écarta pas les influences accidentelles subies par la pensée orthodoxe, il conclut pourtant que l'Église d'Orient était parvenue à écarter toute modification de sa doctrine et à rester la dépositaire de la foi orthodoxe. Sur ce sujet M. Dyovouniotis s'étendit aussi longuement et on sait que dès longtemps il a fait de l'épuration de l'actuelle théologie un des *leitmotivs* de son enseignement. Il souligne combien ardue sera l'étude à entreprendre pour écarter les thèses empruntées aux doctrines plus spécifiquement catholiques ou protestantes ; il nota pourtant à ce sujet que dans celles-ci il pouvait s'en trouver qui fussent conformes à l'esprit des Pères et de la Tradition et qui partant ne devraient pas être systématiquement écartées. Le P. Georges

Florovskij fit enfin pour la théologie russe le relevé des thèses manifestement étrangères.

C'est sous la présidence du professeur Ispir de l'Université de Bucarest que se tint la seconde séance dans l'après-midi du 30. On y parla de **la nouvelle théologie orthodoxe dans ses rapports avec la théologie patristique et les nouvelles conceptions et méthodes théologiques. La tradition en général.** M. Balanos, le patrologue bien connu, fit l'exposé fondamental. Il rappela les principes de l'inspiration de la Sainte Écriture et de la Tradition communément admis par la théologie ; son point de vue fut complété par le P. Florovskij, qui insista sur la confrontation à opérer nécessairement entre les positions théologiques et les doctrines des Pères. Dans la communication ultérieure consacrée à **la mission de la science théologique pour l'éclaircissement de la conscience ecclésiastique,** le prof. Dimitrievič souligna quelle pourrait être l'influence de la théologie dans le redressement et la formation de la conscience religieuse des peuples.

Cette seconde journée se termina par un banquet offert aux congressistes par le Ministre des Cultes. Au cours de la journée, du temps avait été laissé libre pour la visite de la ville et de ses incomparables trésors d'art. La matinée du 1er décembre conduisit les invités à l'Acropole et un déjeuner offert par le Recteur de l'Université d'Athènes les réunissait ensuite sous les ombrages de Kiphissia. Le professeur Papamichaïl y congratula ses hôtes successivement en grec, en français, en roumain, en bulgare, en serbe, en polonais et en russe. Durant les séances, les langues usitées avaient été le français, l'allemand et l'anglais.

Sous la présidence de M. Stefanovič à 4 heures se continuèrent les travaux dans la salle des fêtes du club universitaire. C'est la question de **l'éventuelle convocation d'un concile œcuménique** qui fut mise sur le tapis par un rapport du président Alivisatos. L'unanimité se fit pour

rejeter son actuelle opportunité, mais les remarques d'un chacun méritent d'être relevées. Pour le rapporteur la convocation est impossible. En effet, *a*) il n'y a pas présentement de questions dogmatiques importantes qui puissent provoquer des divisions ou des schismes et partant qui réclament d'être résolues par un concile œcuménique ; *b*) de plus l'Église n'est nullement préparée à semblable réunion. Depuis le VIIIe siècle, époque du dernier concile, tant de problèmes se sont entassés qu'il faudrait une étude approfondie de chacun d'eux avant de pouvoir en discuter : un exemple de ce manque de préparation, c'est que l'Église n'a jamais pris définitivement position en face du catholicisme ou du protestantisme ; *c*) Faudrait-il inviter ces Églises au futur synode ? En tous cas il conviendrait que la VIIIe concile œcuménique le fut véritablement et ne fut pas le concile œcuménique de l'Église orthodoxe, comme le concile du Vatican le fut de l'Église catholique. Pour M. Balanos, bien que la réunion d'un concile œcuménique par la seule Église orthodoxe ne semble pas impossible, le temps n'est pas propice à sa convocation. En effet, aucune question dogmatique brûlante n'exige de définition, mais ce qui importe c'est le règlement de nombreuses questions pratiques et surtout des questions de culte. La solution de celles-ci exige la réalisation de certaines conditions préalables, telles que la formation intellectuelle du clergé, la discussion scientifique, une préparation sérieuse, qui sont loin d'être accomplies. Le prof. Zankov apporte certains éclaircissements sur la convocation, la signification, l'autorité dogmatique et le programme de l'éventuel concile. Pour M. Granič la convocation en serait dangereuse, tant que la situation religieuse de la Russie n'est pas éclaircie. Mais, dans l'hypothèse de sa réunion, il devrait être gouverné par un directoire formé d'un représentant de chaque Église et présidé par le patriarche œcuménique. Une commission exécutive fixerait le programme avec le consentement de tous.

Les décisions sur les questions dogmatiques seraient prises à la majorité des 3/4 et sur les autres questions des 2/3 des assistants. La langue du concile serait le grec ou le russe. Finalement sur la même question on donna lecture d'un mémoire du prof. Șesan de Cernăuți. Vint alors l'examen de **la manière de compréhension des différentes Églises orthodoxes et de leurs décisions sur les questions générales urgentes** (p. ex. **calendrier, mariage des prêtres, musique, jeûnes**). Pour M. Alivisatos, alors que la réunion d'un concile œcuménique est chose impossible, la solution de ces questions urgentes est très concevable. Qu'on en revienne à l'antique mode de procéder de l'Église et qu'on se mette d'accord par lettres et par l'envoi de délégués. Il est en tous cas désirable qu'on réalise l'unité sur le calendrier, la date de Pâques, le mariage ou certaines divergences liturgiques. Il suffirait : que fût démontré le caractère général de ces questions et l'impérieuse nécessité de leur solution pour toute l'Église ; que toutes les Autocéphalies s'obligeassent en outre à les mettre en pratique et que les décisions soient prises à la condition d'être approuvées par le futur concile. Après communication du rapport du prof. Gheorghiu de Cernăuți sur le **calendrier,** M. Alivisatos souligna les incontestables avantages d'une **codification des droits canoniques particuliers** et il donna en exemple sur ce point le travail accompli par l'Église romaine ; il proposa la formation d'une commission de canonistes qui prépareraient le travail à soumettre à l'Église.

La journée du mercredi 2 décembre vit se poursuivre l'examen de différentes questions d'ordre pratique. Sous la présidence du P. Zankov, dans la réunion du matin, la question de la **révision et de l'édition des textes liturgiques** fut développée par le prof. Gošev. Puis ce fut celle de la **mission intérieure et extérieure de l'Église**. M. Alivisatos ne put que déplorer l'oubli des traditions mis-

sionnaires autrefois si en honneur à Byzance ; ces traditions prennent leur source dans l'essence même du christianisme et il serait à souhaiter que l'Église orientale s'adonnât à une œuvre apostolique dans les milieux musulmans, qu'elle atteindrait peut-être grâce au rapprochement des mentalités. M. Arseniev insista sur l'influence que prenait la pensée orthodoxe dans le christianisme occidental contemporain. Sur le terrain de la Mission intérieure, M. Ispir développa tout ce qu'il y avait à faire, particulièrement pour la préservation de la jeunesse. Sur ce sujet M. Moraïtis mit en relief l'importance de la prédication et de l'œuvre catéchétique. Un dernier groupe de problèmes d'ordre social était inscrit au programme. A propos de **l'Église et la civilisation** M. Popescu insista sur la nécessité de ne point laisser se creuser entre les deux forces un abîme complet, mais au contraire de s'efforcer d'imprégner la civilisation des principes de l'Évangile. M. Zĕnkovskij témoigna des mêmes préoccupations. Sur les relations entre **l'Église et l'État**, le prof. Alivisatos vanta les avantages des principes d'un pieux césaropapisme qui dominèrent à l'époque de Justinien, il y vit pour les deux sociétés un maximum d'avantages. Tout autre fut le point de vue du prof. Zankov ; pour lui le césaropapisme est condamnable, car les fins de l'État et celles de l'Église sont différentes. Il faut certes un accord entre les deux pouvoirs, mais il ne peut être attentatoire à la liberté de l'Église. **L'Église et les questions sociales**, terrain de brûlante actualité amena deux opinions assez opposées à se manifester. M. Alivisatos qui amorça l'échange de vues démontra quelles possibilités l'Église possédait pour résoudre les problèmes sociaux grâce à la loi de charité. M. Ionesco soutint que l'Église n'avait pas à s'occuper de la solution de ces problèmes d'après les lois de l'économie politique : son but est de rechercher le salut des fidèles sur le fondement de la foi ; la contribution qu'Elle apportera à ces questions c'est le rappel des lois de charité et d'égalité humaines. La thèse du prof. Paševfut bien différente.

Pour lui le christianisme est à la fois personnel et social ; entre ces deux ordres de principes il n'y a pas de contradiction. Les obligations que le Christ nous a imposées ne se limitent pas à l'intérieur de l'homme, mais elles déterminent aussi les relations sociales. Pour l'orateur l'Église est obligée d'intervenir dans les problèmes sociaux et de les résoudre dans un esprit de justice et de divine charité. L'après-midi de ce mercredi se passa à visiter les principaux musées de la ville ; musée archéologique, musée Benaki et surtout musée byzantin, où le prof. Sotiriou fit les honneurs des derniers résultats des fouilles récentes. Le soir un dîner était offert aux congressistes par M. Plyta, maire d'Athènes.

C'est le jeudi 3 décembre qui fut la dernière journée de travail. La réunion du matin fut successivement présidée par le R. P. Bulgakov et l'archimandrite Vasdekas. Il y fut d'abord question de **la création d'une revue de théologie orthodoxe**, pour laquelle on fit part à l'assemblée d'un don de 50.000 lei du métropolite de Bukovine ; après la lecture d'un rapport du prof. Cotos de Cernăuţi, un échange de vues portant sur les conditions pratiques de cette réalisation amena différentes interventions de MM. Vasdekas et Kartašev. Enfin la dernière des questions inscrites au programme fut traitée dans un mémoire de M. Cotos ; il s'agissait des **relations suivies des facultés théologiques**.

Un hommage à la tombe du Soldat Inconnu et une audience accordée aux délégués par S. M. le Roi Georges II occupèrent une partie de l'après-dîner de ce jeudi. A 7 heures du soir le Congrès tenait sa dernière séance présidée par M. Alivisatos et consacrée à l'élaboration des vœux et aux leçons à retirer de ce premier contact.

Clôture du Congrès et Vœux.

Après discussion les vœux suivants furent unanimement formulés dans cette dernière séance.

1° Le 1er Congrès de Théologie Orthodoxe à Athènes, persuadé

de sa capacité à déterminer les principaux problèmes qui préoccupent la pensée orthodoxe, exprime sa ferme conviction que l'œuvre entreprise par lui, qui formera le contenu du volume des Actes du Congrès à paraître prochainement, pourra être employée comme base d'une investigation ultérieure de ces mêmes problèmes dans les prochains congrès théologiques orthodoxes à réunir ;

2° Le Congrès..., reconnaissant la nécessité de la codification des canons sacrés, exprime aux Saintes Églises Orthodoxes le souhait que, d'un commun accord et par l'entremise du partiarche œcuménique, soit constituée une commission de canonistes, professeurs des Écoles théologiques, en vue d'élaborer cette codification, laquelle une fois réalisée sera soumise à leur approbation;

3° Le Congrès..., convaincu de l'opportunité d'une nouvelle et unique revision du texte des livres liturgiques, adresse aux Saintes Églises le vœu que, d'un commun accord et par l'entremise du patriarcat œcuménique, soit formée une commission de professeurs, spécialistes des Écoles théologiques, à laquelle serait confié ce travail, qui, aussitôt terminé, serait soumis à leur approbation ;

4° Le Congrès... reconnaissant la nécessité de la publication d'une revue scientifique de théologie orthodoxe, adresse aux Saintes Églises le souhait, à l'occasion du don fait dans ce but par S. Exc. le Métropolite de Cernăuţi, que soient mis à la disposition de la direction de cette revue les moyens matériels nécessaires à la publication de ce périodique, qui servira l'Église et la science théologique ;

5° Le Congrès... exprime le vœu qu'une collaboration plus étroite unisse les Écoles théologiques orthodoxes, collaboration réalisée par des échanges réguliers de professeurs, l'organisation de fréquentes conférences, l'échange d'étudiants se trouvant dans les Établissements d'enseignement respectifs ;

6° Le Congrès..., établit la fête des Trois Hiérarques comme fête commune des Écoles théologiques orthodoxes dans le but de renforcer leur unité spirituelle ;

7° Le Congrès..., considérant dans le mouvement œcuménique pour l'Unité de l'Église une apparition heureuse de la renaissance contemporaine d'un intérêt général à l'égard de l'Église et de la théologie, salue ce Mouvement et exprime son désir de voir collaborer avec lui dans un esprit orthodoxe ;

8° Le Congrès..., adresse sa profonde sympathie à l'Église persécutée et martyre de Russie et à tous ceux-là qui de nos jours confessent la foi chrétienne ; il proclame sa conviction de voir l'Église sortir victorieuse du combat engagé ;

9° Le Congrès... décide qu'un second congrès de théologie orthodoxe se réunira à Bucarest durant l'année 1939 et qu'il s'occupera de l'étude approfondie des questions suivantes :

a) Les Sources de la Foi Orthodoxe.
b) Écriture Sainte.
c) Tradition Sacrée.
d) Action sociale de l'Église.

Toute autre question scientifique communiquée par l'initiative d'un professeur sera soumise aux sections du Congrès, pour autant qu'elle ait été envoyée trois mois avant sa réunion à la Commission Exécutive, à laquelle il appartient de l'accepter ou pas.

C'est alors que le président Alivisatos prononça le discours de clôture. Il se réjouit avant tout du résultat obtenu et celui qui lui parut le plus éminent, ce fut la réunion et la fraternelle collaboration de théologiens venus de tous les points de l'horizon orthodoxe. Dans cette émulation au travail le Président vit le plus beau gage de fécondité. Naturellement toutes les questions n'avaient pu être embrassées et discutées à fond, mais leur seul énoncé a suffi à manifester l'intérêt que la pensée orthodoxe leur porte et son souci de présenter une solution à tous les problèmes qui troublent l'humanité. La reconnaissance du Congrès fut exprimée en termes heureux à l'égard des autorités, des participants et de tous ceux qui ont contribué à faciliter son travail. Une

pensée pieuse fut adressée aux théologiens du passé, qui ont transmis à l'actuelle génération le flambeau de la pensée orthodoxe, de même qu'avec émotion l'Église de Russie fut évoquée et avec Elle ses savants et ses théologiens. M. Alivisatos eut de délicates paroles pour « les Chers Collègues étrangers non orthodoxes, visiteurs et observateurs du Congrès, pour l'intérêt soutenu avec lequel ils ont suivi nos travaux. Je désire, ajouta-t-il, les assurer, en leur qualité de représentants des Églises non orthodoxes, que la théologie orthodoxe suit avec intérêt les progrès de la science théologique qui s'accomplissent dans leurs propres milieux. Ces progrès aussi contribueront dans une grande mesure à aplanir la voie de l'entente actuelle, qui dans un avenir, très lointain peut-être, mais certain, mènera à l'union de toutes les Églises chrétiennes, promise par le Seigneur et pour laquelle ainsi que pour leur stabilité notre Église ne cesse de prier ». Il termina sa brève allocution par le souhait tout grec et tout chrétien à la fois, *χαίρετε* ! Avant que la séance ne fut levée, le professeur Zankov traduisit en quelques phrases les remercîments de l'assemblée à son président et aux autorités grecques.

A 9 heures du soir tous se retrouvèrent à la table de Mgr Chrysostome Papadopoulos, l'archevêque-primat. Étant donné leur signification, nous aimons reproduire ici les paroles qu'il adressa à ses hôtes ; elles dégagent parfaitement les leçons de ces journées :

C'est avec joie, commença l'archevêque, que nous recevons ce soir les doctes et illustres savants qui ont pris part à ce premier Congrès de Théologie Orthodoxe. Ce frugal souper me rappelle les « Agapes » des premiers chrétiens, ces repas qui étaient ainsi nommés parce que, entre autres biens, ils développaient la charité dans les âmes des fidèles. Dans le lien de la charité cette vénérable assemblée des théologiens orthodoxes a entrepris la même œuvre, instruite par la parole de l'Apôtre Paul : « La science enfle d'orgueil, la charité construit » (I Cor. 8, 1). Elle

s'est fixée comme travail l'étude des questions théologiques et ecclésiastiques « avec foi et raisonnement, avec connaissance et zèle » (II Cor. 8, 7), selon le même Apôtre, et cela sur la base de l'enseignement et des sacrées traditions de l'Église orthodoxe, guidée par la foi et la sagesse venant divinement du céleste Père des lumières. Cette sagesse même, qui, d'après l'Apôtre Jacques, « est d'abord pure, ensuite pacifique, persévérante, persuasive, pleine de miséricorde et de bons fruits, nullement critiqueuse ou dissimulée » (Jac. 3, 17).

Les autres savants réussissent en connaissant bien mais objectivement leur science, aux résultats ou conséquences de laquelle ils peuvent demeurer indifférents ; mais le théologien doit s'attacher au contenu de la science théologique comme à quelque chose de personnel et comme à un capital inaliénable de son monde spirituel ; il doit, pour ainsi dire, vivre le contenu de sa science et s'enflammer pour elle. Pour le théologien, la foi précède la recherche, parce que son investigation scientifique part de la Révélation de vérités données. Cela l'Apôtre Paul l'exprime par le « nous connaissons par la foi » (Heb. 11, 13).

C'est pour cela, précisément que la théologie orthodoxe offre au théologien le champ le plus large pour la libre investigation, mais ne l'éloigne pas de l'Église comme fait le Protestantisme, ni n'étouffe la libre recherche comme le Papisme. Nous pourrions dire que la théologie orthodoxe considérant que l'Église est la « colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. 3, 15) fut toujours, et spécialement depuis le grand Athanase « le Père de l'Orthodoxie » et les autres Pères et Docteurs du IVe siècle, une théologie d'Église. Le fait est établi qu'à toute période de l'histoire de l'Église les théologiens versèrent dans l'erreur, chaque fois qu'ils tentèrent d'étudier les questions théologiques en dehors et loin de l'Église.

Nous souhaitons que demeure inchangé le caractère ecclésiastique de la théologie orthodoxe ; qu'elle constitue toujours une grande force spirituelle de l'Église orthodoxe ; que les théologiens travaillent au renforcement et au développement de la vie ecclésiastique et religieuse en général, parce que les vérités chrétiennes ne prennent toute leur valeur et leur signification que lorsqu'elles sont adaptées à la vie. Vous d'ailleurs, Messieurs les Professeurs,

vous formerez les futurs prélats et les pasteurs de l'Église orthodoxe, les prédicateurs de l'Évangile et les docteurs du peuple, vous-mêmes, par vos travaux scientifiques, vous soutiendrez l'œuvre de l'Église et sa grande mission.

Votre premier Congrès a démontré déjà combien grande est l'utilité de cette réunion des théologiens orthodoxes et de la discussion de différentes questions théologiques et ecclésiastiques pas simplement théoriques mais d'un intérêt vital. Les organisateurs du Congrès ainsi que ses membres peuvent être fiers de son succès.

Nous-mêmes nous ressentons une profonde émotion de la réunion de tant et de si remarquables théologiens orthodoxes et particulièrement de théologiens russes, qui, malgré l'effrayante et indicible épreuve à laquelle le bolchévisme soumet leur patrie, et malgré les conditions pénibles dans lesquelles ils vivent à l'étranger continuent avec un zèle admirable à cultiver la science théologique et perpétuent la tradition théologique russe.

Cette intime communauté des théologiens et leur collaboration dans la charité, non seulement fera progresser la science théologique, mais de plus elle renforcera davantage les liens existant entre les Églises orthodoxes locales.

Tournons en cet instant notre pensée vers le Patriarche œcuménique, le vénérable coryphée spirituel de l'Orthodoxie, dont l'autorité dans l'Église orthodoxe en général, consacrée par les Conciles œcuméniques et par une longue tradition d'histoire ecclésiastique, demeure entière malgré toutes les transformations des circonstances et du temps. Adressons un salut cordial aux chefs et aux présidents des Églises orthodoxes et souhaitons que leur bénédiction accompagne toujours les recherches scientifiques et les travaux des savants théologiens, félicitons chaleureusement le président et les membres du premier Congrès de Théologie Orthodoxe à Athènes pour la parfaite réussite de leurs travaux.

Les organisateurs du Congrès avaient prévu pour le vendredi 4 décembre une excursion qui permettrait à leurs hôtes de voir quelques unes des richesses artistiques de leur patrie. Ils visitèrent successivement Daphni, Eleusis, l'ancienne et la nouvelle Corinthe, où ils furent reçus par le métropolite Mgr Damaskinos.

Celui-ci offrit un déjeuner à ses invités dans l'enchanteresse station de Loutraki. Les membres du Congrès, qui prolongèrent leur séjour à Athènes jusqu'au dimanche, furent, ce jour-là, les hôtes du monastère de Penteli en Attique ; ils y furent reçus par l'archevêque Mgr Chrysostome, l'higoumène et les moines et après le dîner ils assistèrent à l'Office des Vêpres dans l'Église conventuelle.

Faut-il après ce long compte rendu essayer de dégager une conclusion ? On hésiterait à le faire, tout d'abord parce que les Actes des séances n'ont pas encore été publiés et que partant l'information sur le contenu des discussions reste forcément fragmentaire. De plus, les réactions de l'opinion orthodoxe n'ont pas encore pu, à une date aussi rapprochée, s'exprimer complètement et elles seront un élément utile pour le jugement à porter sur l'œuvre accomplie. Ce double motif nous engage à réserver toute appréciation sur le fond des travaux. Pourtant, ce que nous avons pu en savoir nous permet de dire que ce Congrès fut une réussite. Le mérite en revient pour une bonne part au président Alivisatos, qui a, par son incontestable autorité, pu réunir et diriger les débats d'un si grand nombre de théologiens venus de milieux fort différents les uns des autres Le seul fait de ces réunions est un remarquable succès. L'esprit qui les a animées, pensée du service de l'Église dans un attachement inébranlable à la tradition orthodoxe, en est un autre. Les projets élaborés, les perspectives de travail envisagées, un sage et prudent retour aux sources de la Tradition en marqueront un troisième. Celui-là dépendra des réalisations ultérieures. Tel qu'il nous est apparu ce premier Congrès d'Athènes peut être pour l'Orthodoxie une source de progrès et d'avantages incontestables.

HIÉROMOINE PIERRE.

UN CENTENAIRE

A Pouchkine. (1)

« Dans cette voix il y a quelque chose de sincère » disait de Pouchkine Mademoiselle Rossetti, plus tard la célèbre Madame Smirnov, son bon ange parce que son *bon* critique, la première fois qu'elle voyait « Phenix » encore tout jeune homme dans un bal (2). « Dans cette voix il n'y a rien que du sincère » pourraient répéter avec Herschenson, les pouchkinologues qui ne peuvent presque plus se chiffrer de nos jours (mais auxquels je ne prétends pas appartenir), surtout en URSS où le mot d'ordre a été lancé pour le *plan*

(1) Le 10 février (ou le 11 suivant qu'on calcule la date d'après le nouveau ou l'ancien style, le 29 janvier n'étant plus au vingtième siècle e 10 mais le 11 février) 1837 mourait à Saint-Pétersbourg, des blessures reçues dans un duel Alexandre, Sergěevič Pouchkine. Sa vie de trente sept années est d'une richesse extraordinaire : elle est non seulement l'objet jamais épuisé d'études littéraire; et historiques (Pouchkine a touché à tous les genres), mais sa vitalité, son mystère comme a dit Dostoevski, persiste toujours et sans elle il n'y aurait eu ni Gogol, ni Dostoe ski, ni Tolstoï ni tant d'autres encore ; il n'y aurait pas eu non plus un grand nombre d'œuvres musicales et artistiques qu'elle a inspirées. On peut dire, sans craindre d'exagérer, que Pouchkine a été le Pierre le Grand de la culture russe. On pourra trouver d'intéressants renseignements sur l'œuvre de Pouchkine, spécialement en ce qui concerne la France, dans la *Revue de littérature comparée* (chez Boivin) qui vient de consacrer un numéro au poète.

(2) Voi i le portrait de A. O. Smirnov de l'acier pouchkinien le plus pur :

Dans l'agitation incohérente et stérile
Du grand monde et de la Cour,
Je gardai un regard froid,
Un cœur simple, une intelligence libre,
La flamme noble de la vérité
Et je fus bonne comme un enfant etc.

Sentira-t-on encore ainsi cet « acier » ?

pouchkinien 1937 et où il produira peut-être l'effet, unique là-bas, d'allier la « commande sociale » à l'hommage qui naît spontanément — Pouchkine l'a deviné dans son *Exegi Monumentum* — dans tout homme qui aime la poésie et pour qui la Russie n'est pas un *objet* (de curiosité touristique, d'exploitation, d'« apostolat », etc.) mais une réalité mystérieuse comme toute réalité, dont Pouchkine est *le* symbole mystérieux aussi. Car, hors d'URSS aussi, Russes et non-Russes se retrouvent pour scruter et dire les grandeurs de Pouchkine (1).

La sincérité de Pouchkine... On devine déjà ce qu'elle est. Conformité de la pensée et du sentiment avec son expression extérieure ? Bien sûr, parce qu'il a été un classique du langage, un élève du *bon* Voltaire et un émancipé du *mauvais*, et puis parce qu'on ne le voit pas menteur ni flatteur (2). Mais elle est bien plus que cela assurément tout en n'étant pas du tout une sincérité d'introspection

(1) Voici quelques détails sur ce qui s'est fait à Paris. Le 23 janvier, séance sous les auspices de la section française des Amitiés internationales où prit la parole le ministre de l'instruction publique, en guise de prélude à la grande réunion *officielle* en Sorbonne le 26. Paul Valéry parmi d'autres s'y fit entendre. M. André Pierre a demandé dans le *Temps* qu'une rue de Paris reçoive le nom de Pouchkine.

Du côté russe l'Académie de philosophie religieuse s'est réuni le 31 janvier. Les festivités deviendront sans doute toujours plus nombreuses avec l'approche du 10 février.

En Belgique, séance à l'Académie des Beaux Arts le 7 février. *Les Cahiers du Journal des Poètes* ont consacré leur n° 28 (5 février 1937) à un *Hommage à Pouchkine*, sous la direction de ZINAIDA SCHAKHOWSKOY, poète russe de l'émigration d'un talent sincère. Les articles situent brièvement mais dignement P. dans la vie, la littérature européenne, la littérature russe et une étude de V. Veidle, intelligente, nuancée et avertie parle de son vers et de son style poétique. Une anthologie fait suite, que j'aime moins tant pour son choix que sa traduction.

(2) Ainsi quand on a suspecté la sincérité de l'admiration de P. pour l'empereur Nicolas I, il y a répondu par des vers qui commencent par cette strophe : « Non, je ne suis pas un flatteur — quand je dis au tsar ma libre louange — j'exprime mes sentiments avec audace — et parle la langue du cœur ».

et de scandale. « Qu'est-ce qui débilite plus vite que de travailler, de penser, de sentir sans nécessité intérieure, sans une profonde élection personnelle ?... » Si Nietzsche a raison, il doit être vrai aussi que rien ne rend plus vigoureux que de travailler, de sentir, de penser avec une nécessité intérieure, avec inspiration. Pouchkine a fait cela, et n'a rien fait de factice ; son œuvre intégralement sincère est par là parfaitement robuste ; les traductions, même les plus mauvaises, ne peuvent complètement la défigurer et lui permettent encore de toucher tous ceux dont la sensibilité n'est pas dégradée. Seule explication aussi de ce que des hommes non russes apportent à Pouchkine une admiration non feinte, autre chose qu'un compliment de jubilé, injure à la sincérité de Pouchkine et à son olympienne indifférence (en désir au moins) devant la louange, ou qu'un acte de foi aveugle (expression récente employée à son égard par le *Times Literary Supplement)* inconciliable avec sa lucidité (1).

La lucidité de Pouchkine me semble être essentielle à sa grandeur et vitalement inséparable de sa sincérité, sa sincérité n'étant, peut-être, que le suprême degré de son intelligence. « L'homme le plus prodigieusement intelligent de Russie » affirma de lui — c'est bien le mot — l'empereur Nicolas I, dont ses paroles sont une des gloires. Qu'on fasse l'expérience soi-même : qu'on ouvre un volume de Pouchkine et, si même on l'aura ouvert à une page moins brillante que d'autres, on se sentira chargé d'un potentiel intellectuel supérieur, tellement la pensée pouchkinienne

(1) Mais bien peut-être une *foi*, comme un pressentiment de son mystère. Pouchkine est-il facile à traduire ? Vogüé le pensait il y a cinquante ans pour le français, et Émile Henriot le pense aujourd'hui. C'est sans doute le « voltairisme » de P. qui donne le change ; jusqu'à présent cet optimisme s'est avéré exagéré. Maurice Baring qui a dédié à Pouchkine un chapitre de son livre *The Russian People*, ne le croit pas facile à traduire, surtout parce que pas facile à comprendre (v. plus bas l'opinion de Gogol).

aura projeté de lumière sur le réel et l'aura « croqué » d'une manière pertinente *(mětko)* (1). Cette intelligence possède en plus de la pénétration et de la lucidité, une universelle curiosité et une universelle compréhension qui empêche de classer Pouchkine dans aucune catégorie littéraire. Dostoevski dans son chant de cygne, le célèbre discours prononcé le 8 juin 1880, à l'inauguration du monument de Pouchkine à Moscou, en a magnifié le caractère extraordinaire : « Je le dis hardiment : il n'y a pas eu de poète doué d'une faculté de résonnance aussi universelle que Pouchkine ; et il ne s'agit pas ici seulement de résonnance, il s'agit encore de l'étonnante profondeur de celle-ci, de cette faculté que possède son esprit de se réincarner dans l'esprit des autres peuples ; transmutation parfaite au point d'en être miraculeuse, car nulle part dans le monde entier pareille manifestation ne s'est renouvelée chez aucun poète... (par là Pouchkine a été vraiment russe). Être un vrai Russe, être pleinement Russe, cela veut dire uniquement (retenez bien ceci) être le frère de tous les hommes, un *pan-humain* si vous voulez ».

Je ne veux pas parler ici de la « spécificité » russe de Pouchkine qui serait son « œcuménisme », son « pan-humanisme » le plus vrai (2). M. Jean Zay l'a encore répété avec conviction

(1) Le professeur D. Ovsjanniko-Kulikovskij disait des lettres de P. que si le reste de son œuvre était perdu, à elles seules elles seraient le témoignage d'une intelligence très haute.

(2) Qu'il me suffise de citer pour la spécificité russe de Pouchkine les paroles classiques de Gogol, qui sont faites pour détromper tous les amateurs de « couleur locale » : « Pouchkine est un phénomène hors ligne et la manifestation peut-être unique de l'esprit russe ... En lui la nature russe, l'âme russe, la langue russe, le caractère russe ont été reproduits dans la même pureté, dans la même beauté purifiée qu'un paysage est reproduit par le miroir des eaux... Il fut national dès le début car le vrai caractère national ne consiste pas à décrire un sarafan (costume national féminin) mais dans l'esprit même du peuple. Un poète peut être national même quand il décrit un monde étranger et qu'il le contemple avec les yeux de son peuple... Les œuvres de Pouchkine où respire la nature sont

à la Sorbonne l'autre soir et B. Parain, sans qu'il s'agisse de Pouchkine — il s'agit plutôt du retour d'URSS d'André Gide — bien qu'il aurait pu s'agir de lui *par excellence*, a dit : « divine sensibilité au mensonge qui restera, à nos yeux, l'impérissable gloire de la Russie » (1).

Je veux plutôt m'arrêter maintenant quelque peu au respect de Pouchkine envers ces dons que l'intelligence et la sincérité n'épuisent pas, tout en les couronnant, peut-être, et qui ne révèlent pas entièrement son mystère. Sans doute chez lui, comme chez tout homme de génie, le génie conduisait — la propriété extraordinaire du talent, a dit Tolstoï, est qu'il enseigne son possesseur, le fait avancer dans la voie du développement moral, le fait aimer ce qui est digne d'amour et détester ce qui est digne de haine — et souverainement : pas de poète qui ait chanté plus que lui la gratuité de l'inspiration ; mais en même temps Pouchkine était au *service* de son génie dont il ressentait la pesante et exaltante responsabilité. Pouchkine avait un idée religieuse de la *vocation* de poète ; c'est dans cette idée soulevante et transfigurante qu'à la suite du philosophe S. Frank il faut chercher sa religiosité si discutée parmi les pouchkinologues (2). Au lieu d'une analyse médiocre de cette idée voici le *Prophète* qui est, — que les liturgistes me

aussi paisibles et tranquilles que cette nature ; elles ne peuvent être vraiment comprises que de ceux dont l'âme porte en elle des éléments russes, de ceux dont la Russie est la patrie, de ceux dont l'âme est suffisamment sensible pour pouvoir comprendre l'esprit russe et les chants russes peu brillants en eux-mêmes : en effet plus une chose est ordinaire, plus le poète doit être doué pour en retirer de l'extraordinaire et pour que cet extraordinaire n'en soit pas moins une vérité profonde ».

On dirait presque que Paul Valéry a eu connaissance de ce passage, tant son discours sur Pouchkine à la Sorbonne était rempli d'une réserve aussi intelligente que distinguée.

(1) *Esprit*, déc. 1936, p. 47.

(2) *Put*, 1933, n° 40, p. 16-39. V. *Irénikon*, XI, 591.

pardonnent —, une sorte de *Σοφία ὀρθοί* de la mystagogie poétique :

Tourmenté par la soif de l'esprit
Je me traînai dans un désert obscur
Et un Séraphin à six ailes
M'apparut à la croisée des chemins.
Il toucha mes yeux
De ses doigts légers comme le rêve,
Mes yeux prophétiques s'ouvrirent
Comme chez une aigle effrayée.
Il toucha mes oreilles,
Et elles se remplirent de bruit et de son :
J'entendis le frémissement des cieux
Et l'envolée des anges,
Et la marche des reptiles sous-marins,
Et sur terre, la germination de la plante.
Il se colla à ma bouche
Et arracha ma langue pécheresse,
Bavarde et mensongère,
Et de sa main droite ensanglantée,
Il plaça dans ma bouche glacée
Le dard sage du serpent.
Il m'ouvrit la poitrine avec son épée
Et en sortit mon cœur palpitant,
Et m'enfonça à sa place
Un charbon ardent.
Cadavre, je gisai dans le désert
Et la voix de Dieu m'appela :
Lève-toi, prophète, vois et entends.
Remplis-toi de ma volonté
Et brûle les cœurs des hommes
En parcourant la terre et les mers.

Le *service* de Pouchkine, jamais complètement déserté, (déserteur, jamais !) est tombé bien des fois dans l'inertie, quand le « serviteur d'Apollon ... plongé, pusillanime, dans les vanités du monde », devenait « le plus insignifiant des hommes insignifiants ». Vladimir Solovjev a construit, et d'une façon très discutable, un tableau de la dialectique pouchkinienne oscillant entre le surhomme et le « jouet des préjugés ». Elle nous intéresse moins ici, laissons-la pour revenir au Pouchkine *signifiant.*

Eh quoi ! alors poésie et religion s'identifiaient-elles pour Pouchkine ? C'est apparemment bien peu et bien indigne

d'un génie et d'un chrétien (1). Il est vrai que la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, semble, humainement parlant et humainement jugeant, l'avoir éclairé durant les trente-sept ans de sa vie à travers les voiles de la Muse bien que S. Frank et d'autres encore, et tout homme sensé enfin puissent trouver des reflets du christianisme orthodoxe dans maintes de ses poésies (2), mais à sa mort, que le monde de l'esprit a célébré et célèbre encore et dont le récit ne peut être oublié par quiconque l'a lu, Elle l'a éclairé pleinement dans un pardon universel et a laissé sur son visage l'expression « d'une pensée profonde, majestueuse et solennelle » comme Žukovskij, son autre bon génie et son maître bientôt dépassé mais toujours vénéré, ne lui avait jamais connu.

Comprendra-t-on maintenant pourquoi *Irénikon* a parlé de Pouchkine ? J'ose l'espérer.

DOM C. LIALINE.

(1) Il est évidemment impossible de toucher ici au problème de la « voie du génie » que N. Berdjaev juxtapose comme égale à la « voie de sainteté » : Pouchkine et Séraphim de Sarov !

(2) Détail significatif : Pouchkine a fait célébrer une prière funèbre pour « le boyard Georges » (lord Byron). Parmi ses contemporains poètes y en a-t-il beaucoup qui eurent la même idée ? En écrivant ces choses je ne voudrais cependant pas (indépendemment de tout point de vue confessionnel) souscrire à des articles dans le genre de « A. S. Pouchkine, comme chrétien orthodoxe » par l'archiprêtre A. Černavin dans le Calendrier orthodoxe russe pour 1937 (éd. de la typographie de S. Job, Svidnica, Tchécoslovaquie).

Chronique religieuse.

ACTUALITÉS

Église catholique.

The Chrysostom, décembre 1936, annonce l'adhésion à l'Église catholique de Mgr Néophyte VAMVAKOS dont *Irénikon* a parlé en 1936, p. 586.

La même revue publie les documents officiels : la lettre pastorale de Mgr Basile Takach, ordinaire pour les RUTHÈNES PODCARPATHIENS (25 novembre 1936, nº 225), contenant la lettre, à lui adressée, par le délégué apostolique aux États-Unis, Mgr A. G. Cicognani, qui contient à son tour une lettre de la Sacrée Congrégation pour l'Église orientale, tous documents se rapportant au SCHISME provoqué dans l'ordinariat pour une question de discipline sur l'instigation du prêtre Oreste Chornock suivi de cinq autres prêtres, qui sont tous les six excommuniés *nominatim* par le Siège apostolique. Mgr Takach termine sa lettre par des prescriptions administratives tendant à enrayer le désordre et à le résorber.

Le nouveau nonce apostolique en Roumanie est Mgr ANDRÉ CASSULO. Il est arrivé à destination le 14 octobre 1936.

On a fêté à Lemberg en décembre par les soins de la Société de théologie à laquelle s'étaient joints les basiliens, rédemptoristes et studites, les trois cents ans de la mort de JOSEPH VELIAMIN RUTSKI, qui a joué un rôle primordial dans l'histoire de l'Union en Pologne.

Orthodoxie russe.

Dans le patriarcat de Moscou deux nouvelles importantes : Le synode patriarcal dans sa session du 27 décembre 1936 a décidé de changer le titre du MÉTROPOLITE SERGE, de remplaçant du *locum tenens* du trône patriarcal en celui de *locum tenens*, et de le porter à la connaissance des Ordinaires. L'Ordinariat d'Europe occidentale, présidé par le métropolite Éleuthère de Lithuanie, s'est adressé au Patriarcat pour avoir des détails et des explications sur cette décision, qu'il n'a pas encore reçus. On se perd jusqu'ici en suppositions : ou bien ce changement serait dû à la mort du métropolite Pierre de Kruticy, *locum tenens*, dans son exil de Solovki (?), ou bien à des besoins administratifs (1).

L'autre nouvelle, sur laquelle nous comptons revenir en détail, est l'acceptation dans le patriarcat de Moscou des communautés « ÉVANGÉLIQUES-CATHOLIQUES » dont le chef est l'évêque L. Winnaert, devenu depuis le 5 février l'archimandrite Irénée, doyen des paroisses orthodoxes occidentales (son sacre épiscopal n'a pas été reconnu pour valide) (2).

Des détails intéressants sur les conditions religieuses en URSS peuvent être puisés dans la presse soviétique à l'occasion du RECENSEMENT décennal de la population en décembre 1936. Le bulletin contenait une seule question angoissante : la religion (les questions compromettantes sur les origines sociales du recensé, qui existaient encore dans le bulletin en 1926, ont disparu depuis). Devant elle se produisirent des réactions curieuses, s'il est permis d'employer ce mot en cette matière.

(1) *Posl. Nov.* 3 et 12 février 1937.

(2) *Golos litovskoj pravoslavnoj eparchii* 1936, n° 12 et *Posl. Nov.* 29 janvier et 6 février 1937.

Un employé répondit à la question en se déclarant sympathisant à la religion : s'il existe des « sympathisants » au parti communiste, *a fortiori* peut-il en être ainsi pour la religion (1). Dans la région de Brjansk (Ouest) l'« actif » de tout un Kolchoz s'avoue orthodoxe. — Les *Izvestia* tâchent d'expliquer ce fait en disant qu'« orthodoxe » dans la psychologie des recensés équivalait à « russe » : à l'appui la réponse de l'un d'eux : « orthodoxe ? » — « bien sûr, pas tartare ». Au village de Kolčino (Ouest), on craint de se dire incroyant, et la crainte est vaincue seulement quand le recenseur promet que ni le pape, ni les « anciens » n'en sauront rien. Dans un convict d'Archangel, on se dit d'abord incroyant, puis croyant, enfin incroyant de nouveau par suite, explique le même journal, du bruit contrerévolutionnaire qui aurait circulé, que croyant se rapporte au pouvoir soviétique. *Bodrost* (organe jeune-russe) trouve ces quelques exemples suffisants pour montrer ce que valent les interprétations et les corrections que les autorités soviétiques apportent au recensement (2).

A ce même propos le correspondant du *Daily Telegraph* s'exprime ainsi : « Trois recenseurs me dirent avoir été effrayés du nombre de jeunes hommes et de jeunes femmes nés après la révolution, qui se sont déclarés des chrétiens orthodoxes dans « ce témoignage secret dont on ne fera pas usage contre eux ». J'ai entendu dire que les milieux officiels ont été très inquiets de ce fait » (3). Le correspondant constate nettement le commencement d'une RENAISSANCE RELIGIEUSE. Sans doute l'affluence énorme de fidèles dans les églises à Moscou le 6 janvier (24 décembre vieux-style, on attendait pour pouvoir y pénétrer) des heures à leur abord par un froid rigoureux peut s'expliquer en partie par la diminution du nombre de celles-ci (26 au lieu de 1624 en

(1) *Pravda*, 6 janvier.
(2) 17 janvier.
(3) 8 janvier.

1917) ; mais cela ne peut expliquer le grand nombre d'hommes et de jeunes hommes souvent d'origine prolétarienne dans l'assistance et aussi parmi le clergé. Il relate encore une croissance du sentiment religieux dans le Komsomol (jeunesse communiste) et dans l'armée rouge. Des livres religieux et des prières sont polycopiés et circulent même dans les milieux soviétiques ; quant aux imprimés du même genre, défendus par la censure, ils sont conservés comme des reliques et valent leur poids d'or (1).

Cette renaissance serait d'autant plus significative que la PERSÉCUTION, malgré la nouvelle constitution, reprend : ainsi puisque nous venons de parler de Noël, le mot d'ordre lancé en 1936 quant aux arbres traditionnels de cette fête est encore renforcé et la coutume est étendue aux populations non chrétiennes de l'URSS (Turkmens, Kirghises) pour deux raisons surtout ; briser le lien de l'arbre de Noël avec le christianisme, augmenter le marché de vente des ornementations de l'arbre qui sont vendues à des prix exorbitants (2). Fermeture et destruction des églises (ainsi toujours le même correspondant a constaté à Moscou 2 églises de moins qu'à Pâques ; dans beaucoup de régions, la population les remplace par des oratoires privés), arrestation et bannissement des ministres ; le conseil des commissaires du peuple de l' URSS aurait décrété une nouvelle loi conformément à laquelle les prêtres ayant desservi une paroisse pendant dix années consécutives, sont privés du droit de résider dans une agglomération de plus de 45.000 habitants et ceux qui y résident déjà, sont obligés de demander une autorisation. Le même décret rappelle les ordonnances précédentes défendant à tous les desservants du culte d'occuper des fonctions dans l'État à l'exception de ceux qui ont abandonné le ministère et qui possèdent au

(1) *Voskr. Čtenie*, 1937, nº 4, p. 60.
(2) *Utr. Zarja*, 1937, nº 1, 6.

stage de trois ans et des recommandations soviétiques (1). La propagande athée s'intensifie dans tous les milieux. On annonce pour mai 1937 la fondation d'un nouveau musée antireligieux dans une ancienne église avec une salle cinématographique et une bibliothèque de 70.000 volumes (2).

Un CONGRÈS international des SANS-DIEU était prévu pour le mois de février à Moscou et devait réunir 1600 délégués représentants 46 États qui avait pour but l'organisation internationale de la lutte contre la religion (Internationale sans-Dieu, Direction centrale, etc.) (3).

Le 22 novembre à Cannes le métropolite Anastase, président du Synode de Karlovcy, en concélébration avec l'archevêque Séraphim, administrateur des paroisses d'Europe occidentale, et l'archevêque Théophane, secrétaire du Synode, a sacré évêque de Cannes l'archimandrite GRÉGOIRE OSTROUMOV (4).

La rédaction définitive de la CONSTITUTION provisoire de l'Église russe à l'étranger a été approuvée par le concile de Karlovcy dans les séances des 22 et 24 septembre (5). Cette nouvelle aurait dû logiquement terminer la chronique sur les *Péripéties hiérarchiques*, mais elle nous est parvenue trop tard pour cela.

Nous lisons dans la feuille paroissiale orthodoxe eulogienne de Liége (n° 47) que MGR ALEXANDRE a reçu le 6 décembre 1936 le titre d'évêque de Bruxelles et de Belgique.

Nous avions annoncé le CONCILE de la hiérarchie orthodoxe russe d'Amérique à Chicago. Il s'est en effet réuni à la date prévue (17-22 novembre) et le métropolite Théophile, a prononcé à son occasion dans la cathédrale *Holy Trinity* un discours dans lequel il a appelé les États-Unis le dernier

(1) *Voskr. Čtenie* 1936, n° 46, 778.
(2) *Universe*, 29 janv., p. 3.
(3) *Utr. Zaria, l. c.* Les autorités soviétiques ont démenti cette nouvelle.
(4) *Cerk. Žizn*, 1936, n° 12.
(5) Le texte est publié *in extenso* ibid.

refuge de la religion à cause de la liberté dont y jouissent toutes les confessions (1).

Nous recevons le premier fascicule (octobre 1936) d'une nouvelle revue trimestrielle CONTEMPORARY RUSSIA *and her relations with her neighbours* (92, Fleet street, London, E. C. 4). Elle veut répondre au besoin qui se fait sentir toujours plus pressant d'une sérieuse documentation sur l'URSS appelée ici délibérément Russie, nom auxquels les Anglais restent encore plus accoutumés :

> Elle remplira sa tâche d'un point de vue scientifique et objectif.
> Voici le sommaire : LANCELOT LAWTON, *The Moscow Execution* ; General N. GOLOVIN and Colonel N. V. PIATNITSKY, *The Red Army* ; Professor Roman SMAL-STOCKI, *National Movements in the Soviet Union* ; *The Soviet Price System* ; *The Policy of Stalin* ; *Reviews of Books*.

Patriarcat de Constantinople.

Fin octobre, le premier ministre de Yougoslavie STOYADINOVITCH, à son retour d'Ankara, a rendu visite au patriarche œcuménique S. S. BENJAMIN I.

Une décision synodique a fixé la fête de la Translation des Reliques du Bienheureux Grégoire, évêque d'Assou-Mytilène, au premier dimanche qui suit le 10 novembre.

DIOCÈSE D'AMÉRIQUE. L'archevêque, Mgr Athénagoras, a accompli un voyage pastoral au MEXIQUE, où il a reçu un chaleureux accueil de la part des communautés grecques.

Patriarcat d'Alexandrie.

S. B. le patriarche NICOLAS s'est rendu à ATHÈNES pour prendre part aux cérémonies funèbres qui ont accompagné le retour des cendres des anciens souverains décédés en exil. Il a été reçu en audience par le roi Georges II.

(1 *The Liv. Church*, 28 nov. 1936, p. 629.

En date du 5 novembre, une encyclique patriarcale attirait spécialement l'attention du clergé sur l'importance de l'ENSEIGNEMENT DE LA RELIGION pour la formation de la jeunesse.

Dans une communication verbale qu'il faisait, peu après, au clergé d'Alexandrie et des faubourgs, le Patriarche mettait le clergé en garde contre une PROPAGANDE PROSÉLYTISTE qui s'exerçait à l'aide de parfaits connaisseurs de la langue grecque ; cette propagande était d'origine AMÉRICAINE.

Patriarcat d'Antioche.

Le HAUT-COMMISSARIAT français en Syrie a reconnu officiellement les nombreuses Églises chrétiennes existant en Syrie ; il a reconnu aussi la liberté des cultes et on craint que cette reconnaissance n'encourage le mouvement schismatique du métropolite Épiphane.

Église de Grèce.

Dans le courant d'octobre deux nouveaux ÉVÊQUES AUXILIAIRES ont été désignés pour l'archevêché d'ATHÈNES ; dont un le Dr Panteleimon Papayioryou a reçu l'ancien titre de Talantiou ; en décembre le SAINT-SYNODE en accordait un respectivement aux métropolites de SALONIQUE et de JANINA.

Pour lutter contre les différentes propagandes religieuses, qui s'exercent surtout au détriment de la jeunesse, le Saint-Synode, dans sa première séance du mois d'octobre, a proposé au ministre de l'instruction publique et des cultes l'étude et la promulgation d'une loi autorisant la fondation d'une CONGRÉGATION D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN, dont le but serait la formation de la jeunesse féminine, selon les principes de l'Église orthodoxe et les traditions de la patrie grecque.

Au dire de *The Church Times* l'idée première en vint au patriarche Mélétios d'Alexandrie, alors archevêque d'Athènes, à la vue des congrégations occidentales similaires, catholiques et protestantes et à l'actuel patriarche de Jérusalem, alors métropolite de Béthanie. Le même organe annonce pour centre de la Congrégation l'église de l'Annonciation sur l'île de Tinos (1).

La fondation, la bonne marche et les résultats encourageants des ÉCOLES ECCLÉSIASTIQUES PRÉPARATOIRES dans les différentes éparchies font l'objet de la sollicitude du Synode, comme en témoignent les nombreuses communications faites à ce sujet.

Le 25 octobre, fut inaugurée sur la place voisine du chœur de la métropole d'Athènes la statue du MÉTROPOLITE DE SMYRNE CHRYSOSTOME, ethnomartyr tombé sous les coups des Turcs dans les massacres qui suivirent la reprise de Smyrne en 1922. Un service funèbre pour le repos de son âme, ainsi que pour celles des victimes de la campagne d'Asie Mineure, avait été célébré préalablement par l'archevêque d'Athènes.

La fête de saint Jean Chrysostome, 13 novembre, a donné lieu, comme chaque année, à une cérémonie d'hommage en l'honneur de S. B. L'ARCHEVÊQUE D'ATHÈNES, qui célébra dans la cathédrale une liturgie solennelle à laquelle assistaient les membres du Saint-Synode.

Le 17 novembre le Saint-Synode se rendit en corps au Pirée pour recevoir les CORPS du roi CONSTANTIN et des reines Olga et Sophie inhumés jusque-là à Florence, après leur mort en exil, et ramenés présentement en Grèce sur l'initiative du roi Georges II. Les prélats accompagnèrent les cercueils, qui furent conduits par chemin de fer jusqu'à la place de la Concorde à Athènes et de là déposés dans la cathédrale, où le patriarche d'Alexandrie les attendait.

(1) 15 janvier 1937.

C'est le dimanche 21 qu'eurent lieu les funérailles solennelles ; toute la hiérarchie du royaume y assistait, ainsi que le patriarche d'Alexandrie avec le métropolite de Péluse, l'apocrisiaire du patriarche œcuménique, métropolite de Trébizonde, avec le métropolite de Crète et ses suffragants ; il y avait en tout soixante-douze évêques. L'acolouthie des défunts fut célébrée dans la métropole par S. B. l'Archevêque ; après elle le clergé accompagna les cercueils jusqu'à la place Alexandra. De là ils furent conduits à Tatoï dans la sépulture royale.

Une sentence du Saint-Synode fut rendue sur le cas des SUJETS GRECS, MARIÉS devant l'Église et l'État grecs, qui auraient fait casser leur mariage en Russie soviétique, par seule comparution et déclaration devant l'autorité civile. Tant du point de vue canonique que du point de vue civil cette cassation a été déclarée irrecevable.

W. A. Wigram apporte des détails sur les faits extraordinaires opérés par l'icone de saint Démétrios dans l'île de SYROS, dans un article portant le titre significatif *Build Church for Orthodox Lourdes*, qui seraient tout à fait authentiques (rapport du métropolite à Athènes et rapport médical) et comparables aux miracles opérés à Lourdes. La métropole est très favorisée en fait miraculeux puisque l'île voisine de Tinos possède une icone de la Panaghia qui a guéri le roi Constantin de Grèce d'un abcès intérieur. A ce sujet l'auteur expose sa théologie sur le miracle très divergeante de celle communément admise par les catholiques (1).

Orthodoxie roumaine.

Le 12 novembre 1936 a été consacré évêque, sa femme étant morte quelques semaines avant, le doyen de la faculté de théologie de Bucarest le DR MIHALCESCU, bien connu même

(1) *The Liv. Church*, 26 déc. 1936, p. 766.

au dehors de la Roumanie. La consécration fut faite par S. B. le Patriarche entouré de trois coliturges. Mgr Mihălcescu est entré en religion avant l'ordination suivant la coutume byzantine qui veut que seul un moine puisse devenir évêque. La charge désignée au nouvel évêque est celle d'un des deux vicaires généraux de la métropolie (1).

Mgr GURIE, métropolite de Bessarabie, a été destitué de ses fonctions et relégué dans un monastère en Bucovine jusqu'à l'examen des dossiers par la Haute Cour de Cassation. Il paraît qu'une certaine indépendance autoritaire dans l'administration des biens diocésains en est la cause. Les biens personnels du prélat sont tenus sous séquestre (2).

Le Saint-Synode, dans sa session du 8 octobre 1936, a pris, dans la question des VIEUX STYLISTES, la décision que tous les sacrements administrés par leurs ministres, qu'ils fussent même avant leur adhésion au schisme prêtres orthodoxes, sont nuls. Même le baptême conféré par les stylistes est invalide et doit être, après la conversion, renouvelé. (3)

La rentrée des cours à l'UNIVERSITÉ DE BUCAREST a été accompagnée d'une CÉRÉMONIE RELIGIEUSE, chose qui ne s'était plus produite depuis 14 ans malgré les instances « sextuplées » des étudiants. Au cours de celle-ci le patriarche Miron, sans doute comme souvenir de son récent voyage en Angleterre, a magnifié la fidélité religieuse de ce pays, raison de sa puissance politique, et l'a proposée en exemple. Le ministre de l'instruction publique, le recteur et un représentant des étudiants ont souligné l'importance de l'événement (4).

(1) *Universul* du 15 novembre 1936.
(2) *Glasul Monahilor*, 8 et 15 novembre 1936.
(3) *Misionarul*, 1936, déc.
(4) *Serv. d'inform.* (Genève) 1936, déc.

Orthodoxie bulgare.

La nouvelle DIRECTION SUPRÊME de l'exarchat bulgare a été constituée ainsi selon le projet de loi adopté par le Conseil des hauts dignitaires de l'Église qui a terminé ses travaux le 7 décembre 1936 : Le Saint-Synode est le pouvoir suprême de l'Église orthodoxe bulgare et il l'exerce par un *plenum* et un conseil permanent. Le *plenum* est composé de l'exarque et de quatre archevêques ayant dirigé leur diocèse au moins deux ans, qui sont élus par le *plenum* au vote secret et pour une période de deux ans. Le Conseil permanent actuel perdra son mandat après l'approbation du projet. Le *plenum* se réunira deux fois par an en juin et en septembre. Il décidera de toutes les choses importantes touchant l'Église qui seront appliquées et contrôlées par le Conseil permanent (1).

A cette occasion *Pantainos* rappelle la décision qui fut prise en 1934 relativement à la réconciliation de l'Église de Bulgarie avec le Patriarcat œcuménique ; elle rapporte partiellement les termes de cette décision : « ... La question du schisme est grande et compliquée et sa solution ne dépend pas seulement de nous. Nous ne pouvons prendre aucune désision définitive aussi longtemps qu'il faudra consulter principalement le sentiment du peuple bulgare à son sujet. La question du schisme est religieuse, nationale et gouvernementale ; pour cette raison, nous évêques, nous ne pouvons pas la résoudre seuls sans l'opinion du Gouvernement. La levée du schisme est désirable mais n'est pas à imposer... » L'articuliste se demande quelle signification l'Église bulgare peut donner à la levée du schisme, surtout après qu'elle se trouve en communion avec les Églises de Roumanie et de Serbie.

Orthodoxie serbe.

La ratification du CONCORDAT entre le Saint-Siège et la Yougoslavie a été fixée à l'ordre du jour de la session

(1) *Parole bulgare,* 8 décembre 1936.

d'hiver de la Skoupchina. En vue des discussions le patriarcat orthodoxe a publié comme supplément au *Glasnik* (son organe officiel) un fascicule contenant le texte du Concordat et un commentaire (64 p.).

Carskij Věstnik du 24 janvier publie des détails intéressants sur l'Orthodoxie en TCHÉCOSLOVAQUIE qui fait partie de la juridiction Serbe.

Orthodoxie polonaise.

Le prince PIERRE DE GRÈCE a visité vers la mi-septembre la Laure de Počaev, où il assista à la sainte liturgie. A Varsovie, il rendit visite à S. B le métropolite Denys.

Le ministère de l'instruction publique et des cultes a nommé, à la place du métropolite Denys de Varsovie, l'archimandrite HILARION VASDEKAS, doyen de la Faculté de théologie de l'Université.

Le Saint-Synode vient d'ordonner la traduction de la LITURGIE de saint Jean Chrysostome en LANGUE POLONAISE.

En connexion avec ces événements, des commentaires intéressants venant de la MINORITÉ RUSSE sont publiés par le *Carskij Věstnik* (Belgrade) du 17 janvier. L'association de cette minorité comptant environ 3 millions, s'est dernièrement réunie pour discuter la situation moins favorable comparativement aux autres minorités, qui lui est faite dans l'État polonais. Nous ne donnerons ici que les détails se rapportant à la situation religieuse, en laissant la responsabilité à la source qui nous les donne : les enfants russes sont obligés d'apprendre la religion orthodoxe en polonais ; la hiérarchie, inféodée au Gouvernement polonais, sans attendre la réunion projetée et toujours remise d'un concile, prend des décisions anticanoniques : ukrainisation des offices divins, introduction du nouveau style qui n'aurait pleinement réussi qu'à Varsovie même.

Ces mesures vexatoires et considérées parfois comme profanatrices (p. ex. en ce qui concerne la langue liturgique) provoquent la démoralisation et l'athéisation de la population orthodoxe. Les résolutions du congrès de l'association demandent d'arrêter les réformes liturgiques, de hâter la convocation du concile, de relever l'état moral du clergé et du peuple et préviennent l'autorité ecclésiastique du danger de graves désordres et même de schisme. Le journaliste russe V. Ch. Grinenko venant de Pologne, a fait à Belgrade trois conférences sur le même sujet, intitulées *La polonisation de l'Église orthodoxe russe et l'ukrainisme.*

Relations interconfessionnelles.

Voici quelques détails qui nous sont déjà parvenus sur l'OCTAVE de prières pour l'union du monde chrétien, célébrée du 18 au 25 janvier : L'Octave à Lyon a eu le Royaume de Dieu pour sujet des prédications. Le dimanche 24 janvier, à la primatiale Saint-Jean, le sermon sur l'appartenance invisible au Royaume de Dieu, que devait prononcer Mgr Besson, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève, en personne, mais qui en a été empêché, fut lu par son chancellier, le chanoine Arni.

Au Sacré-Cœur de Montmartre les cérémonies orientales se succédèrent rehaussées de la prédication de M. le vicaire Général Quénet. Mgr Valeri, nonce apostolique, pontifia le dernier soir.

A Munich, cérémonies et prédications organisées par les soin du collège oriental Saint-André. A Turin, des cérémonies se déroulèrent le 10 janvier, en présence du Cardinal-archevêque.

L'Octave a été placée au calendrier de l'Église catholique d'Irlande, et a été célébrée dans la cathédrale latine de Bucarest. A Bruxelles, par les soins de D. Ildefonse Dirks, moine d'Amay, une journée unioniste s'est déroulée le 21

janvier : elle commença la veille par des vêpres slaves, atteignit son sommet dans une liturgie concélébrée le matin par dix prêtres devant une nombreuse assistance et se termina le soir par une séance de musique sacrée latine, grecque et slave.

Aux États-Unis, *The National Catholic Welfare Conference News Service* a donné des articles sur l'Union par le célèbre converti américain, Mgr Ed. F. Hawks.

« Il est caractéristique de la chrétienté moderne dans toutes ses formes, d'avoir un sincère désir d'amener plus de contact parmi les chrétiens afin de créer ou de reconstruire ou de manifester une Église du Christ unifiée ». L'auteur insiste sur l'importance d'une terminologie très précise dans ce domaine (1).

Chez les Orthodoxes, l'Octave a rencontré cette année le plus de sympathie dans l'Église esthonienne, dont le Synode l'a approuvée. Le métropolite Alexandre a prêché en personne à son sujet le dimanche 24 janvier dans la cathédrale de Tallinn.

Chez les anglicans, les tracts répandus par le *Church Unity Octave Council* tant en Angleterre qu'aux États-Unis ont, par leur allure romanisante, provoqué d'interminables polémiques dont on a signalé la bibliographie l'an passé, p. 758, et dans les détails de laquelle nous ne voulons pas entrer (2).

Dans les relations ANGLO-ORTHODOXES :

Un événement unique, selon l'expression du chanoine J. A. Douglas (3), s'est produit dans l'affaire concernant les ORDRES ANGLICANS et l'Église roumaine. Le 20 janvier, la chambre haute de la *Convocation* de Cantorbéry a reconnu, *nemine contradicente*, que le *Report* était « consonant with anglican formularies, and a legitimate interpretation of the

(1) *The Liv. Church*, 2 janvier 1937, p. 30 et cfr *Irénikon*, XIII, 622.
(2) *The Month* en parle dans son nº de février, p. 170-173.
(3) *The Church Times*, 29 janvier 1937, p. 112-113.

Faith of the Church » (formule présentée par le Dr Headlam, évêque de Gloucester).

Les débats reflétèrent les mêmes tendances, que nous signalions l'année passée p. 339 : 1) Les tractations d'intercommunion avec les Églises scandinaves et les « Églises libres » surtout aux Indes méridionales ne souffriraient-elles pas d'une trop grande concession au bénéfice des Orthodoxes, et ceux-ci d'ailleurs en ont-ils connaissance et n'en prendraient-ils pas occasion plus tard pour rompre l'intercommunion (év. de Southwark) ? Ces mêmes tractations ont joué un rôle inattendu dans l'argumentation du Dr Headlam, et plus qu'inattendu, inconciliable avec les *claims* de l'Église d'Angleterre à l'historicité et à la catholicité selon, le *Ch. T.* : il a fait comprendre que l'attitude conciliatrice des évangéliques envers le rapprochement anglo-roumain, inviterait les anglo-catholiques à plus de tolérance aussi dans l'affaire des Indes méridionales. 2) Les évangéliques (év. de Truro) protestèrent contre une déformation des 39 Articles, en ce qui concerne l'Eucharistie notamment ; on leur fait remarquer que l'interprétation donnée à ce point n'est pas la seule légitime. 3) Dans son discours le Dr Headlam fit valoir l'argument que l'Église d'Angleterre ne peut trouver de soutien plus fort que l'Orthodoxie orientale, contre Rome et la latinisation. 4) L'évêque de Derby tout en trouvant les Orthodoxes archaïques, se déclara convaincu de la nécessité de rapprochement avec eux à cause du rôle qu'ils commencent à jouer dans le monde moderne.

La chambre basse de la même *Convocation* après avoir entendu un vibrant discours du chanoine Douglas et des débats beaucoup moins animés et intéressants (au moins dans leur relation), a adopté la même résolution par 204 voix pour, 6 contre et 17 abstentions (1).

Dans une lettre déjà citée, le chanoine Douglas et M.

(1) *Id.*, 22 janvier 1937, p. 82. Il est intéressant à noter que la *Modern Churchmen Union* a trouvé le *Report* contraire à la doctrine anglicane et qu'à la suite de cette déclaration son président, Dr Matthews, doyen de Saint-Paul de Londres, a donné sa démission, *id.*, 5 fév., p. 145. *The Modern Churchman* commente ces événements et publie le document dans son numéro de fév. 1937. On pourra aussi trouver des détails intéressants dans l'article de Jac. A. Weel, *L'accord entre l'Église orthodoxe de Roumanie et l'Église anglicane.* Docum. cath., 20 fév. 1937, nº 830, 454 suiv.

Nugent Lincoln demandent aux amis du rapprochement anglo-orthodoxe d'aider financièrement la *Anglican and Eastern Churches Association* à approfondir cet heureux début, en organisant l'échange d'étudiants en théologie anglicans et roumains.

A BRUXELLES, le 10 janvier pour le remercier de l'hospitalité qu'il donne depuis de longues années à la paroisse de la pro-cathédrale S. Nicolas pour les offices qui attirent une assistance que le local ne peut contenir, l'archevêque Alexandre remit au recteur de l'église anglicane de la Résurrection, le rév. Philippe Moore, une croix pectorale d'archiprêtre orthodoxe et prononça un discours en anglais. La cérémonie termina le *Evening Song* et fut accompagnée de chants des maîtrises anglaise et russe. Dans l'assistance : les ambassadeurs de Grande-Bretagne et des États-Unis, le bourgmestre de Bruxelles, M. Adolphe Max etc. (1).

Par l'intermédiaire de la Confraternité orthodoxe de saint Benoît qui a, comme on le sait, des relations très animées avec l'Extrême-Orient, le monastère féminin de N.-D. de Vladimir à Charbin (Pochtovaya 40) a été mis en relations avec des communautés féminines anglicanes. L'abbesse Rufine implore le secours de tous les chrétiens miséricordieux pour son ORPHELINAT de 50 petites filles dont les parents ont été tués lors des invasions bolchéviques dans la région en 1929 et 1931-32 et que le monastère ne peut plus entretenir sur place pour différentes raisons. La seule solution, très coûteuse d'ailleurs, serait de transporter la maison en Californie; sinon les orphelines seront mises sur le pavé et exposées à tous les dangers physiques et moraux, ces derniers étant très redoutables an Chine. On a déjà réuni 200 livres sur les 1500 nécessaires (2).

Au cours d'une LITURGIE GRECQUE célébrée par le clergé

(1) *Ibid.*, p. 71.
(2) *Id.*, 15 janvier 1937, p. 59.

grec orthodoxe de Boston a Ets à l'*Episcopal Theological School*, le R. P. Eftimiou prit la parole pour souligner l'entente toujours croissante entre Orthodoxes et anglicans aux États-Unis et le rôle principal qu'y joue le Dr Manning, évêque anglican de New-York.

Dans le *Roll of Honour* que publie *The Liv. Church* dans son premier numéro de 1937 et où elle énumère les *Churchmen* de l'Église épiscopalienne d'Amérique et des Églises amies qui ont le mieux mérité du Christ et de l'Église en 1936, figure le nom du VERY REV. SERGIUS BULGAKOV, parce que

« malgré des difficultés surabondantes et des ressources minimes il a établi et maintenu en Europe occidentale un centre d'études pour l'Orthodoxie russe. De plus, sa compétence scientifique et sa largeur de vue ont permis au communions orthodoxe et anglicane de se rapprocher davantage dans les liens de compréhension et de *fellowship*. Il a encore par ses écrits et ses enseignements fait avancer notablement la sociologie chrétienne et l'interprétation des conditions du monde moderne dans les termes de la foi catholique » (1).

D'après *Evangelisches Deutschland*, cité par *Ned. Christ. Persbureau*, la fraction VIEILLE-CATHOLIQUE en Roumanie fera tout ce qu'elle pourra pour se faire incorporer dans l'Église ORTHODOXE ROUMAINE (2).

Le 30 novembre dernier est survenue la mort inopinée du Dr Valdemar AMMUNDSEN, évêque protestant de Hardeslev et président depuis 1935 de l'*Alliance universelle pour l'amitié internationale par les Églises*. Né en 1875 il a été professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Copenhague et a publié des travaux remarquables sur Luther, Kierkegaard et Grundtvig. Dans son activité œcuménique il s'est surtout intéressé au problème des minorités confessionnelles et nationales.

(1) 2 Janvier, p. 5.
(2) 22 décembre 1936, n° 1934.

LA MYSTAGOGIE DE SAINT MAXIME (1)

CHAPITRE V. — COMMENT LA SAINTE ÉGLISE DE DIEU EST AUSSI LA REPRODUCTION ET L'IMAGE DE L'AME CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME.

Ce n'est pas seulement de l'homme tout entier, je veux dire de l'homme composé d'un corps et d'une âme, enseignait-il, que l'Église peut être l'image, mais c'est aussi de l'âme elle-même, considérée en soi par la raison. En effet, disait-il, généralement parlant, l'âme se compose d'une puissance intellectuelle et d'une puissance vitale ; d'une puissance intellectuelle se mouvant spontanément sous l'impulsion de la volonté et d'une puissance vitale demeurant ce qu'elle est, conformément à sa nature et sans choix préalable. Et, ajoutait-il, de la puissance intellectuelle relèvent le principe contemplatif et le principe actif : le principe contemplatif s'appelle esprit, et l'actif, raison. L'esprit est le moteur de la puissance intellectuelle, tandis que la raison est la prévoyance de la puissance vitale. L'un, l'esprit, est et s'appelle sagesse lorsqu'il maintient fermement ses propres mouvements tournés vers Dieu ; quant à la raison, elle est et s'appelle intelligence, lorsque, employant toutes ses forces à unir prudemment à l'esprit la puissance vitale régie par elle selon sa prévoyance, elle montre que celle-ci n'en est pas différente, car, par la vertu, elle est le même reflet de la divinité que lui. Celui-ci, disait-il, se répartit naturellement entre l'esprit et la raison. C'est ainsi que l'âme est principalement et paraît avant tout comme composée d'esprit et de raison, étant spirituelle et rationnelle ; — la puissance vitale se faisant voir également dans l'une et l'autre, cela est

1 Cf. *Irénikon*, 1936, XIII, 466-472 ; 596-597 ; 717-720.

clair, et étant partagée entre l'une et l'autre, je veux dire entre l'esprit et la raison, car il n'est pas permis de dire que l'un des deux soit privé de vie. — C'est grâce à elle que l'esprit, appelé sagesse (avons-nous dit), est étendu et conduit par la faculté contemplative à la vérité du silence et de la chose inaccessible en passant par la gnose sans oubli ni défaillance, et que la raison, que nous avons appelée intelligence, aboutit, par le moyen de la faculté pratique, au bien de la vertu en passant par la foi. C'est en l'un et l'autre que consiste la vraie connaissance des choses divines et humaines, la science vraiment infaillible et le terme de la très sainte philosophie des chrétiens.

Et pour parler plus clairement de ces choses, il disait que l'âme a une partie contemplative, comme il a été dit, et une partie pratique. La faculté contemplative, il l'appelait esprit, et la faculté pratique, raison : c'étaient les premières puissances de l'âme. En outre, il appelait l'esprit sagesse, et la raison intelligence : c'étaient ses premières énergies. En conséquence, il disait qu'à l'âme appartiennent, selon sa partie intellectuelle, l'esprit, la sagesse, la contemplation, la gnose, la gnose inoubliable et leur fin est la vérité ; selon sa partie raisonnable, lui appartiennent la raison, l'intelligence, l'action, la vertu, la foi, et leur fin est le bien. La vérité et le bien, disait-il, révèlent Dieu. Mais la vérité le fait lorsque le divin semble se manifester dans son essence, car la vérité est quelque chose de simple, d'unique, d'un, d'identique à lui-même, d'indivisible, d'immuable, d'impassible et en même temps de sans éclipse et de continu. Le bien au contraire révèle le divin lorsqu'il se manifeste par son activité, car le bien est actif, il est la providence de tout ce qui sort de lui et il le protège ; ce mot dérivant de « être en surabondance » (*ἄγαν εἶναι*) et de « être fixé » (*τεθεῖσθαι*) ou « courir » (*θέειν*), selon l'avis des étymologistes, il signifie être dispensateur à tous les êtres de l'être, du durer et du mouvement.

Et ces cinq couples que nous avons vus dans l'âme, il disait qu'ils sont compris dans l'unique couple révélateur de Dieu. J'appelle couples à présent, l'esprit et la raison, la sagesse et l'intelligence, la contemplation et l'action, la gnose et la vertu, la gnose sans oubli et la foi. Celui qui est révélateur de Dieu,

c'est celui qui est formé de la vérité et du bien. Mue par eux de progrès en progrès, l'âme s'unit au Dieu de toutes choses, imitant ce qu'il y a d'immuable et de bienfaisant dans son essence et son énergie par sa fermeté dans le bien et l'immutabilité de ses désirs.

Et pour ajouter une brève mais utile considération, nous avons peut-être ici les dix cordes divines du psaltérion spirituel de l'âme (Ps. 142,9) laquelle possède la raison qui résonne d'accord avec l'esprit au moyen d'une autre bienheureuse dizaine, celle des commandements, et qui spirituellement émet des sonorités parfaites, consonnantes et harmonieuses par lesquelles Dieu est loué. C'est pour que j'apprenne quelle est la raison de la dizaine qui chante et de celle qui est chantée, et comment la dizaine mystiquement accordée et unie à la dizaine, réunit Jésus, mon Dieu et mon Sauveur complété par moi qui suis sauvé, à lui-même qui est toujours rempli de toute la plénitude et ne peut jamais sortir de lui-même ; et moi-même, me réunit merveilleusement à moi-même ou plutôt à Dieu de qui j'ai reçu l'être et vers qui je me dirige, désireux depuis longtemps d'en recevoir la béatitude. Quiconque est capable d'en avoir connaissance apprendra ce que nous venons de dire en l'éprouvant, lorsqu'il aura clairement compris par expérience sa propre dignité, comment est rendu à l'image ce qui convient à l'image, quel est l'honneur rendu à l'archétype, quelle est la puissance du mystère de notre salut et pour qui le Christ est mort, comment encore nous pouvons demeurer en Lui, comment lui-même est en nous (Jean, 15,4), selon qu'il l'a dit, et comment « la parole du Seigneur est droite et toutes ses œuvres, fidèles » (Ps. 32,4). Mais revenons à la suite de notre discours. Nous avons assez parlé de ces choses.

L'esprit, disait-il, mu par la sagesse arrive à la contemplation ; par la contemplation, à la gnose ; par la gnose, à la gnose inoubliable ; par la gnose inoubliable, à la vérité. C'est en elle que l'esprit trouve le terme de son mouvement car en lui sont circonscrites l'essence, la puissance, l'habitude et l'énergie.

Et en vérité, il disait que la sagesse est une puissance de l'esprit et que l'esprit est sagesse en puissance ; que la contemplation est habitude, que la gnose est énergie, que la gnose inoubliable — de la sagesse, de la contemplation, de la gnose, c'est-à-dire de

la puissance, de l'habitude, de l'énergie — est le mouvement perpétuel et incessant ayant pour objet le connaissable dépassant toute connaissance et dont le terme est la vérité, le connaissable sans erreur. Et voici qui est admirable : c'est la façon dont l'inoubliable trouve sa fin une fois qu'il est circonscrit ou qu'il est à son terme dans la vérité, ce qui veut dire en Dieu. Car Dieu est la vérité vers laquelle l'esprit se meut sans interruption et sans oubli ; et il ne peut s'arrêter dans son mouvement, ne trouvant pas de terme là où il n'y a pas de dimension. Car l'admirable grandeur de l'infinité divine est quelque chose de sans quantité, d'indivisible et d'absolument dépourvu de toute dimension, quelque chose qui n'offre pas la moindre prise par où l'on puisse l'atteindre et savoir ce qu'il est par essence. Or ce qui n'a pas de dimension et qui n'offre nulle prise n'est déterminable par personne.

(A suivre.)

Notes et Documents

Ve CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES BYZANTINES

(Rome, 20-26 sept. 1936).

Après Bucarest (1924), Belgrade (1927), Athènes (1930) et Sofia (1934), Rome, inspiratrice et héritière de Byzance, se devait de réunir, elle aussi, un concile byzantin. Rarement, congrès connut pareil succès et suscita d'aussi nombreuses adhésions : 14 gouvernements et 150 Instituts, Académies ou Universités représentés, 460 congressistes et 215 communications. A bon droit, ce concile mérite l'épithète d'*œcuménique*, et il faut se réjouir de l'intérêt qui, de plus en plus, se manifeste pour nos études.

Il ne peut être question de faire, dès maintenant, le compte-rendu détaillé des séances : le nombre et la variété des sujets traités s'y opposent. Il était d'ailleurs impossible, à l'auditeur le plus assidu, de suivre à la fois les travaux des cinq sections, consacrées à l'histoire, à la philologie, au droit, à l'archéologie et à la liturgie. Mais avant la parution des Actes officiels du Congrès (le prochain volume des *Studi Bizantini)*, il est peut-être intéressant d'en évoquer ici, à larges traits, la physionomie générale.

Le 20 septembre, s'ouvrait à la Bibliothèque Vaticane, une exposition de documents et d'autographes, de mss. enluminés et d'objets d'arts d'origine byzantine. Heureuse fortune que de trouver rassemblés le Cosmos Indicopleustès, le Rouleau de Josué, le Ménologe de Basile — pour ne citer que les plus célèbres, — des lettres d'empereurs aux papes, le décret d'Union du concile de Florence, etc. Le lendemain, la Bibliothèque *Casanatensis* offrait à son tour un ensemble de miniatures non moins intéressant, auquel l'Italie entière avait contribué : les codd. Ambrosiani et Marciani n'étaint point en effet les moins rares. C'étaient là deux manifestations d'une valeur exceptionnelle et sur l'intérêt desquelles personne ne se méprit.

On ne peut pas dire que les séances en sections offrirent toujours

le même intérêt. Des communications qui furent lues, un trop grand nombre n'intéressait qu'un nombre fort restreint de spécialistes — le plus souvent absents au moment de leur lecture — et n'engendrait aucune discussion. Or, le but de pareilles réunions n'est-il pas justement de susciter des échanges de vues sur des sujets d'une portée assez générale, de créer un courant d'idées sur une question controversée, de substituer à la rigueur du « droit de réponse » écrit, le contact des hommes et des opinions ? On trouvera donc, dans les Actes du Congrès, beaucoup d'articles dont la place eût été aussi bien — et sans plus — dans une revue, et un petit nombre de communications d'une réelle ampleur. Le comité organisateur s'en rendit compte sans doute, pour n'avoir point prévu de séance plénière, où certaines questions eussent pu être traitées de façon plus large.

Au Congrès de Sofia, M. l'abbé F. Dvornik avait bien tracé la voie dans laquelle les auteurs de communications, résolument, auraient dû s'engager. « Le but premier des Congrès des études byzantines, avait-il dit, est à mon sens de mettre les intéressés au courant des résultats des principales recherches faites par les spécialistes sur tel ou tel sujet intéressant tous les byzantinistes, pour que les Congrès puissent donner une idée générale de ce qui se fait dans le domaine des études byzantines. Les conférenciers ne devraient donc pas, je crois, se limiter à l'étude d'un détail. qu'on aimerait mieux lire, à tête reposée, dans une revue spéciale », (*Actes du IVe Congrès int. des Ét. byz.*, publiés sous la réd. de B. D. Filov — *Bull. de l'Inst. arch. bulgare*, t. IX, 1935, p. 302). C'est parce que cet avis fut le plus souvent méconnu, que certaines séances en sections n'eurent pas tout l'intérêt qu'on était en droit d'attendre d'elles. On regrettera d'autant plus, que certaines communications importantes, pour des raisons dont leurs auteurs resteront les seuls juges — et que nous croyons fort légitimes — n'aient pas été lues : nous songeons en ce moment à la conférence que le P. I. Hausherr avait annoncée sous le titre *Pour l'histoire de la mystique byzantine ; les desiderata les plus urgents*, et qui était impatiemment attendus par plus d'un.

D'ailleurs, le mot d'ordre « s'en tenir surtout *aux sujets qui ont trait aux relations entre Rome ou l'Italie et Byzance* », ne fut généralement pas suivi. Il en est résulté une multiplicité de sujets, qui aida beaucoup à l'énervement des esprits et à la dispersion de l'intérêt.

Pourtant, le congrès de Rome, grâce aux personnalités qui y prirent part, marquera dans l'histoire du byzantinisme. Il est assez

périlleux de risquer ici une énumération, et nous nous en garderons bien ; si nous citons un seul nom, celui de M. C. Diehl, c'est pour regretter que le maître du byzantinisme ait été empêché, au dernier moment, d'être des nôtres. Nous voudrions résumer ici quelques communications intéressantes auxquelles il nous a été permis d'assister ; mais ce serait dépasser les limites de cette chronique. Nous ne pouvons pourtant ne pas signaler à l'attention des historiens, avant même qu'elle ait été publiée, l'étude pénétrante que M. F. Dvornik consacra à *L'affaire de Photios dans la tradition latine du moyen-âge*. Ce fut, à notre sens, la communication la plus marquante, qui ait été faite. Avec la compétence, la maîtrise et la chaleur qui lui sont coutumières, le savant professeur bouscula, textes en mains, quelques opinions reçues et recueillit d'unanimes approbations. Souhaitons que le livre que prépare M. Dvornik sur Photius et son temps, voie très prochainement le jour.

Il n'était pas aisé d'organiser, en marge d'un congrès aussi « chargé », les excursions habituelles. Malgré le peu de temps dont on disposait, et la foule des participants, le comité trouva le moyen de nous mener à Grottaferrata et à Castelgandolfo, au monastère de Subiaco et à la Villa d'Este. Deux auditions musicales connurent le plus grand succès : l'une, dans l'église même de l'abbaye, par la *Schola Cantorum* de Grottaferrata, dont on ne peut que vanter, une fois de plus, le talent ; l'autre, à Rome, où fut interprété le *Mystère des Vierges sages et des Vierges folles*. Les réceptions ne manquèrent pas non plus, et elles furent de choix, puisqu'il s'agit d'une audience de S. S. Pie XI en sa résidence, et du chef du gouvernement italien, au Palais de Venise ; de même, le ministre des Affaires Étrangères et le Gouverneur de Rome avaient désiré recevoir les Congressistes : mais les occupations de leur charge ne leur permirent pas d'être présents aux fêtes qu'ils offrirent le premier à Tivoli, le second au Capitole. Personne n'oubliera non plus l'accueil de l'Institut Pontifical des Études Orientales. Ces excursions et réceptions choisies contribueront, pour une grande part, au souvenir excellent que tous garderons de ces journées romaines.

Le 27 septembre, le Congrès gagna Naples, où, après une visite rapide des principaux monuments de la région environnante (Capoue, S. Angelo in Formis, Nocera, Pompéi, Herculanum, Paestum) et de la ville elle-même (Musée National, S. Giovanni in Fonte, Catacombes de S. Janvier), s'opéra en fait la dislocation, le 29 septembre ; et les groupes se formèrent, qui gagnèrent l'Italie du Nord, la Calabre ou la Sicile. Quant à nous, qui faisions partie de ce dernier

groupe, les splendeurs de Palerme, de Monreale et de Cefalù nous firent regretter un instant de n'être point archéologue ou historien de l'art.

Mais il nous faut revenir en arrière, à la séance de clôture du 26 septembre, à la Cité Universitaire de Rome. M. G. Millet, au nom du gouvernement français, y invita les byzantinistes à tenir leurs prochaines assises — Pâques 1939 — en Syrie ; on applaudit d'enthousiasme à la pensée de connaître cette nouvelle province de l'empire byzantin. Et la Hongrie, par la voix de son représentant, M. G. Moravésik, prit date pour le VIIe Congrès. M. G. Stadtmüller annonça la mise en train des *Indices* de la *Byzantinische Zeitschrift*. C'est là, évidemment, un des *desiderata* du byzantinisme : de toutes les revues byzantines, la BZ est la mieux renseignée ; son bulletin critique est le plus soigné, et elle tient ses lecteurs le mieux au courant de la bibliographie. Si l'on songe aux servives que rend le *Generalregister* des t. I à XII, paru en 1909 sous la signature de Paul Marc, on souhaitera que M. F. Dölger et ses collaborateurs trouvent le moyen d'élaborer assez tôt les *Indices* des t. XIII (1904) à XXXVI (1936) ; peu de travaux sont aussi ardus et décevants que celui-là ; aucun ne sera plus utile. D'ailleurs, la patience de l'auteur des *Kaiserregesten* a été, plus d'une fois, mise à l'épreuve.

On formula aussi des vœux — quel congrès ne finit pas ainsi ! — Nous voudrions nous arrêter un instant sur ceux que présenta M. C. Marinescu. On ne pourra qu'applaudir à l'énoncé du premier — nous citons de mémoire, et nous excusons de n'être pas littéral : — « que les communications intéressant le même sujet, soient inscrites le même jour, au programme d'une même section ». Les organisateurs du Congrès de Rome s'inspirèrent déjà de ce principe, puisqu'on vit figurer ensemble, à l'ordre du jour de la section historique, des communications de M. Dvornik et du P. Grumel — celui-ci fut malheureusement empêché d'assister au Congrès — sur Photius ; et à la section d'archéologie, M. E. Mambourg, puis M. T. Whittemore, parlèrent des récentes trouvailles de Sainte-Sophie. Mais qui dira pourquoi M. A. Schneider, exposant les fouilles de l'atrium de la même église, ne leur succéda pas immédiatement à la tribune ? Semblable groupement gagnerait à être étendu à d'autres sujets : ainsi, Melle G. Rouillard, MM. L. Bréhier, Ph. Granic, V. Mosin et nous-même, nous avions à traiter de l'histoire, des archives ou des monuments de la Sainte-Montagne ; il y avait matière et il y aurait eu, pensons-nous, intérêt, à organiser une séance « athonite », au lieu, comme ce fut le cas, de disséminer ces communications dans des sections différentes, où elles étaient exposées parfois à la

même heure. L'accord se fera aisément, croyons-nous, sur le principe énoncé plus haut.

M. Marinescu préconise en outre que le texte des communications soit imprimé et distribué aux participants au moins deux mois avant l'ouverture du Congrès : les orateurs pourraient ainsi préparer à loisir leurs critiques et leurs remarques. Nous ne pouvons souscrire à cette proposition : il est à craindre en effet qu'on ne tombe dans la minutie, et c'est aggraver le mal dont on souffre déjà, et que nous avons rappelé en commençant ; d'ailleurs, les séances perdraient vite l'intérêt qui résulte aujourd'hui de la discussion, improvisée et sans notes, des spécialistes d'une même question. Tout au plus, souhaitera-t-on que les présidents de sections soient désignés longtemps à l'avance, et connaissent dès ce moment, les sujets qui feront l'objet d'une communication sous leur présidence.

Qu'on nous permette, à notre tour, une suggestion. Pourquoi ne pallierait-on pas à la pléthore de communications, en limitant strictement leur objet à l'étude d'un règne, d'une période, d'un ensemble de faits particulièrement importants et concernant toutes les disciplines du byzantinisme ? Il nous revient que ce principe fut appliqué avec succès, lors des récentes Journées thomistes de Louvain. Ne pourrait-il être étendu à nos réunions ? Au dernier congrès, les savants italiens avaient désiré, nous l'avons dit, que les recherches se rapportent de préférence, aux relations de l'Italie avec Byzance ; ils ne furent pas suivis, parce qu'ils n'exprimèrent qu'un désir. Mais peut-être qu'un comité international aurait plus d'autorité, et pourrait imposer les sujets d'enquête dont il ne serait pas permis de s'écarter. Il va sans dire que certaines trouvailles importantes, dans l'un ou l'autre domaine, ou que des communications d'un intérêt général seraient en outre accueillies avec la même faveur ; certaines d'entre elles auraient même les honneurs de séances plénières. Nous livrons cette suggestion au jugement des compétences. Les avis resteront sans doute partagés...

Sil est une chose, en tout cas, qui ralliera dès aujourd'hui tous les suffrages, c'est l'expression des félicitations et des sentiments de reconnaissance que l'on doit aux organisateurs inlassables du Congrès de Rome. MM. S. G. Mercati, vice-président, et P. Romanelli, secrétaire, ont bien mérité du byzantinisme. Ils ont dépensé sans compter, leur activité et leur temps. C'est à eux que le congrès a dû son succès ; à nous, qui avons bénéficié de leur dur labeur, de leur dire notre admiration et de leur témoigner notre gratitude.

STÉPHANE BINON.

LE QUATRE-VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DE L'ŒUVRE D'ORIENT

L'Œuvre d'Orient fut fondée à la suite de la guerre de Crimée. Outre ses résultats politiques dont nous n'avons pas à nous occuper, cette campagne mit un certain nombre des personnalités les plus représentatives du catholicisme français en rapport avec le monde oriental. Ils apprirent ainsi à connaître les Églises orientales ainsi que le monde musulman. Ils furent pris de pitié pour l'état misérable des premières soumises au pouvoir despotique des Sultans. Les Orthodoxes de l'empire turc étaient dans une décadence profonde d e à l'état d'esclavage où elles étaient maintenues par le gouvernement de Constantinople ; les Églises catholiques végétaient à cause de leur isolement et de leur pauvreté sans compter les avanies que leurs membres avaient trop souvent à subir, comme leurs frères Orthodoxes, en leur qualité de chrétiens. Quant à l'Islam, il leur apparut comme endormi dans une apathie séculaire, faite d'orgueil, de volupté et de sombre fatalisme. Une de ces personnalités était le baron Augustin Cauchy, que l'on a nommé le roi des mathématiques du XIXe siècle. Il médita longuement les problèmes que ces contacts avaient posés à son clair génie : le renforcemen des Églises catholiques orientales, le retour à l'unité des dissidents : seule voie pour attaquer finalement le bloc musulman jusqu'ici impénétrable aux idées chrétiennes. Parmi les moyens qu'il jugeait le plus efficaces, il plaçait la propagation de l'instruction et l'exercice de la charité catholique, œuvre des congrégations missionnaires qu'il aurait voulu envoyer nombreuses dans ces pays, en armée pacifique destinée à remplacer l'autre qui avait ouver les brèches de Sébastopol. Il communiqua ces pensées à ses amis, à ses collègues de l'Institut parmi lesquels M. Lenormant qui s'y rallia d'enthousiasme, et de la Sorbonne et à plusieurs étudiants des hautes écoles.

Le résultat de ces conversations fut l'Œuvre d'Orient. Elle naquit le 4 avril 1856 au cours d'une réunion tenue dans le grand salon de M. Mandaroux-Vertuny, rue Hautefeuille, n° 18. Voici en quels termes le comte Hilaire de Lacombe, témoin oculaire, raconte l'événement : « On y acclama Président d'honneur un des vainqueurs de Crimée, le maréchal Bosquet, à qui la maladie dont il allait bientôt mourir ne permit pas de prendre place parmi nous.

La présidence effective fut, séance tenante, décernée à un représentant de la marine qui, elle aussi, devant Sébastopol, avait été à la peine et à l'honneur, au contre-amiral Mathieu, frère du cardinal-archevêque de Besançon. Le deux vice-présidents furent, de droit, les deux principaux fondateurs de l'Œuvre : MM. Augustin Cauchy et Charles Lenormant. Le secrétaire général fut M. Wallon. Je fus l'un des trois secrétaires ; les deux autres étaient M. Théodule de Beaudricourt, frère d'un colon d'Algérie, qui avait aidé dans leur apostolat les premiers évêques d'Alger, Mgr Dupuch et Mgr Pacy, et M. Henry Bettencourt, pèlerin de Jérusalem qui s'était voué de tout cœur, avec MM. du Havet, d'Avril, d'Acher de Montgascon, mon frère et quelques autres amis, à une œuvre nouvelle, déjà florissante, l'œuvre des pèlerinages de Terre-Sainte. En dehors du Bureau de l'Œuvre d'Orient, un comité administratif fut immédiatement constitué ; sous la présidence du vicomte Armand de Melun, le biographe de Sœur Rosalie, l'homme du XIXe siècle qui a, peut-être, le plus intelligemment compris et pratiqué ce qu'on appelle aujourd'hui le devoir social, il comptait parmi ses membres le comte Bertou qui avait visité la Palestine en archéologue et en chrétien ; le duc de Brissac et le marquis de Contaut Saint-Blancart, pour qui la terre des Croisades était comme une terre de famille ; un ancien membre de nos assemblées législatives, le baron de Montigny ; un conseiller d'État qu'entourait l'estime universelle, M. Léon Cornudet ; M. de Mas-Latrie, l'historien du royaume de Chypre, qu'attendait l'Institut ; et son jeune et futur collègue, le comte aujourd'hui marquis de Vogüé.

« ... Malgré nos divisions intestines déjà grandes, tous les partis s'y donnaient la main (dans la nouvelle œuvre) sous la plus noble des bannières, la Croix. Le baron Cauchy, d'une foi royaliste si absolue et si rigide... d'accord avec M. Charles Lenormant, avait veillé jalousement à ce que leur Œuvre d'Orient fût un terrain neutre où tous les dissentiments s'oublieraient et tous les cœurs s'uniraient pour une cause sacrée. Je me souviens que, ce soir-là, un des hôtes du salon de M. Mandaroux-Vertamy, était un aide de camp de l'Empereur, le général de Cotte ; il entra dans le conseil général de l'Œuvre avec un autre aide de camp, le général de Goyon. L'un des derniers ministres du roi Charles X, le baron Hyde de Neuville ; un des fils du vainqueur d'Alger, le comte Charles de Bourmont ; d'anciens pairs de France, comme le marquis de Barthélemy, figuraient sur la même liste que M. de Parieu, vice-président du Conseil d'État, ou que MM. de la Hitte, de Gabriac, de

Ségur d'Aguesseau, sénateurs ; à côté du duc de Cadore, on y trouvait le duc de Maillé, les princes de Broglie, de Chalais et de Léon, les comtes de Brissac, de Périgord et de Biron. Pêle-mêle avec l'escouade des membres de l'Institut qu'avaient amenés MM. Cauchy et Lenormant bien des notabilités de la science, de l'art, des lettres et de la charité étaient inscrites sur ce livre d'or : Récamier, Cruveilhier, Rendu, Albert Gaudry, Auguste Nicolas, Poujoulat, Henry et Charles de Riencey, de Berty, de Lambel, Riant, Raudon, de Ravignan, Albert du Boys.

« Ainsi qu'on avait vu, aux Croisades, tous les peuples séparés de la République chrétienne confondre leurs rangs, l'Œuvre d'Orient avait dans son conseil général des Anglais comme le vicomte Cambden et M. Wilberforce ; des Allemands comme le baron de Meysemburg, conseiller aulique ; des Italiens comme le vénérable marquis Brignole-Sale, père de la duchesse de Galliera ».

L'Œuvre naissante se mit immédiatement à la tâche. Elle commença par reconnaître le terrain sur lequel elle devait travailler et, dans ce but, elle entra en relations avec les supérieurs des ordres religieux qui depuis longtemps s'y dépensaient, et parmi lesquels il faut signaler M. l'abbé Étienne, supérieur général des Lazaristes et des Sœurs de Charité, le Fr. Philippe, supérieur généra des Frères des Écoles chrétiennes ; les PP. Gagarin et Daniel, S. J. Dès l'année suivante, le secrétaire général, M. Wallon, pouvait présenter le premier bilan : on avait recueilli 16.000 fr. Et pour montrer les hautes préoccupations qui étaient celles de l'œuvre naissante, il annonçait l'envoi d'une presse aux Jésuites de Gazir et l'achat de caractères arabes pour la composition d'un dictionnaire français-arabe.

Cependant elle rencontrait beaucoup de difficultés à s'étendre. Il était difficile à des laïcs, quelle que fût leur illustration et leur dévouement, de trouver audience auprès du monde ecclésiastique pour l'intéresser à une œuvre si spécifiquement religieuse. Ils semblaient à beaucoup sortir de leur rôle : on était loin, en 1856, des idées et des méthodes de l'action catholique... Il fallait le concours d'un ecclésiastique jeune et dévoué qui lui consacrerait toute son activité. Le P. Gagarin soumit la chose au P. de Ravignan, insigne directeur d'âmes. Celui-ci pensa immédiatement à l'abbé Lavigerie, qui à cette époque professait l'histoire du jansénisme devant vingt-cinq élèves, en Sorbonne. Les avances du P. de Ravignan l'enthousiasmèrent, trop heureux de sortir de la geôle où son ardeur apostolique étouffait. Il se mit sans tarder à parcourir la France dans

tous les sens, recueillant de précieux encouragements et aussi d'humiliantes rebuffades ; instituant, partout où les autorités le lui permettaient, des comités diocésains chargés de rassembler les cotisations des adhérents. Il sut aussi se ménager des appuis très précieux : Pie IX, à sa demande, honora l'association d'un bref d'encouragement et le cardinal Merlot, archevêque de Paris, accepta d'en être le protecteur. Il fonda aussi un comité de Dames Patronnesses, dont fit partie la veuve du grand et saint Ozanam (1). C'est lui aussi qui lança le bulletin de l'œuvre, qui lui donna son règlement, organisa ses méthodes de travail. Bref, si MM. Cauchy et Lenormant sont ses fondateurs, Lavigerie en fut l'organisateur.

En 1860 eurent lieu les grands massacres du Liban. Ce fut pour l'Œuvre d'Orient une occasion de redoubler d'activité. Les horribles nouvelles répandues par la presse lui ouvrirent des portes jusque là fermées. Des appels lancés à l'étranger, en Italie, en Irlande, en Angleterre, en Allemagne, d'où lui arrivèrent 300.000 fr. En tout un million fut rassemblé qui servit à reconstruire les églises, les écoles, les maisons détruites, à élever des orphelinats pour recueillir les orphelins sans nombre ; à donner aux pauvres gens ruinés les secours les plus indispensables en vivres et en vêtements. L'abbé Lavigerie partit lui-même pour l'Orient dans le but d'y distribuer ces secours. Les spectacles qu'il eut souvent sous les yeux, ses contacts avec les autorités religieuses de ces pays devaient l'orienter dans la voie où la Providence voulait qu'il s'engageât, et l'attacher pour toujours à cet Orient où il devait réaliser de vraies merveilles. A son retour de ce triste pèlerinage, il repassa par Rome où il exposa à Pie IX ce qu'il avait vu et entendu. Il fit sur le pape une telle impression que celui-ci décida de l'appeler à Rome pour mettre plus directement au service de l'Église cette jeune et clairvoyante activité (1863). L'abbé Lavigerie n'avait passé que sept ans à la direction de l'Œuvre d'Orient : mais il lui avait donné l'impulsion qui la lancerait définitivement.

Quelle fut la suite de son histoire ? Celle d'un développement merveilleux et continu sous la double action de ses présidents et de ses directeurs généraux. Elle mérita à plusieurs reprises les encouragements apostoliques : « Tous ceux qui se font un honneur du titre de chrétien, écrivait Léon XIII, ne manqueront pas de s'employer à une œuvre qui nous tient tant à cœur » (Encyclique *Sancta*

(1) Contrairement à ce qui a été dit parfois, Ozanam n'intervint pas dans la fondation : il était mort en 1853.

Dei civitas, 3 déc. 1880) et S. S. Pie XI : « Très souvent nos prédécesseurs recommandèrent avec instance l'Œuvre d'Orient... On ne peut pas concevoir d'institution plus précieuse que la vôtre... Nous adressons en sa faveur un appel à l'épiscopat » (Lettre du 14 mars 1923 à Mgr Lagier). Quelques chiffres seront plus éloquents que toute autre considération. En 1856, on recueillait 16.000 fr. et 60.000 en 1859. En 1935 (dernier bilan publié), les recettes s'élevèrent à 2.424.174,39 fr. ; les allocations et les subsides accordés à 1.694.841,50 fr. ; les frais d'administrations etc., montaient à 384.078,84 fr. parmi lesquels 184.904,32 fr. pour l'impression du Bulletin qui tire annuellement à 120.000 exemplaires. Quant aux subsides, ils étaient répartis entre 42 sociétés religieuses ayant pour objet de leur activité toutes les parties du proche Orient et toutes les Églises catholiques orientales. Naturellement, la grande guerre l'avait fortement éprouvée, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, et la crise financière dont nous ne sommes pas encore sortis lui a rendu la vie bien difficile. Mais l'habileté et l'énergie de son directeur actuel Mgr Lagier ont su lui conserver toute sa vitalité et même renforcer son action.

L'année dernière ramenait donc son quatre-vingtième anniversaire. Sa célébration se fit magnifiquement comme les *Actualités* l'ont déjà relaté.

Donnons pour terminer cette notice la composition actuelle du conseil central : Président, M. le prof. Eug. Lapoulle, de l'Université de Lille ; Directeur, Mgr Lagier ; Vice-Directeur, M. le Chanoine Du Mesnil ; Membres : MM. Louis Marin, ministre d'État ; Blasot, ancien ministre ; Moncelle, ancien président de la Chambre des Députés ; le Vice-amiral Mornet, commandant de la flotte de la Méditerranée ; le chan. Kolb, vicaire général de Strasbourg ; Massin ; le chan. Hemmer ; le marquis de La Ferronays ; le contre-amiral Valat ; le chan. Desmaret, archiprêtre de la cathédrale de Versailles ; Dufour de la Thuilerie, commissaire général de la Marine ; le général Weygand ; Maldant ; Mgr Drapier, délégué apostolique en Indo-Chine.

Guidée par de si illustres personnalités et avec le secours du Seigneur l'Œuvre ne pourra que développer son action pour élargir les avenues ramenant au bercail les Églises que le malheur des temps plus encore que les erreurs et les fautes des hommes en ont éloignées

D. F. MERCENIER.

Bibliographie.

COMPTES-RENDUS (1)

P. Andrea Oddone, S. J. — Concili ecumenici e vicende del Concilio Vaticano. Milan, Vita e pensiero, 1934 ; in-16, VIII-180 p., 8 l.

Le P. Oddone traite dans la première partie de la doctrine dogmatique sur les conciles œcuméniques, et dans la seconde du concile du Vatican en particulier. Ce qu'il dit est très important et suggestif et sa présentation, tout en étant d'une grande précision théologique, permet au lecteur qui ne serait pas un technicien de la théologie, de le suivre. L'A. répète dans la doctrine théologique sur les conciles, bien que dans une forme plus libre, ce qu'en disent habituellement les manuels. Sa position dans les questions controversées est prudente et pondérée. Qu'on nous permette quelques remarques : La convocation purement « matérielle » des conciles par les empereurs romains (p. 32) répond à peine aux faits et ne tient pas compte des anciennes conceptions théologiques de la nature du concile. Le P. O. dit de bonnes choses sur le *Consensus Patrum* dans une décision conciliaire (p. 36 suiv.). Il a tort d'affirmer que la question du sujet immédiat de l'infaillibilité dans un concile est d'importance accessoire, parce qu'elle est très importante pour comprendre la position générale des évêques.

L'histoire du concile du Vatican est bien exposée sur la base de bonnes monographies, sans cependant présenter rien de neuf. Ce livre pourra éclairer beaucoup de non-catholiques et aussi beaucoup de catholiques instruits sur l'un des facteurs les plus importants de la vie de l'Église, et dissiper un préjugé ou l'autre. Dom A. Stolz.

Albert Edward Day. — Jesus and Human Personality. New-York, Abingdon Press, 1934 ; in-8, 270 p., 2 dl.

Une double séries de réflexions s'impose après la lecture de ce livre : approbation quant à la forme, mais critique quant au fond.

L'A. sait la vanité de ces prônes dominicaux qui commencent invariablement de même façon, continuent par une fade « composition du

(1) La classification des comptes-rendus est la même que celle du Bulletin d'Irénikon (voir plus loin).

lieu », demandent une grâce, la même pour tous, exposent trois points et se terminent invariablement aussi avec le même bouquet spirituel, vieillot et fané. L'insuccès de la plupart des sermons vient de ce que le prédicateur n'est pas en contact avec les besoins spirituels, qu'il connaît mal les luttes personnelles de son auditoire. « Autant parler de rayons stratosphériques à un homme qui souffre de coliques violentes ». — Il est vrai que beaucoup trop de prônes sont d'une affreuse platitude et parfaitement inefficaces sinon pires. Mais l'A. prétend que la prédication n'est qu'un art, il semble vouloir faire de ce ministère sacré une esthétique supérieure ou encore l'assimiler aux tribunes comme celles qu'on voit aux temps des élections ou des foires. L'A. voudrait que le prédicateur entre en contact spirituel avec son auditoire, qu'il y ait fusion et même communion dans l'Esprit, et certes ce serait un idéal. L'A. est maître dans cet art, mais la prédication n'est pas que cela... — Quant au fond il faut faire une réserve sérieuse sur l'impression que l'A. donne de la doctrine chrétienne. Son Jésus est un surhomme dans le sens de Nietzsche, il possède un charme tel qu'on n'en avait jamais vu sur la terre, mais le Christ n'apparaît pas. Cette insuffisance est un bien plus grand défaut de la prédication qu'un vice de forme.

Si le lecteur se sent capable de faire partout ces distinctions nécessaires on peut recommander le livre pour le dynamisme de sa pédagogie pastorale.

A.

J. S. M. Ward. — The Psychic Powers of Christ. Londres, Williams et Norgate, 1935 ; in-12, 221 p., 5 sh.

L'auteur est né dans l'anglicanisme, mais s'est converti depuis à l'Orthoxie orientale. Il se défend de tomber dans deux extrêmes « la position impitoyablement logique de la grande Église romaine et la position non moins logique du système rationaliste ». Dans sa position « intermédiaire » il espère réunir tous les hommes de bonne volonté, tous ceux qui veulent sincèrement l'Union. Et c'est pour cela aussi qu'il écrit le présent livre, livre d'apologétique contre les incroyants, les théosophes, les indifférents, et les modernistes. Il essaie de prouver la divinité du Christ, la possibilité des miracles, l'Immaculée Conception etc. Pour le faire « scientifiquement » il va jusqu'à examiner les domaines de la physiologie, du magnétisme et jusqu'à la cosmologie.

En résumé livre vivant, original et même un peu extravagant.

A.

Harmannus Obendiek. — Die Obrigkeit nach dem Bekenntnis der reformierten Kirche. Munich, Kaiser, 1936 ; in-8, 50 p., 1 M.

La chaire de vérité, dit l'A. dégénère de plus, en plus en Allemagne, en une tribune de la philosophie de l'Étatisme totalitaire. Il faut réagir con-

tre ce danger. Toute autorité vient de Dieu, tout doit donc tendre vers Dieu, non seulement l'Église mais aussi l'État. L'État devrait collaborer avec l'Église dans sa mission divine, sinon il est préférable de séparer les pouvoirs. Voici les entêtes des chapitres : source de l'autorité, mission de l'autorité, devoirs envers l'autorité. L'Église et l'État. A.

Pierre de Luz. — Nécessité d'un concile. Helsinki, Librairie académique, 1935 ; in-8, 104 p.

L'A. montre le désordre qui règne dans le monde et qui est, selon lui et selon le Pape Léon XIII, le fait des sectes socialistes. A ce désordre on doit opposer l'ordre catholique international ; et celui-ci ne peut être manifesté au monde que par la célébration d'un concile général. Telle est la thèse que défend l'auteur avec verve et une certaine originalité. La présente brochure est éditée à Helsingfors en Finlande, on ne sait trop pourquoi ; elle est complétée par une liste des chrétientés catholiques, prise dans un almanach, et de la nomenclature des cardinaux et Ordres religieux dans le monde entier. A.

Prof. Jean A. Papadapoulos. — *'Επίτομος Δογματική τῆς 'Ορθοδόξου 'Ανατολικῆς 'Εκκλησίας.* (Dogmatique abrégée de l'Église orthodoxe orientale). Alexandrie, Typ. patriarcale, 1932 ; in-8, 279 p.

C'est un manuel de Théologie dogmatique que nous présente le Prof. Jean Papadopoulos ; ce travail a été entrepris avec l'encouragement du défunt patriarche d'Alexandrie. La forme de ce traité mérite d'être louée, elle a su éviter l'écueil d'une exposition trop longue et partant compliquée, pour rester à la portée de ceux auxquels elle s'adresse et que pourrait rebuter la forme souvent un peu confuse des Dogmatiques orthodoxes. Le cadre de l'ouvrage est clair et parfaitement logique. Divisant sa matière en deux parties : Théologie et Christologie, l'A. traite dans la première de Dieu et de la Trinité, de la Création et de la Providence, du Monde et des Anges, de l'Homme et du Péché originel. La Christologie se divise en trois sections : la Rédemption dans le Christ ; le Rédempteur et son œuvre ; la Réalisation de la Rédemption : la Grâce, l'Église, les Sacrements ; la Consommation de la Rédemption ; la Mort et le Jugement particulier, le second Avènement du Christ et le Jugement général. Pour le théologien d'Occident désireux de s'initier aux grandes lignes de la Dogmatique orthodoxe, il serait souhaitable de voir semblable ouvrage traduit dans une de nos langues usuelles. L'appareil habituel des travaux de ce genre y est suffisant ; l'argumentation, basée sur l'Écriture, la Tradition et les Confessions de Foi, est bien menée et laisse de côté tout ce dont une scolastique outrancière a encombré nos traités ; la partie polémique, sans être négligée, est forcément réduite, conséquemment au but de l'ouvrage. Dans son introduction, l'A. établit les rapports des différentes sciences sacrées avec la Dogmatique ; peut-être la clarté de son ouvrage a-t-elle gagné par le

fait qu'il laisse à la Symbolique le soin d'exposer tout ce qui touche à l'évolution du dogme. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir, grâce à M. Jean Papadopoulos, une exposition claire et précise des doctrines orthodoxes. HIÉROMOINE PIERRE.

Cecil John Cadoux. — Roman Catholicism and Freedom. Londres, Independent Press, 1936 ; in-12, 191 p., 5 sh.

Oui ou non, se demande l'A., l'Église catholique aime-t-elle, ou admet-elle, la liberté de conscience ? C'est-à-dire, en pratique, si l'Église catholique le pouvait encore, comme elle le put pendant de longs siècles, se remettrait-elle à persécuter les non-catholiques ? Et si oui, userait-elle de moyens d'ordre spirituel ou admettrait-elle l'usage de coercition temporelle ?

La question, dit l'A., se pose d'une façon particulièrement inquiétante en Angleterre : d'une part l'amour de la liberté, le respect de toutes les opinions d'autrui, et particulièrement la tolérance religieuse est grande en Angleterre ; et d'autre part il est incontestable que l'Église catholique ne cesse d'augmenter le champ de son influence dans l'Angleterre moderne. Il y a donc de quoi être inquiet pour le proche avenir. L'A. pousse donc un cri d'alarme.

A travers tout le livre, l'A. prétend démontrer que l'Église n'aime pas la liberté, et cela ni en théorie ni en pratique. En théorie : la dogmatique, dit-il, enseigne que l'Église possède le droit, *jure divino*, de réprimander ceux qui s'écartent de la foi et de la discipline, et cela sous des peines qui peuvent aller jusqu'à la contrainte physique inclusivement. Il est vrai, ajoute-t-il, que cette thèse n'est pas homologuée par le nouveau droit canon, mais il n'en reste pas moins qu'elle reste parfaitement en vigueur. En pratique : l'histoire de l'Église donne une suite ininterrompue d'exemples de dignitaires, qui, lorsqu'ils en avaient le pouvoir, usaient de contrainte physique dans des cas d'indiscipline ; ils brûlaient même les hérétiques qui affirmaient ne pas appartenir à l'Église et qui dès lors n'auraient pas dû tomber sous sa loi pénale. L'A. va jusqu'à citer de nombreux cas de l'histoire contemporaine qui illustrent sa thèse. « Toutes ces persécutions, tous ces massacres, ont été opérés au nom et pour l'amour de Jésus-Christ » conclut-il non sans quelque raison, et il les condamne sévèrement, de même qu'il condamne les mêmes crimes lorsqu'ils ont été commis par les protestants au pouvoir.

« La seule manière admissible et chrétienne de prêcher la Vérité, dit l'A., est d'opposer le vrai au faux, la seule politique censée est de répondre à la mauvaise influence par la bonne influence, au mauvais argument par le bon argument etc. » Il est vrai que pareille méthode risquerait de diminuer singulièrement le nombre des chrétiens inscrits sur les divers registres, « mais au moins elle ne stimulerait pas la routine des choses religieuses, l'hypocrisie, le formalisme et le mensonge ».

La thèse de l'A. méritait qu'on l'exposât ne fût-ce que pour nous permettre d'y apporter quelques tempéraments. Concédons d'abord que dans ce chapitre de la liberté et du respect dû aux opinions d'autrui, bon nombre de catholiques pourraient et devraient battre leur coulpe. Concédons aussi que bon nombre de siècles ont été moins imprégnés d'esprit chrétien qu'ils n'auraient dû l'être. Mais ajoutons qu'à notre avis la thèse de l'A. est fortement exagérée, et contient des généralisations qui sont parfaitement injustes, ou insuffisamment prouvées par les faits cités. Disons encore que l'A. omet de faire une dictinction cependant capitale, entre la liberté individuelle et celle de membres d'une société. La liberté de conscience doit être admise sans hésiter quand il s'agit du domaine privé ; mais il n'en est pas de même dans le domaine social. Le protestantisme appuie surtout sur le domaine individuel et il s'en suit qu'il admet plus de liberté dans son sein ; l'Église catholique accentue davantage l'élément social, et il s'en suit que la liberté est diminuée par besoin d'ordre et en vue du but à atteindre. Quant à l'application des mesures pénales, il faut considérer les temps et les lieux : autres temps, autres mœurs ! A mépriser ces distinctions, on risque des jugements téméraires et des écarts de la vérité.

Malgré ces critiques le présent livre a son utilité, il excite la réflexion, et il se lit avec un intérêt soutenu. A.

Prof. Dr Köberle. — Evangelium und Zeitgeist. Leipzig, Dörffling et Franke, 1934 ; in-8, 188 p., 4 M.

Toutes les confessions dans tous les pays se préoccupent de l'adaptation du christianisme aux temps nouveaux. Il semble bien que les procédés de l'apologétique des temps passés ne touchent plus l'homme moderne, tandis que des soucis nouveaux sollicitent son intérêt, et souvent détournent ses yeux d'une interprétation spirituelle du monde. L'A. examine tour à tour les positions nouvelles et essaye de secouer la torpeur matérialiste de ses contemporains. L'homme indifférent, l'homme détestant Dieu et les exigences de l'Esprit, l'homme assoiffé d'idéal, celui qui est superstitieux, qui cherche une communauté fraternelle, — tels sont les titres des passages les plus marquants de ce livre.

Quelque peu teinté de naturalisme allemand, le travail de l'A. a cependant le grand mérite de se mettre résolument devant les réalités et de proposer un christianisme vivant comme seule solution aux problèmes modernes. A.

Frederick C. Grant. — Frontiers of Christian Thinking. Chicago, Willett, Clark et C°, 1935 ; in-12, 180 p., 2 sh.

L'A. de ce livre, président d'un grand Séminaire anglican d'Amérique, se rend compte de la nécessité d'adapter l'enseignement de la théologie et de l'apologétique, aux hommes modernes. Son livre s'adresse aux larges

classes d'hommes pensants. — Dans un premier chapitre il traite de Dieu, et répond, d'un ton populaire, aux principales objections des scientistes. Puis il passe à la christologie. « Le Christ que nous connaissons et dans lequel nous croyons, n'est pas tant le Jésus de l'Histoire, celui dont la vie est parcimonieusement racontée dans les synoptiques, — mais bien le Christ de la foi, l'Esprit, le Seigneur ressuscité, objet de la foi et de l'adoration des catholiques, le Maître de la vie intérieure, (les protestants insistent sur ce point), le Christ qui est le Dispensateur de la grâce divine par les sacrements de l'Église ». Rien n'est plus urgent que de restaurer ce sens spirituel de la réalité de la présence du Christ et de corriger ainsi les exagérations du Christ « historique » qui ont régné sur le monde depuis les deux derniers siècles ». Dans le chapitre sur l'Église on trouve des fortes pensées ; l'A. explique le « pourquoi » de l'existence de l'Église. — « Christian Reunion » est le titre du cinquième chapitre. L'A. fait remarquer que l'unité chrétienne qui est incontestée dans la primitive Église, ne s'est pas produite comme l'unité des sociétés humaines. On n'a pas fait des statuts et demandé l'adhésion par écrit des nouveaux membres. Mais l'unité est venue « organiquement ». C'est de cette même façon, par rapprochement graduel dans la charité, que se fera la réunion des chrétiens du XXe siècle. A.

Le Monde non-chrétien. Cahiers de Foi et Vie, 1936, n° 7, 84 p.

Livre de missiologie, mais missiologie comprise dans son sens large, c'est-à-dire en fonction du Mystère de l'Église. — « L'Église a une importance capitale pour l'humanité : elle s'oppose à l'individualisme égoïste, — contre lequel le monde d'aujourd'hui se révolte avec raison — et elle s'oppose au collectivisme tyrannique, où la personne humaine sert d'instrument à des fins impersonnelles ». — « L'Église est une communauté d'hommes et de femmes ordinaires, manifestant le fruit de l'Esprit et remplissant leur tâche quotidienne et leurs responsabilités humaines par la force d'une vie nouvelle, le dynamisme d'une grande espérance et l'inspiration d'une fraternité vivante ». — « Être membre de l'Église c'est vivre en témoin de la bonne nouvelle que Jésus-Christ est venu apporter au monde. Si nous nous considérons nous-mêmes tels que nous sommes, nous ne pouvons pas, nous n'osons pas être témoins. Mais pourtant, Dieu nous appelle en dépit de nos faiblesses. Dieu n'est-il pas libre d'employer les instruments de son choix ? La vraie question est de savoir non pas si nous sommes dignes mais si Dieu veut nous employer. Et alors c'est une vie de joies, car peut-il y avoir joie plus grande que de se savoir enrôlé dans l'œuvre miséricordieuse de Dieu se donnant aux hommes ? »

Signalons encore un autre chapitre, celui de la pensée chrétienne au Japon. L'A. y examine avec finesse quelles peuvent être les positions chrétiennes en face du Communisme. A.

Paul Simon. — Das Menschliche in der Kirche. Fribourg en B., Herder, 1936 ; in-8, 206 p., cart. 4 M.

La meilleure apologétique est encore de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Vouloir défendre l'Église, ou seulement raconter son histoire en s'évertuant à estomper ce qu'elle présente de déficient, c'est faire œuvre de bien courte vue, c'est manquer de foi, en l'Église et la Vérité.

Or, dans le passé, l'histoire de l'Église, et l'Apologétique, ont été trop souvent présentées par des panégyristes et des rhéteurs, des élucub ations pieuses tenant la place de la science. Et les lecteurs concluaient que tout y était parfait et que le mal que l'on entendait parfois dire était invention des « anticléricaux ».

Dan le présent livre, l'A. envisage calmement et résolument ce qui, à travers l'histoire de l'Église, a été déformé par les hommes, et il montre que toutes les fois que l'Église a connu une période de décadence, l'Esprit-Saint a suscité spontanément des réformateurs qui l'on fait renaître en beauté.

L'A. du présent livre, jadis professeur de philosophie à l'Université de Tubingue, actuellement doyen du chapitre de la cathédrale de Paderborn, est un des penseurs des plus vivants de l'Allemagne catholique. Le travail est dédié à son ami, universellement connu, Karl Adam. C'est dire dans quel esprit le tout est conçu. Recommandons donc d'une façon particulièrement chaude ce noble travail de vulgarisation.

A.

P. F. Gössmann. — Der Kirchenbegriff bei Solovjeff. Wurzbourg, Rita-Verlag, 1934 ; in-8, 120 p.

Au IVe siècle, la vieille civilisation latine, encore imposante de majesté, mais usée par l'âge, affaiblie par un vil matérialisme et minée par la corruption, subissait l'attaque furieuse d'un monde nouveau. Cet assaut était mené par une jeune génération dynamique, exigeante et totalitaire, prétendant obtenir toute la place et tout de suite.

C'est à ce moment que Saint Augustin écrit son *De Civitate Dei*. Le grand évêque ne se faisait nulle illusion sur le régime mourant, il lui dit de dures vérités ; il ne veut se compromettre ni avec les conservateurs ni avec la politique, ni avec le capitalisme d'alors. Mais il refuse avec la même fermeté de se laisser prendre dans le sillon des novateurs ; ceux-ci étaient grisés par le pressentiment de leur prochaine victoire, ce qui leur faisait perdre toute retenue, oublier tous les principes et croire que la fin justifiait les moyens. Aux uns et aux autres saint Augustin oppose des vérités éternelles, la primauté du spirituel et l'idéal religieux. Seule, la soumission à l'ordre théocratique peut donner au monde l'équilibre la paix et la liberté. C'est dans le théandrisme et dans l'Église qu'il trouve la solution dernière aux problèmes de son temps.

Les mêmes questions qui se posèrent alors se posent encore aujourd'hui.

Nil novi sub sole ! La même réponse que donna jadis saint Augustin est proposée encore aujourd'hui par Vladimir Soloviev. L'A. du présent travail a excellement puisé dans les livres du grand penseur russe et a réuni les pensées et thèses qui touchent l'ecclésiologie. A.

F. Binde. — Die Gemeinde, die Vollendung des Leibes Christi. Constance, Huss-Verlag, s. d. ; in-16, 96 p.

Ce petit livre est un excellent commentaire de l'idée du Corps mystique. Un catholique y trouverait mille points de contact avec l'A. protestant. Si certains points sont trop peu développés, d'autres prêtent à malentendu, mais l'ensemble est une profonde théologie de l'idée de la paroisse chrétienne. A.

Pastor Paul Kuhlmann. — Wie löst die Bibel die Kirchenfrage ? Elberfeld, Buchh. der Evangel. Gesellschaft für Deutschland, 1936 ; in-8, 16 p.

La Bible indique la situation de l'homme devant Dieu (question religieuse individuelle), elle situe également l'homme au milieu de ses frères chrétiens (question sociale, problème de l'Église). Mais l'une et l' utre positions de l'homme sont conditionnées par la personnalité centrale du Christ, sa parole. Le « substitut » du Christ sur terre, l'Esprit-Saint, vit invisible dans les communautés chrétiennes, leur parle, les unit : *et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis.* C'est l'Esprit-Saint qui est le principe de la conception de l'Église. A.

Friedrich Konrad Feldman. — Papst und Kirche. Bonn, Willibrord Buchhandlung, in-8 ; 60 p., 0,60 M.

C'est le premier fascicule d'une série émanant d'une église allemande, séparée de Rome, mais « catholique et nationale ». Ces spécifications indiquent assez que la brochure entière est dirigée contre la doctrine catholique de l'autorité du Pape dans l'Église. Elle est d'ailleurs la réédition du pamphlet de Janus-Döllinger publiée en 1869.

D. Th. B.

Fr. Traeger. — Orient und Occident in der Antike (Philosophie und Geschichte, 58). Tubingue, Mohr, 1936 ; in-8, 27 p., 1,50 M.

Conférence où l'auteur montre les influences et l'action réciproque de l'Orient et de l'Occident jusqu'à Constantin le Grand. La Grèce est le trait d'union et elle exerce et vers l'Orient et vers l'Occident son ascendant culturel. D. Th. B.

Georges de Lagarde. — La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Age. I. Bilan du XIII[e] siècle. II. Marsile de Padoue ou le

premier théoricien de l'État laïque. Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), éditions Béatrice, 1934 ; in-16, 2 vol., 270 et 336 p.

Les deux volumes de M. de Lagarde sont de puissants évocateurs de pensée. Ils nous font assister aux premières manifestations des luttes des pouvoirs spirituel et temporel, de la papauté et des gouvernements séculiers. L'A. nous montre la papauté luttant d'abord pour l'indépendance du pouvoir spirituel. Nous assistons ensuite à la naissance des premières théories donnant au spirituel juridiction sur le temporel à l'occasion du spirituel. Peu à peu les défenseurs de la papauté se laissent entraîner à défendre des thèses de plus en plus extrêmes : que le temporel est subordonné *in radice* au spirituel, que le sacerdoce est auteur responsable du pouvoir temporel. Ces exagérations devaient amener une réaction. Dès lors, deux thèses contradictoires sont en présence. Les laïques sont de plus en plus impatients des prétentions à la souveraineté de certains tenants du pouvoir ecclésiastique. Il réagissent contre des outrances indéniables en allant à l'extrême opposé, en affirmant la souveraineté du temporel sur le spirituel : le prince a le droit de juger l'Église, même en matière de foi. Nogaret fait accepter cette prétention par la maison de France. Marsile de Padoue s'en fait le theoricien. L'auteur étudie longuement ce personnage, les influences qu'il a subies, son livre, ses thèses maîtresses qui font par avance la synthèse des prétentions de l'État moderne et laïque, les réfutations qui lui furent faites, l'influence qu'il a exercée. Nous ne saurions assez en recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent à ce problème et aussi à la question de l'union des Églises. On sait en effet que les relations du spirituel et du temporel sont un des points qui différencient de nous les non-catholiques. Par ailleurs, on y verra le danger qu'il peut y avoir à exagérer certaines thèses justes dans leur fond même si cette exagération est purement verbale. Quant à leur présentation, ces deux volumes sont parfaits.

D. F. M.

N. Iorga. — France de Constantinople et de Morée. Conférences en Sorbonne. Bucarest, 1935 ; in-8, 102 p.

L'auteur s'attache à l'étude de la participation française à la conquête de Constantinople et à l'empire latin de Constantinople. Ces pages composent un tableau instructif de cette période néfaste pour l'empire byzantin. Le chapitre sur l'occupation de la Morée détermine le caractère très spécial de cette conquête et du « gouvernement » qui s'y établit. Le chapitre intitulé l'élément grec étend la question aux provinces roumaines. Tous ces chapitres fourmillent de détails puisés à une documentation très étendue, mais leur abondance nuit à la clarté nécessaire pour une vue d'ensemble ; l'auteur s'abandonne aussi en des « excursus » superflus ; son style est encore bien incorrect. D. T. B.

Anna Nuzzo. — La Rivoluzione greca e la questione d'oriente nella corrispondenza dei diplomatici napoletani (1820-1830). Salerne, Spadafora, 1934 ; in-8, 181 p.

Étude d'un point particulier d'histoire balkanique à savoir la situation de la Grèce, l'influence de sa Révolution dans le développement de la « question d'Orient ». Rien que dix ans d'histoire étudiés à la lumière de la correspondance diplomatique des Napolitains. On aurait aimé une publication intégrale de ces documents et de les voir détachés des commentaires que des raisons d'ordre national peuvent modifier.

D. T. B.

Press and Publishing in the Soviet Union. Published by the School of Slavonic East European Studies in the University of London. May 1935, monographie nº 6 ; in-8, 24 p., 1/6.

Nomenclature complète explicative des journaux publiés en Russie. Renseignements sur la presse, les rédacteurs, l'industrie des journaux et le contrôle de l'État.

Dr Joachim Müller. — Dämonen über Russland. Das Zeugnis der Märtyrerkirche in der Sowjetunion. (Furche-Schriften nº 1).

Martyre des pasteurs et de leurs communautés allemandes en Russie ; état lamentable où elles sont à présent. D. Th. B.

Prof. Dr. P. Geyl. — Geschiedenis van de Nederlandsche stam. Deel I (tot 1609) ; Deel II (1609-1688). Nombreuses illustrations et cartes. Amsterdam, Wereldbibliotheek, 1930 et 1934 ; in-12, 768 et 766 p., 120 fr. belges par volume.

L'A., d'abord professeur à l'université de Londres, puis à celle d'Utrecht, s'est fait une haute idée de la tâche de l'historien : en premier lieu, il doit vivifier les trésors de la tradition. Opposé à tout étatisme ou racisme, le professeur Geyl considère comme principal lien d'unité d'un peuple la langue, le véhicule de la culture et de la civilisation. D'autre part il a soin de ne pas y mêler la politique. Rompant décidément avec des conceptions surannées il a dégagé bien des points de vue nouveaux dans l'historiographie néerlandaise. Quoique ces volumes, qui seront encore suivis de deux autres, soient surtout destinés à la vulgarisation (ils font partie d'une encyclopédie en monographies), l'A. s'est référé souvent aux sources. Indiquons ici brièvement les titres des six livres dans lesquels les volumes sont divisés : 1) les races germaniques ; 2) le morcellement féodal ; 3) la formation de l'état bourguignon ; 4) Lutte pour l'indépendance et scission ; 5) Dans des camps opposés ; 6) la République entre la France et l'Angleterre ; les Pays-Bas du Sud menacés par la France.

Nous ne pouvons qu'espérer que l'A. continuera à mettre en valeur dans

conception large de l'histoire les richesses longtemps ensevelies. Le choix d'une des illustrations a été très heureux. D. I. D

L'Africa Orientale. Reale Società geografica italiana. Bologne, Zanichelli, 1936 ; in-8, XI-407 p., 5 cartes hors texte et 29 ill.

Ces pages sont d'un grand intérêt et, si elles donnent ce qu'on possède en renseignements, elles montrent aussi que l'ère des prospections n'est pas encore ouverte en Éthiopie. Les cartes annexées sont de précieux auxiliaires. C'est incontestablement à ce livre qu'on pourra s'adresser pour être fixé sur les données réunies à ce jour sur ce coin d'Afrique. Les trois pages sur l'Église d'Éthiopie sont d'inspiration exclusivement politique. Rien sur l'activité des missions. D. J. v. d. M.

Yves Simon. — La campagne d'Ethiopie et la pensée politique française. 2 éd. Lille, Société d'Impressions littéraires, industrielles, commerciales, s. d. ; in-8, 128 p., 10 fr.

Philosophe, l'A. analyse les attitudes d'âme que provoquent les problèmes politiques de la récente campagne d'Éthiopie. Les slogans en vogue passent au crible d'une analyse pénétrante. Cette plaquette conserve tout son intérêt. D. J. v. d. M.

F. Siegmund-Schultze. — Aus der Minoritätenarbeit des Weltbundes im Jahre 1935. In Auftrage des Weltbundes für internationale Freundschaftsarbeit der Kirchen ; in-8, 22 p.

L'Alliance rend compte du travail, par elle accompli, en 1935. Divisée en sections locales, nationales, régionales et un comité international, l'Alliance se plaint de ce que la vague de nationalisme rend son travail de rapprochement et réconciliation bien difficile. Trois questions l'ont occupée en ordre principal : la situation religieuse des minorités protestantes en URSS ; la situation des minorités juives-chrétiennes en Allemagne, et les minorités religieuses en Memel. Quelques mots sur le protestantisme en Autriche, aux Balkans, en Hongrie complètent cet exposé. L'Alliance s'est également occupée des questions soulevées par les minorités de langue et de race. La brochure se termine par l'aide que l'Alliance a apportée aux minorités et sur des projets d'avenir.

Excellent resumé d'un excellent travail. A.

Léon Savadjan. — Bibliographie balkanique 1935 (V). Paris, Soc. gén. d'impr. et d'édit., 1936 ; in-8, 110 p.

La bibliographie balkanique de M. Savadjan est connue de nos lecteurs. Rappelons qu'elle contient le relevé des publications principales (livres, articles de revue, etc.) parues en toutes langues occidentales sur les pays

de la péninsule balkanique : Albanie, Bulgarie, Grèce, Roumanie, Turquie et Yougoslavie. Ce vol. V a considérablement augmenté la partie relative à l'Europe centrale. La documentation s'étend sur toute la vie publique, tant politique que culturelle. La vie ecclésiastique et religieuse est reléguée au dernier plan, ce qui est peu intelligible pour un relevé concernant ces pays, où les questions de religion tiennent une si grande place.

D. M. S.

Encyclopédie balkanique permanente. (Publiée sous la direction de Léon Savadjan). Paris, Soc. gén. d'imprim. et d'édit., 1936 ; in-8, 84 p.

L'A., bien connu dans le monde des études balkaniques essaye, dans la présente encyclopédie, une formule nouvelle : chaque volume constituera un ensemble et comportera son ordre alphabétique propre. L'index général de chaque tome sera reproduit à la fin du volume suivant, en sorte que le lecteur aura toujours sous la main une nomenclature complète de ce qui a paru. — Le 1er volume débute par des cartes géographiques des pays balkaniques, cartes qui sont d'inégale valeur, et plutôt médiocres. Les principaux articles traitent des ministères des affaires étrangères, des armées, des constitutions de chacun des pays de l'Entente balkanique, de la Péninsule, de l'industrie du pétrole, des différents traités politiques, etc. De nombreuses notices bibliographiques des hommes d'État de la péninsule viennent augmenter la valeur du volume. D. M. S.

R. Pfister. — Teinture et Alchimie dans l'Orient hellénistique. Seminarium Kondakovianum. Recueil d'Études. VII. Prague, Inst. Kondakov, 1935 ; in-8, 59 p. (tiré à part).

Nous avons recensé ici l'ouvrage de la princesse Teniševa, nous félicitant de voir la science contribuer à la solution de problèmes archéologiques ; en l'occurrence il s'agissait d'émaux et d'incrustations. Le travail que nous signalons ici traite des teintures des tissus dans l'Orient hellénistique. Travail d'historien, doublé d'un chimiste. Reprenant les textes antiques qui décrivent les différentes phases du traitement d'un tissu en vue de sa teinture, ou qui signalent les nombreux produits et procédés employés par les anciens, l'auteur, par de multiples expériences, a pu retrouver ceux qui furent employés pour de nombreux types de tissus orientaux conservés dans les musées du monde. Ces quelques pages représentent une somme énorme de travail qui servira grandement à l'étude des tissus anciens. D. Th. Becquet.

Albert Ehrhard. — Urkirche und Frühkatholizismus. (Die katholische Kirche im Wandel der Zeiten und der Völker. Erster Band : Die Kirche im Bereich der alten Völker. Teil. I). Bonn, Verlag der Buchgemeinde, 1935 ; in-8, 328 p.

Cet ouvrage inaugure une histoire de l'Église destinée à un large public.

Il se présente donc sans appareil critique, ni aucune note, même bibliographique ; la lecture en est aisée, le style coulant, avec çà et là un accent d'émotion qui ne l'empêche point d'être simple, et vigoureux. On y trouve tracé le tableau de la vie extérieure et intérieure de l'Église depuis la Pentecôte jusqu'à la mort de Licinius (324).

Chaque page dénote la compétence de celui qu'un historien catholique allemand appelait récemment le « Nestor de notre science » ; l'auteur a étudié les sources elles-mêmes et s'est assimilé les meilleurs travaux. Quelques uns de ceux-ci semblent cependant avoir échappé à son attention, qui fut appliquée durant plusieurs années à de précieuses recherches dans les dépôts de manuscrits ; par exemple, ce qui est dit (p. 245) sur le sens de la fête de Pâques reste conforme à une opinion très répandue, mais dont Brightman a, voilà douze ans, montré la fausseté. — Le jugement porte (p. 18, 61 et 92) sur les prophètes du Nouveau Testament, bien qu'il s'oppose à l'opinion, mûrement pesée, de plusieurs historiens (cfr *Irénikon* VIII, 1931, p. 778) est présenté en termes absolus qui ne révèlent pas son caractère au moins hypothétique. N'eût-il pas été utile, en divers passages, de bien distinguer entre l'espoir d'une parousie prochaine — qui ne dut pas être aussi général qu'on le suggère — et le désir de la seconde venue du Christ qui est un bien inaliénable de l'Église et que la liturgie particulièrement tend à maintenir dans les âmes même du vingtième siècle ? Aussi bien ce qui est dit au sujet de Jac. V, 7-11 (p. 30) nous paraît pour le moins équivoque. Ces vétilles ne portent pas atteinte à la grande valeur de l'ouvrage qui mérite d'avoir beaucoup de lecteurs. — Les dix-sept illustrations, en huit hors-textes, que l'éditeur a choisies, présentent nettement des monuments de Rome, presque tous chrétiens. Pour le nº 9, pourquoi a-t-on choisi l'interprétation la moins vraisemblable ?

HENRI CHIRAT.

A. M. Jacquin, O. P. — Histoire de l'Église. T. I. L'Antiquité chrétienne. T. II. Le Haut Moyen-Age. Paris, Desclée de Brouwer ; in-8, XVI-700 + 683 p. 36 fr. le vol., suivis chacun d'une table synchronique des papes et des empereurs et de deux autres tables alphabétiques des noms de personnes ou de lieux, ainsi que des matières principales.

Le premier volume va jusqu'au concile de Chalcédoine (451), le second jusqu'à l'avènement de Charlemagne (768). L'auteur, qui est professeur à l'Université de Fribourg, a rédigé un manuel développé et judicieusement documenté de l'histoire de l'Église. Chaque chapitre offre une suite de paragraphes qui décrivent un fait, un personnage, une institution, en les plaçant dans leur ambiance ; le titre de chaque paragraphe est mis en évidence et fait de ce manuel avec ses tables une encyclopédie claire et concise des connaissances indispensables à tout étudiant dans le domaine de l'histoire ecclésiastique telle qu'elle est présentée aujourd'hui. Il rendra de précieux services même à tous ceux qui désirent rajeunir leurs

connaissances dans cette science historique qui fait chaque jour des progrès. D. TH. B.

René Fülöp-Miller. — Leo XIII und unsere Zeit. Zurich, Rascher, 1935 ; in-8, 215 p.

La figure de Léon XIII a déjà été tellement analysée depuis les dernières années, qu'on ne s'attendrait guère à cette étude. Disons toutefois que le développement des idées politiques au Vatican, surtout depuis le pontificat de Pie IX, a rarement été suivi avec autant de précision et avec autant d'intérêt. Une ample bibliographie se trouve à l'issue de l'ouvrage.

D. A. V.

Son Exc. Mgr van Caloen. — Lettres intimes à sa famille. Bruges, Vercruysse-Vanhove, 1933 ; in-8, 400 p.

Mgr Van Caloen fut certainement un des personnages les plus remarquables qu'ait produit l'Ordre bénédictin dans les dernières cinquante années. Il est certes trop tôt pour raconter en détail ses travaux et les épreuves qui ne lui furent pas ménagées. *Irénikon* a déjà eu l'occasion de parler de lui comme initiateur du mouvement unioniste actuel. Initiateur, il le fut encore en bien d'autres domaines. Faisons des vœux pour qu'une biographie de cet homme remarquable ne se fasse pas trop longtemps attendre. Les lettres que sa famille livre au public ne seront pas d'un grand usage pour celui qui voudrait retracer les vicissitudes des œuvres entreprises par ce grand moine. Mais elles nous font pénétrer dans son âme : âme d'une singulière fraîcheur, et dans sa vie intérieure. Elles aideront à trouver le ressort d'une activité qui se dépensa sans compter au service des âmes, de son Ordre et de l'Église. D. F. M.

Const. Amantos. — *Σιναϊτικὰ Μνημεῖα Ἀνέκδοτα.* Athènes (s. d.). Extrait de « *Ellenika* » ; in-8, 118 p.

Appelé en 1926 au Monastère du Mont-Sinaï par l'archevêque Porphyre II dans le but d'en étudier l'histoire, le prof. Amantos a rapporté de son voyage une série de documents inédits qu'il livre au public. Toutes les pièces qui composent ce recueil se rapportent au célèbre couvent ; les unes sont des documents officiels ; mémoires d'élection des archevêques ou bulles d'approbation ; d'autres sont des pièces plus personnelles, comme le Testament de Maxime Margounios, ou des notices biographiques de différents prélats. Les inédits, mis en lumière par le prof. Amantos, embrassent des événements relatifs au XVIIe et XVIIIe siècles ; outre la contribution qu'ils apportent par eux-mêmes à l'histoire du Sinaï, les notices qui les accompagnent aident à en mieux saisir l'intérêt et les replacent dans leur cadre. On ne peut qu'être reconnaissant à M. Amantos d'avoir ouvert ainsi de nouveaux aperçus sur le couvent de Sainte-Catherine.

HIÉROMOINE PIERRE.

Archimandrite Chrysostome M. Démétrios. — *Οἱ Ἐξωκατάκοιλοι Ἄρχοντες τῆς ἐν Κονσταντινουπόλει Μεγάλης τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας*, Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie herausgegeben von Prof. Fr. Nikos A. Bees, Athènes, 1927 ; in-8, 60 p.

C'est une étude fort érudite que l'archimandrite Démétrios consacre aux Grands Officiers de la Cour Patriarcale de Constantinople, groupés sous la commune désignation de *Οἱ Ἐξωκατάκοιλοι Ἄρχοντες*. D'abord au nombre de cinq, ce qui les faisait comparer aux cinq sens, ils réunissaient le Grand Économe, le G. Sakellarios, le G. Skevophylax, le G. Chartophylax et le Sacelle. Le patriarche Georges Xiphilin (1192-1198) adjoignit aux grands Officiers le Protekdikos, espèce de *Defensor Ecclesiae*. L'étymologie de ce mot étrange, *Ἐξωκατάκοιλοι*, qu'on retrouve déjà dans un document d'Alexis Comnène, retient longuement l'attention de l'A. Après avoir analysé les différentes explications que les spécialistes lui ont données, il semble qu'il retienne celle de Balsamon, l'expliquant par la place occupée par ces dignitaires dans les cérémonies patriarcales, près du patriarche, en dehors de la série des prélats. Des détails sur les privilèges des Grands Officiers, leurs attributs, leurs insignes, leurs dignités rendent cette étude tout à fait exhaustive.

Hiéromoine Pierre.

G. M. Valetta. — *Ὁ Ἅγιος Ἰγνάτιος Ἀγαλλιανός*, Saint Ignace Agallianos. Athènes, 1932 (Extrait de Theologia) ; in-8, 26 p.

C'est un modèle du genre que la brève monographie consacrée par G. M. Valetta à saint Ignace Agallianos. Elle fait revivre l'histoire de l'île de Lesbos (Mytilène), au premier siècle de la Turcocratie. Né en 1492 d'une famille sacerdotale de l'intérieur de l'île, Ignace, alors appelé Georges, embrassa lui aussi la carrière cléricale ; ayant perdu sa femme et ses enfants, il se consacra, avec Méthode, le seul fils qui lui resta, à l'état monastique (entre 1517 et 1525). Cette vocation en fit le restaurateur du monachisme dans son île natale, délaissée par les familles indigènes riches et opprimée par le conquérant. A cette vocation se joignit un goût prononcé pour les lettres ; autodidacte, Ignace acquit une véritable aisance dans la composition métrique et il créa, dans les couvents restaurés, des écoles qui contribuèrent à maintenir vivace le sentiment ethnique. Créé métropolite par Jérémie I en 1531 (l'auteur écrit Jérémie II), il continua à protéger ses fondations, près desquelles il se retira en 1555 jusqu'à sa mort (1566). Rangé au nombre des saints par le patriarche d'Alexandrie Sylvestre, il est fêté le 14 octobre.

Hiéromoine Pierre.

P. Mauro da Leonessa. — Grammatica analitica della lingua Tigray, con prefazione del P. G. Schmidt e con introduzione del comm.

C. Conti-Rossini. Rome, Tipografia Vaticana, 1928 ; in-8, XII-294 p., 40 l.

Id. — Verbi Tigray e loro flessione. Ibid., 1935 ; in-4, 6 p., 3 l.

Id. — Santo Stefano Maggiore degli Abissini e le relazioni romano-etiopiche. Ibid., 1929 ; gr. in-8, X-365 p., 25 l.

Id. — S. Ippolito della via Tiburtina. Studio storico critico. Ibid., 1935 ; in-8, 111 p., 5 l.

L'A. qui a été pendant longtemps missionnaire en Érythrée, a composé une grammaire de la langue du Tigray, parlée dans quelques provinces de la colonie italienne et de l'Éthiopie ; le Tigray appartient aux langues sémitiques méridionales et est parlé par un peuple non-sémitique. Les grands mérites de l'ouvrage sont la clarté d'exposition, une précision scientifique et une grande utilité pratique qui n'aura pas diminué depuis 1928.

L'histoire de saint Étienne et des relations romano-éthiopiennes a été publiée à l'occasion de l'inauguration du nouveau collège éthiopien dans la Cité du Vatican. L'histoire de saint Étienne se divise en deux parties, celle du monastère Saint-Étienne et celle de Saint-Étienne, hospice pour le pèlerins éthiopiens érigé par Sixte IV et transformé en collège pour des séminaristes en 1919 par Benoît XV. Pour les relations entre Rome et l'Éthiopie, l'A. s'est surtout servi des documents édités par le P. Beccari.

L'étude sur saint Hippolyte réunit des articles de *L'Avvenire d'Italia*. L'A. combat l'opinion admise par la science archéologique *officielle* (surtout par Mgr Kirsch) d'un saint Hippolyte prêtre, antipape, docteur et martyr en Sardaigne. La statue fameuse n'a jamais représenté saint Hippolyte. Saint Hippolyte n'a pas été antipape et Tertullien serait plutôt l'auteur des *Philosophoumena*. Le S. Hippolyte fêté le 13 août est un soldat martyr enseveli dans la catacombe de la voie Tiburtine. D. I. D.

P. Mauro da Leonessa. — Cronologia e calendario etiopico. Tivoli, Mantero, 1934 ; in-8, 151 p., 9 l.

Id. — La tavola pasquale di Anatolio. Ibid., 1934 ; in-8, 27 p., 6 l.

La première dissertation est un traité complet de chronologie éthiopienne, dans lequel l'A. donne une explication historique du calendrier, un exposé du comput, une concordance des calendriers éthiopien, julien et grégorien et quelques indications sur les fêtes et les jeûnes mobiles. Dans la deuxième dissertation, le R. P. revendique l'authencité du *Liber de ratione paschali* d'Anatole, évêque de Laodicée à la fin du 3e siècle et explique la composition de sa table paschale. D. I. D.

Fritz Mund. — Pietismus. Eine Schicksalsfrage an die Kirche heute. Marburg, Spener, 1936 ; in-8, 135 p.

Toute erreur contient une part de vérité. Ainsi le piétisme — qui nous

est connu surtout par les exagérations de Mme Guyon, les controverse autour de Fénélon et la proclamation du sacerdoce universel des croyants — contient-il une réaction contre trop d'objectivisme et de logique en matière religieuse. L'A. étudie les grands piétistes dans l'histoire, parmi lesquels il compte Bismarck et le maréchal Hindenburg, et termine par une apologie, montrant que le piétisme pourrait donner une dynamique nouvelle à la religion de beaucoup de chrétiens. En appendice le témoignage de trois théologiens protestants : ce que le piétisme m'a fait comprendre et comment il m'a aidé à le vivre. A.

Jack C. Winslow. — The Church in Action. Londres, Hodder et Stoughton, 1936 ; in-16, 125 p., 2 sh.

« Des 7 millions d'habitants que compte Londres, 400.000, disent les statistiques, ne vont pas à l'église. Sans doute, le fait d'y aller régulièrement n'est pas un signe infaillible de religion, mais ces chiffres posent cependant le problème de la religion des masses. Jésus-Christ est maintenant moins connu dans la monde que les stars de Hollywood ou Charlie Chaplin ». Devant cette situation angoissante, l'A. plaide avec chaleur un « Revival », celui de l'« Oxford Group », et il donne des exemples émouvants et nombreux de retour à l'Évangile et à l'Esprit du Christ. A.

D. Odo Casel, O. S. B. — Jahrbuch für Liturgiewissenschaft. XIII. Band. mit Literaturbericht 1933. Munster en W., Aschendorff, 1935 ; in-8, 472 p.

Le P. Jérôme Frank continue ses recherches sur les fêtes de Noël et de l'Épiphanie (cfr *Irénikon* 12 (1933) 551) ; la multiplication des pains qui fut parfois indiquée comme un quatrième objet de la fête de l'Épiphanie, y doit sa mention plutôt à une comparaison (de saint Ambroise) avec le miracle de Cana. Quelques feuillets liturgiques épars d'un manuscrit du Vatican (lat. 5762) sont le sujet d'une étude intéressante du P. Dold. Le P. Peter Browe S. J. montre d'une façon très simple quelles sont les différences profondes qui existaient entre les manifestations de dévotion à la Sainte Communion dans l'antiquité chrétienne et au moyen-âge, chez les prêtres et chez les laïcs : anciennement on ne connaissait pas, en dehors de la participation au sacrifice, une préparation spéciale à la communion et une action de grâces consécutive (p. 52). Notons-y l'explication de la genèse de la « communion spirituelle ». Au moyen-âge la communion devient un « exercice » en soi ; elle sera une dévotion subjective et individuelle remplie d'ardents désirs et de consolations, plutôt qu'un culte de la communauté chrétienne. D'autres témoignages d'une piété qui se dirige toujours plus vers un anthropocentrisme sont les poésies médiévales en langues sud-romanes. Helmut Hatzfeld y étudie, au point de vue de la piété populaire et de la liturgie, les thèmes suivants : la Sainte Vierge, le Christ, Dieu le Père, la Sainte Trinité (surtout l'activité littéraire de Ramon Lull)

et les thèmes propagés par la mystique franciscaine. Le long article du P. Casel : *Neue Zeugnisse für das Kultmysterium* (p. 99-171) forme un heureux et riche complément de ses études précédentes sur le « mysterium » de l'Eucharistie. Le *Literaturbericht* de 1933 rendra des grands services tant par la compétence et le souci d'exactitude des recenseurs que par l'abondance des matières traitées. La partie qui nous intéresse spécialement (les rits orientaux depuis le IVe siècle) est due au P. Odilon Heiming, de Maria-Laach. D. I. D.

Hugo Lang, O. S. B. — Liturgik für Laien. Augsbourg, Haas et Grabherr, 1935 ; in-8, 311 p.

Dans des petites lectures, divisées sur toute l'année liturgique l'auteur fait passer devant nous la splendeur de la liturgie romaine. Bien que conçu pour des lecteurs laïques, les prêtres également ne les liront pas en vain. Ceux qui doivent posséder du moins quelques notions fondamentales et nécessaires, trouveront dans ce livre une richesse abondante de renseignements et en même temps une lecture instructive et agréable, au style alerte. On pourrait souhaiter une table plus ou moins étendue et une petite bibliographie à la fin du livre, ce qui en augmenterait certainement la valeur. D. A. V.

R. Arnou, S. I. — De « Platonismo » Patrum. (Textus et Documenta, ser. theol. 21). Rome, Université Grégorienne, 1935 ; in-8, 58 p.: 6 l.

L'A. nous avait déjà montré dans son article sur le *Platonisme des Pères* (DTC, XII) le Platon de Raphaël « tenant le Timée d'une main et de l'autre montrant le ciel » comme étant le Platon des Pères, « le plus théologien de tous les Grecs ». Quoique la théologie ait ses voies propres, ainsi qu'il est dit dans le présent fascicule, elle n'aurait pas été très utile aux hommes d'autrefois si elle n'était adaptée à leur *modus cogitandi et loquendi*. — Le petit recueil que voici présente une sorte d'enchiridion des lieux platoniciens chez les Pères : nature divine, relations entre Dieu et les hommes, contemplation etc., autant de sujets ainsi examinés et qui doivent servir de modèles pour les débutants en ces études comparatives. D. T. S.

Theophanes Nicaenus. — Sermo in Sanctissimam Deiparam. Textum graecum cum interpretatione latina, introductione et criticis animadversionibus edidit Martinus Jugie, A. A. (Lateranum, nova series, a. 1, n. 1). Rome, Séminaire romain, 1935 ; in-8, XXXII-224 p, 18 l.

Dans une savante introduction (en français), l'éditeur nous renseigne sur Théophane, ses écrits et les manuscrits. Métropolite de Nicée (donnons-lui le titre qui lui appartenait, même si par humilité, il ne se nommait

qu'évêque), décédé en 1380 ou 1381, il s'était distingué surtout par ses polémiques contre les Juifs, les barlaamites et les latins ; il fut aussi l'auteur de quelques canons liturgiques et d'une magnifique homélie sur la Sainte Vierge. Dans une lettre élogieuse à l'éditeur, le cardinal Sincero en a appelé le contenu « sublime ». La plupart des œuvres de Théophane sont encore inédites. Donnons ici le titre qui résume le *logos* d'une façon adéquate : « Discours sur N. D. la Mère de Dieu toute immaculée et toute sainte, célébrant de diverses manières, tout au long, ses grandeurs ineffables et dignes de Dieu, montrant que le mystère de l'incarnation de Dieu le Verbe est la rencontre et l'union de Dieu et de toute la création ; ce qui constitue le bien suprême et la cause finale des êtres ». Le rôle de la *Theotokos* y est décrit d'une façon très profonde. Le manuscrit qui a servi à l'édition est le *Barocc. Oxon.* 193, du XIVe siècle ; l'autre manuscrit, le *Mosq. Synod.* 246 du XVIIe siècle, n'était pas accessible. La traduction latine suit de près le texte grec bien enchevêtré. Remercions le R. P. de ce labeur ingrat, quoique nous préférions une traduction française ; que ces beaux textes même d'auteurs « ayant vécu après le schisme » ne soient pas réservés aux clercs et aux savants. Espérons aussi que la nouvelle série du *Lateranum* qui se présente si bien, continuera à nous fournir des textes byzantins inédits et si bien choisis. D. I. D.

Ferdinand Lehr. — Die sakramentale Krankenölung im ausgehenden Altertum und Frühmittelalter. Mit besonderer Berücksichtigung der ältesten römischen Sakramentarien. Karlsruhe, Badenia Verlag, 1934 ; in-8, 50 p.

Quiconque veut comprendre les usages orientaux peut trouver maintes lumières dans l'histoire de la liturgie latine elle-même. Qu'on se rappelle, par exemple, comment au XVIIe siècle, l'oratorien Jean Morin, mandé à Rome par Urbain VIII, arrêta la décision qui devait prescrire aux Italo-Grecs de conférer sept Ordres au lieu des quatre traditionnels en Orient : c'est en se basant sur les anciens textes latins qu'il montra le bien-fondé de l'usage oriental. De même, les textes de l'âge patristique et du Haut Moyen-Age relatifs à l'Onction des malades en Occident, que M. Lehr passe en revue dans sa dissertation de doctorat, rappelleront plusieurs usages conservés en Orient, dans l'administration de ce sacrement. Des textes auxquels il se réfère, l'auteur a fait un examen consciencieux qui aurait pu, çà et là, être bien plus poussé. Il a négligé entièrement les manuscrits qu'il était cependant indispensable d'aborder pour une étude précise ; et quelques textes imprimés ont échappé à son attention (par exemple, ceux qu'a publiés C. de Clercq dans les *Ephemerides liturgicae*, 44 (1930) 100). H. C.

Karl Thieme. — Christliche Bildung in dieser Zeit. Einsiedeln, Benzinger, 1935 ; in-16, 168 p.

Un essai sur l'éducation purement chrétienne en tenant compte toute-

fois des possibilités de réalisation. On y trouve, des très belles pages sur l'idéal chrétien dans l'éducation intellectuelle. Nous savons gré à l'auteur de nous avoir donné en ces quelques chapitres ses idées qui jusqu'alors n'avaient été réservées qu'à de seuls auditeurs. Les dernières pages dans lesquelles l'auteur expose une règle de vie pour une confraternité estudiantine de Salzbourg (un mélange du type universitaire anglais et allemand), ont été écrites avec une expérience approfondie de ces milieux. D. A. V.

Nikolaj Andrusiak. — Jozef Szumlanski, pierwszy biskup unicki lwowski (1667-1708) (Archiwum towarzystwa naukowego we Lwowie). Lvov, Société scientifique, 1934 ; in-8, 212 p.

Né dans l'Orthodoxie, marié à une catholique, le héros de ce livre se convertit à l'Église romaine, dissout son mariage, est fait moine par les Orthodoxes et finit par devenir évêque à 24 ans. C'est le premier évêque uniate de Lvov.

C'est l'époque des contestations entre les sièges de Lvov et Kiev, époque aussi où l'hetman Mazeppa, rendu célèbre par Pouchkine, intriguait contre Pierre-le-Grand. Les événements politiques qui jouent un rôle considérable dans cette élection, l'activité des jésuites pour faire aboutir la candidature de leur homme et les intrigues de la noblesse ruthène, sont racontés ici en détail. Dix ans après, Lvov avait fini par devenir le centre du catholicisme de rite uniate, contre Kiev, centre de l'Orthodoxie.

Les documents nombreux sur lesquels s'appuie cette étude, viennent en bonne partie des archives de la Propagande et des archives archiépiscopales de Lvov (par l'intermédiaire de Mgr André Szepticki). Pour être utilisés apologétiquement, ils sont néanmoins très utiles pour que soit « audita et altera pars » A.

Dr. Johannes Hollnsteiner. — Die Union mit den Ostkirchen (Beiträge zur Erforschung der orthodoxen Kirchen, 2). Graz, Mosers, 1928 ; in-8, 92 p.

En relisant ce compte-rendu de la journée unioniste de Vienne qui eut lieu à la Pentecôte 1926, on se voit reporté au début du mouvement catholique pour l'Union. Le magnifique essor de jadis (Vienne, Bruxelles, Liége, etc.) s'est tempéré depuis lors. Une série de publications unionistes catholiques et autres ont cessé de paraître ; la tâche est aride et l'académisme est quelque chose de trop superficiel pour maintenir longtemps l'enthousiasme. Cela ne veut pas dire que ces journées ont été sans valeur, non, mais elles n'eurent pas de lendemain. On escomptait peut-être un succès trop facile.

Tout ce que dirent à Vienne des orateurs éminents :

Dr Tomsk, *l'Église catholique et les communautés chrétiennes de l'Orient.*

Dr Lubeck, *Le problème de l'Union avec l'Orient chrétien* ; Dr Baums-

TARK, *Ce qui sépare et ce qui est commun à l'Église catholique et à l'Orient* ; Dr HAASE, *L'église russe et l'Union* ; Dr KOLPINSKY, *Les difficultés psychologiques de l'Union avec les Russes* ; Dr TURYN, *L'état actuel de l'Union avec les Églises orientales* ; Dr WRANGEL, *Les tendances unionistes chez les Russes* — tout cela est resté vrai. Comment aborder la *solution* du problème ? Il faudra une base d'opération, et le prof. Dr Gibl de Vienne a le mérite d'avoir indiqué, un des premiers, le vrai fondement théologique de la question *(Pour l'idéologie de l'Union*, dernière conférence) qui réside dans l'ecclésiologie : « Nous occidentaux individualistes par naissance, sommes trop enclins à voir dans la parole du Seigneur : *Ego sum vitis vos autem palmites* une comparaison ; mais le mot dit plus : une unité réelle de vie lie le Seigneur aux chrétiens » (p. 70). En dehors du « Corps mystique » tout notre intérêt pour les chrétiens d'Orient, toute notre sympathie vers eux n'est qu'un sentiment vague humanitaire situé en dehors de toute théologie, car — même si l'on ne le dit pas à haute voix, dans la crainte de choquer — il y a toujours au fond de nous-mêmes cette idée : ce sont malgré tout des hérétiques et des schismatiques. Entre l'ecclésiologie de la « société parfaite » etc. et les communautés chrétiennes non-catholiques il n'y a pas de pont, car on ne peut pas aimer le mal.

Parmi les résolutions du Congrès figure une pétition au Saint-Père de rendre possible aux théologiens orthodoxes l'accès aux institutions catholiques d'enseignement, voir même de pouvoir aider matériellement des dissidents.

D. M. S.

M. Theodorian-Carada. — Acţiunea sfântului scaun în România de acum şi de întotdeauna. Bucarest, éd. de l'auteur, 1936 ; in-12, 120 p.

L'essentiel de la présente brochure de l'éminent catholique roumain, est une réponse aux efforts déployés par le P. Ghibu pour faire annuler le concordat conclu entre le Saint-Siège et la Roumanie après la guerre. Après avoir tracé en quelques pages la genèse du concordat — on sait que M. Carada a été durant de longues années mêlé à la vie politique de son pays — l'auteur passe au *Status catholicus*, pierre d'achoppement et point de litige toujours actuel. Un accord intervenu entre le Saint-Siège et la Roumanie semblait avoir clôturé le débat ; ce fut en vain. L'« anti-révisionnisme » de M. Ghibu dénonça le pape comme l'ennemi de la nation roumaine, ce à quoi M. Carada répond en exposant l'attitude des papes envers les Roumains au cours des siècles.

D. M. S.

P. Pierre Raphaël. — Le rôle des maronites dans le retour des Églises orientales. Beyrouth, impr. Khalifé, 1935 ; in-8, 193 p.

L'A. montre les services de tous genres rendus par les Maronites, tant laïques que clercs, aux catholiques d'autres nations. Ce rôle ils ont

pu le jouer grâce à leur position plus forte vis-à-vis du pouvoir civil. Retenons la perméabilité relative entre les divers rits qui y est signalée. Quelques traits pris sur le vif relèveraient heureusement l'aridité du texte. Cette plaquette constitue une intéressante contribution historique.

D. J. v. d. M.

Otto Friedrich. — Helden des Geistes. Hus-Cheltschicky-Komensky. Zurich, Europa-Verlag, 1936 ; in-12, 184 p.

A notre époque où l'on sous-estime tellement la valeur de la liberté et la dignité de la personne humaine, où l'on oppose la force au droit, le glaive à l'Esprit, il est bien utile de rappeler la primauté de l'Esprit. L'A. du présent livre le fait en donnant trois types de « héros de la pensée » c'est-à-dire d'hommes qui vécurent pour leur idéal, (ou ce qu'ils croyaient être un idéal), qui rayonnèrent avec sérénité l'esprit, qui souffrirent par amour pour leur idéal et qui aujourd'hui encore retiennent l'admiration de ceux pour lesquels ils combattirent. Il s'agit de la Bohême et de l'époque des frères moraves, de Jan Hus, Cheltschicky et de Komensky. S'il est évidemment impossible d'être d'accord avec les thèses qu'ils défendirent, on peut cependant reconnaître en eux la force de la conviction, l'ardeur généreuse de la défendre et de la prêcher et les sacrifices auxquels ils consentirent.

A.

Hilaire Belloc. — Characters of the Reformation. 23 portraits de Jean Charlot. Londres, Sheed et Ward, 1936 ; in-8, 342 p., 10/6.

L'auteur a pour le portrait historique un talent des plus remarquable. Il a pour principe que l'histoire est faite plus par les individus que par le jeu des forces qui dépassent l'homme ou sont dominées par lui : « Le mal est amené sur le monde par les aveugles péchés des hommes bien plus que par leurs calculs » (p. 28).

Cet ouvrage, galerie de portraits des principaux personnages qui entrèrent en lice pour ou contre la Réforme, doit être considéré comme le résumé des travaux de son auteur sur cette période. Si les dessins en couleur donnent vie et charme aux personnages, le premier chapitre *(Nature of the Reformation)*, les remet dans leur temps et dans leur milieu ; les portraits tracés par l'historien dévoilent les tempéraments et les âmes ; il explique leurs réactions diverses. On s'étonne, après cette lecture, de n'avoir pas auparavant mieux compris des personnages célèbres dont on avait pourtant conscienscieusement appris l'histoire.

D. E. L.

W. J. Noble. — Christian Union in South India. Londres, Stud. Christ. Mov. Press, 1936 ; in-12, 94 p., 2 sh.

C'est un fait que beaucoup de missionnaires se plaignent de ce que le manque d'union entre les diverses dénominations chrétiennes gêne considérablement le progrès de l'évangélisation des masses païennes. Cela

paraît particulièrement vrai aux Indes. « Vos divisions, nous ne les comprenons pas, nous n'en voulons pas, nous voulons que tous les disciples du Christ soient un dans l'amour » tel est le cri que l'on entend aux Indes. Et ce mouvement est devenu peu à peu si fort, qu'il s'est imposé à bon nombre d'Églises anglicanes, méthodistes, etc. et il a mené à une réalisation qui est intéressante et instructive à bon nombre de points de vue. Il faudrait lire en entier le petit livre de M. Noble pour se rendre compte de ce que l'on peut obtenir en matière d'Union si l'on avait un peu de bonne volonté pour sortir de l'ornière de nos traditionnelles discussions. Nous recommandons chaudement le présent livre. A.

Union of Christendom. — International convention 1940. Londres, International Committee of the Church Union ; 10 brochures in-8, 24 p. chacune : Sect. II : The Causes of Disruption (5 broch.) ; Sect. III : The present Grouping of Christendom (5 broch.).

L'Église anglicane met à l'étude dès maintenant — pour être discutés lors de la Convention internationale de 1940 — une série de problèmes concernant *ex professo* l'union entre les chrétiens. Nous avons rendu compte de la série nº 1 de ces brochures, qui s'intitulait « La demande d'union chrétienne » ; elle traitait du péché de désunion, de la solidarité humaine générale et de l'union ecclésiologique (cfr *Irénikon*, XIII, 365). Aujourd'hui nous présentons aux lecteurs les séries II et III.

La série II de quatre brochures s'intitule « Causes de la séparation actuelle » c'est-à-dire la croissance de la papauté, la séparation entre Orient et Occident, les causes profondes de la Réformation, soit doctrinales et ecclésiastiques, soit sociales et politiques, et enfin les suites de la Réformation. Il est malheureusement impossible, dans un court compte rendu, d'entrer dans le détail de ces intéressantes études ; étant destinées à la propagande, elles ne souffrent d'ailleurs pas une critique trop serrée. Malgré certaines lacunes, inhérentes au genre, on doit se réjouir de l'excellent travail qu'elles vont accomplir.

La série III s'intitule : « La situation actuelle des chrétientés ». Elle comprend cinq brochures, dont quelques-unes remarquables, comme celle de F. de Jonghe (pas encore mise en circulation). Citons encore celle dont l'objet est l'Orthodoxie par le Rev. Chitty et le Rev. Wigram. La brochure traitant de la communion anglicane a été confiée au Dean d'Exeter. Puis, le protestantisme scandinave du P. Hebert, S.S.M. et les communautés non épiscopales par l'évêque de Brechin. — A n'envisager que les grandes lignes de la propagande unioniste, ces brochures vont accomplir un effort très sympathique pour la Convocation de 1940. A.

Fritz Rudolf Könekamp. — Viele reden, einer ruft. Einsiedeln, Benzinger, 1936 ; in-12, 264 p.

Courte histoire de la conversion d'une âme élevée dans la religion

catholique et qui cherche hors de la religion durant et après la guerre le bonheur dans une activité fébrile d'éducateur des jeunes gens et de réformateur de la société : les vices de son entourage le dégoûtent et le désillusionnent à chaque pas jusqu'au jour où attentif à la grâce, il retourne à une vie chrétienne. Le récit, le style, les sous-entendus, tout est haletant dans ce livre, qui tient de la confession et du roman écrit avec le talent, non d'un romancier, mais d'un homme sincère. D T. B.

Soeren Kierkegaard. — Le Concept de l'Angoisse (Les Essais, 11). Traduit du danois par Knud Ferlov et Jean G. Gateau. Paris, Gallimard, 1936 ; in-12, 236 p., 27 fr.

Nous n'essaierons pas de résumer ce traité fondamental de K. qui contient dans une forme extrêmement dense et imbriquée, que la traduction française n'a pas réussi à clarifier (la traduction de P.-H. Tissot, parue antérieurement chez Alcan ne nous est pas tombée sous la main et nous ne pouvons donc comparer les qualités des deux traductions), le ressort de sa philosophie : l'angoisse — la hantise du possible, parce qu'il est impossible de résumer quelque chose qui étant, par son mouvement, en équilibre instable, croulerait au premier essai de l'arrêter. Quelqu'un de peu familier avec la pensée de K. fermera le livre à la seconde page, sinon à la première. Mais celui qui la connaît déjà un peu sera heureux de la pénétrer davantage dans cette traduction qui, nous semble-t-il, n'a voulu sacrifier, à aucun prix, la fidélité et le respect au texte du maître paru en 1844.

D. C. L.

Sören Kierkegaard. — La Pureté du Cœur. Traduit du danois par P.-H. Tissot. Bazoges-en-Pareds (Vendée), chez le Traducteur, 1935 ; in-8, 239 p., 15 fr.

Id. — Le droit de mourir pour la vérité. — Sur la différence du génie et de l'apôtre. Id., 100 p., 10 fr.

Id. — Le souverain sacrificateur. Le péager. La pécheresse. Id., 44 p., 5 fr.

Id. — Pour un examen de conscience. Id. 122 p., 10 fr.

Voici dans une excellente traduction, quelques discours « édifiants » de Kierkegaard qui n'a jamais voulu les appeler « sermon », parce qu'il ne se croyait pas un prédicateur mandaté. Pour Léon Chestov, K. y aurait trahi sa philosophie existentielle ; pour beaucoup d'autres, ils sont au contraire son chef-d'œuvre. Au moins sont-ils, à part *Le droit de mourir pour la vérité*, plus accessibles à l'« homme moyen » plutôt par leur forme, que par leur fond, lequel révèle le *sérieux* kierkegaardien et que l'« homme moyen » sera tenté de trouver exagéré. D. C. L.

John A. Bain. — Sören Kierkegaard. His Life and Religions Teaching. Londres, The Stud. Ch. Movem. Press, 1935 ; in-12, 160 p., 4/6.

Ce petit volume raconte d'une façon très élémentaire, surtout quant aux jugements de valeur, la biographie du grand Danois.

Kierkegaard est, pour l'A., moins un chrétien qu'un Jean-Baptiste (le prophète de la pénitence). Son succès a été d'appeler l'homme à une vie héroïque et son insuccès dans l'avenir viendra de son peu de sens social. En un mot c'est un Kierkegaard à « la manière anglo-saxonne » (mot pris ici dans son aspect caricatural.) Des extraits du philosophe *ad calcem* sont une preuve de la conscience que l'A. a eu de l'imperfection de son travail, mais pas toujours d'un choix judicieux. D. C. L.

Léon Chestov. — Kierkegaard et la Philosophie existentielle *Vox clamantis in deserto*. Traduit du russe par T. Rageot et B. de Schloezer. Les amis de Léon Chestov. Paris, Vrin, 1936 ; in-12, 385 p., 25 fr.

« Il est très difficile à l'homme de voir l'opposition entre la raison et la révélation et d'accepter l'idée d'une vérité qui ne contraint pas ». Voilà comment Ch. introduit où plutôt conclut son étude sur la philosophie existentielle dans laquelle il résout ou croit résoudre cette antinomie ou quasi-antinomie, et d'une manière très radicale, si radicale que Kierkegaard lui-même semble avoir fléchi dans son rejet de l'éthique (« tu dois » entraînant la résignation), lui qui est le dernier représentant de la philosophie existentielle, dont les hérauts à travers l'histoire (Tertullien, Pierre Damien, Duns Scot, Occam) ont toujours été une *vox clamantis in deserto*. — On trouvera dans ce petit volume dans un style incisif, vigoureux, et toujours nouvellement éclairée, l'opposition entre les philosophies de la Révélation et de la Raison, de Job et de Hegel, de la Liberté et de la Nécessité, de l'Arbre de vie et de l'Arbre de science etc. Pour la comprendre ou plutôt, puisque nous sommes dans l'« existentiel », pour la vivre sans perdre cependant l'« ironie socratique », nous renvoyons au volume presque « supervivant » pour lequel il faut être reconnaissant aux Amis de Léon Chestov, qui ont eu l'heureuse idée de fêter ainsi son soixante-dixième anniversaire. D. C. L.

F. Lowtzky. — Sören Kierkegaard. Das subjektive Erlebnis und die religiöse Offenbarung. Eine psychoanalytische Studie einer Fast-Selbstanalyse. Vienne, Internat. psychoanal. Verlag, 1935 ; in-8, 124 p., 6 M.

Cette étude a raison d'insister sur le caractère essentiellement subjectif et introspectif de la philosophie kierkegaardienne, mais tandis que pour Chestov et pour tous ceux qui ne sont pas des adeptes de la psychanalyse, l'« impuissance » si fondamentale dans la pensée de K. est l'impuissance devant la nécessité, le destin d'où il n'y a d'échappatoire que dans la *foi*, on devine de quelle genre est son impuissance dans ce volume. Il

faut cependant avouer que la lecture n'est pas rebutante et révèle chez l'A. une bonne connaissance du philosophe. D. C. L.

Eleuterio Elorduy. — Die Sozialphilosophie der Stoa (Philologus, Suppl. XXVIII, 3). Leipzig, Dietrich, 1936 ; in-8, XII-268 p., 13,50 M.

Le présent travail se propose d'examiner, à l'aide de la philologie, et d'un point de vue tout métaphysique, les doctrines stoïciennes concernant la Société. A l'encontre de ceux qui ne veulent voir dans l'enseignement de la Stoa qu'une doctrine purement pratique et ascétique, l'A. en affirme la réelle valeur philosophique. Le stoïcisme est la philosophie des paradoxes ; et ceci se manifeste surtout dans sa sociologie. Le mot « paradoxe » ne signifie nullement ici qu'on en arrive à des compromis quant aux principes, ce qui répugne à toute métaphysique. C'est un tort, dit l'A., d'étudier partiellement la philosophie stoïcienne ; seule la connaissance de son organicité intégrale peut empêcher l'historien de faire fausse route. Les erreurs commises à son égard viennent de ce qu'on n'a pas respecté ce principe élémentaire de méthode. — L'ouvrage est divisé en 3 parties : dans la première, la relation « homme - monde - logos » est étudiée. Le noyau de la doctrine stoïcienne est la doctrine du logos, force universelle (différents de l'*οὐσία* passive d'Aristote) et cause de toute qualité dans les choses. Dans la seconde partie (L'Homme et la Société) il est question du logos comme force cosmique d'amitié. Le problème de la pédagogie y entre tout naturellement. La troisième partie (L'Homme et la Divinité) traite de la foi en un logos transcendental intimement lié au concept de la conflagration. Deux appendices traitent respectivement de la méthode philosophique stoïcienne, et des sources des catégories stoïciennes.

D. T. S.

B. Romeyer, S. J. — La philosophie chrétienne jusqu'à Descartes. II. Des Alexandrins à la mort de S. Augutin (B. C. S. R.). Paris, Bloud et Gay, 1936 ; in-12, 180 p.

On a déjà parlé ici du 1er volume de cette étude (*Irénikon*, XII, 505). Dans le tome présent, l'A. ne descend point du niveau élevé qu'il avait pris d'emblée dès le début, et continue de nous tracer l'histoire de l'infiltration de l'idée chrétienne dans le monde par le moyen des grands penseurs. Ce fleuve de pensée qui s'accroît constamment de nouveaux affluents prend, à partir d'Origène, les proportions d'un océan. Une grande partie du livre est consacrée à ce théologien, qui survécut dans ses disciples comme Grégoire de Nysse, etc., et dont l'influence ne pourra pas être infirmée par ses adversaires. Au ch. IV, on passe du milieu gréco-chrétien au monde latin : Tertullien, Minucius Félix, Arnobe, Lactance, et Ambroise, qui nous amène à Augustin : « Maturité chrétienne de la philosophie », c'est bien Augustin qu'annonce ce titre du dernier chapitre.

D. T. S.

Francesco Olgiati. — Cartesio (Pubblic. della Università cattol. del Sacro Cuore, I, 20). Milan, Vita e Pensiero, 1934 ; in-8, XII-330 p., 20 l.

On a parlé de Descartes comme du « philosophe au masque », et à bon droit, puisque bien des endroits de ses œuvres attendent encore, malgré leur apparence de clarté et de simplicité, une interprétation définitive. Quelle est le principe d'unité dans son œuvre ? Est-il un apologiste de la religion, un scientiste, un philosophe tout court, ou fait-il la synthèse de toutes ces tendances ? Pas mal d'études ont été consacrées à ce sujet ces derniers temps ; on en conclut que des philosophes les plus opposés font appel à lui comme à leur maître. L'A. fait ici une revue de toutes ces études pour rechercher l'intuition fondamentale de la conception cartésienne. Il étudie successivement Descartes et la science, Descartes et la religion, Descartes et l'idéalisme. Pour lui, la clef de la vision cartésienne réside dans le *phénoménisme rationaliste* — qui est à mi-chemin entre la métaphysique traditionnelle de l'Être et la métaphysique idéaliste de l'esprit, — le phénoménisme de la pensée *comme objet pensé*. Ce travail contient des vues originales, qui nous fait souhaiter de lire bientôt un autre ouvrage annoncé, sur l'« âme de Descartes ». D. T. S.

Hans Meyer. — Das Wesen der Philosophie und die philosophischen Probleme. (Die Philosophie, V). Bonn, Hanstein, 1936 ; in-8, 194 p., 6 M.

Cet ouvrage veut être une Introduction à la philosophie, spécialement à « la problématique philosophique du temps présent » et veut établir « la direction dans laquelle la solution des problèmes doit être recherchée ». C'est sous cet angle que sont considérées les 4 parties du livre : la première traite de la nature et du but de la philosophie ; la seconde, des problèmes et des disciplines ; la troisième, des relations entre la psychologie et la philosophie. La quatrième partie de cette étude, en tous points remarquable, est digne d'attention particulière. Il y est question de la *philosophia perennis*, qu'il ne faut pas confondre, dit l'A., avec la scolastique, et qui est en perpétuel devenir. « S'appuyer sur une seule époque et sur un seul système serait pécher contre le sens de la vie spirituelle ; qui dit vie dit développement et progrès. La connaissance philosophique signifie travail progressif sur un objet qui est immense et trop profond pour être présenté en un seul système. Aucun système ne peut se flatter de saisir complètement l'ensemble de la réalité... Tous les grands problèmes philosophiques sont d'un contenu si riche qu'ils donnent toujours lieu à de nouvelles questions ». D. W. K.

Nicolas Berdyaev. — The Meaning of History. Londres, Centenary Press, 1936 ; in-8, 224 p., 8/6.

Les éditions de M. Geoffrey Bles ont bien mérité de la pensée contem-

poraine pour avoir publié l'excellente traduction du *Sens de l'histoire*, cycle de conférences données par Berdjaev non sans paradoxe, en plein bolchévisme a l'Académie libre de Moscou en 1922, volume qui en russe est devenu une rareté bibliographique et dont la version allemande a paru en 1926. Malgré ses quinze ans l'ouvrage n'a pas perdu de son actualité, au contraire : la crise qui se dessinait déjà alors est allée en s'accentuant (on connaît *La destinée de l'homme dans le monde contemporain*, les « treize ans après » du *Sens de l'histoire*, v. *Irénikon*, XIII, 141). Berdjaev veut montrer dans son livre les causes de cette crise, en plaçant d'abord la métaphysique de l'histoire dans un processus libre et théandrique (d'où l'*historisme* essentiel au christianisme, l'histoire allant jusqu'à postuler une divino-humanité, p. 36. Le théologien dressera ici l'oreille « inquisitrice ») et en parcourant ensuite l'évolution de la crise, commandée par une méconnaissance de cette métaphysique — oubli de l'Apocalypse. Le dernier chapitre sur la culture et la civilisation, cousu d'analyses éblouissantes et ne demandant pas la moindre « réserve théologique » indique l'issue de la crise dans une transfiguration religieuse de la vie, qui répond, elle seule, à la nature de l'histoire. On sait déjà que c'est là le message de la philosophie religieuse russe qui a senti à un degré unique, la crise de la culture humaniste. C'est peut-être pour cela que ces dernières pages nous ont paru écrites avec du « sang ». D. C. L.

F. Tönnies. — Geist der Neuzeit. Leipzig, Buske, 1935 ; in-8, VIII-214 p.

Ce livre veut faire de la philosophie de l'histoire. Chaque époque, dit l'A. a sa physionomie propre, son esprit particulier. Or, les temps modernes se caractérisent surtout par un achèvement de la libération des individus de la tutelle que jadis leur faisaient subir le seigneur ou le clergé. Une fois cette libération politique, sociale ou religieuse opérée, il a fallu créer une organisation nouvelle ; et c'est ainsi que sont nés les partis, les communes, les parlements, bref, toute la vie libre de la cité et de la démocratie. Dans cette évolution on est arrivé à ce que chaque homme, faisant partie d'un tout organisé, n'existe plus qu'en fonction du tout. En Allemagne par exemple il n'y a plus ni patrons ni ouvriers, ceux qui donnent du travail et ceux qui en sont salariés, il n'y a plus que des nationaux égaux qui reçoivent une délégation de travail, proportionnée à leurs capacités, de la Nation elle-même. C'est dans cette formule nouvelle, dans cette unité nationale ou racique, que l'A. voit l'esprit des temps nouveaux. Livre intéressant, bien présenté, mais quelque peu pédant et d'un abord difficile.

A.

Dr theol. Dr phil. Wilhelm Keilbach. — Die Problematik der Religionen. Eine religionsphilosophische Studie mit besonderer Berücksichtigung der neuen Religionspsychologie. Paderborn, Schöningh, 1936 ; in-8, 172 p., rel. 4,80 M.

Après avoir publié en 1934 et 1935 des travaux d'approche dans la

revue *Bogoslovska Smotra* de Zagreb, le Dr K., jeune prêtre de ce diocèse, les reprend et les complète dans un volume de près de 300 pages divisé en deux parties : *Die Empirie des religiösen Individualproblems* et *Die Metaphysik des religiösen Individualproblems* subdivisées à leur tour en une poussière de paragraphes et munis des index systématique et onomastique.

Il veut y répondre au problème de la multiplicité des religions. Sa réponse qui explique cette multiplicité psychologiquement et ontologiquement, par la multiplicité dans et autour de l'homme, souffre aussi d'une multiplicité fragmentaire provenant de la méthode trop analytique à notre sens. Elle fait de l'ouvrage une mine d'informations très utiles sur les études contemporaines de psychologie religieuse mais à peine quelque chose de plus. Il est très possible que ce *plus* viendra plus tard quand l'auteur aura trouvé plus de liberté en se dégageant des manières de « scolastique » (étymologiquement pris) consciencieux, et très peu vraiment problématiques qui transparaissent ici. Tel quel l'ouvrage est un témoignage intéressant de l'intérêt que la théologie catholique commence à manifester à l'égard de la philosophie religieuse et qui doit réjouir un travailleur de l'Union. D. C. L.

Constantin C. Pavel. — L'irréductibilité de la morale à la science des moeurs. Avec une préface de M. Raoul Allier, Bucarest, Impr. « Jean C. Vacaresco », 1935 ; in-12, 144 p., 8 fr. fr.

L'A. est un savant roumain, appartenant à l'Église orthodoxe. Le présent ouvrage, son premier en langue française, est une dissertation préparatoire pour l'examen du doctorat à la Faculté protestante de Paris, et est préfacé par le Doyen honoraire de cette Faculté.

Avec une science très sûre, et s'aidant d'une argumentation solide et claire, M. P. démontre l'insuffisance du « sociologisme » à fonder une morale complète en elle-même. Tant que la sociologie demeure dans son rôle de science et étudie objectivement ce que sont les rapports humains, elle est légitime, au même titre que, p. ex., la psychologie scientifique ; pour les deux disciplines, l'erreur commence lorsqu'on prétend construire sur ces bases un système totalitaire (« sociologisme », « psychologisme ») ramenant l'essence et les destinées de l'homme aux données de la science positive. L'équivoque est surtout désastreuse en morale, où, sous ce prétexte qu'une science ne peut être positive et normative en même temps, M. Lévy-Brühl a ramené la notion de morale à celle de « science des mœurs » puis, par une curieuse inconséquence, prétendant n'attaquer que les « méthodes » et détachant sa « science des mœurs » de toute métaphysique, il l'a élevée au rang de critère moral.

De la faillite du « sociologisme » faut-il conclure à celle de la sociologie ? Nullement : « La morale comporte un double problème : celui des fins et des moyens. Or, toutes les sciences, non seulement la science des mœurs, mais encore l'histoire des religions, la science comparée du droit, l'ethnographie, la statistique, la biologie, la psychologie, etc., doivent être con-

sidérées comme aidant l'expérience morale. C'est du problème des moyens qu'elles relèvent toutes » (p. 135).

Le Préfacier n'exagère nullement lorsqu'il dit de M. Pavel que « son analyse sévère ruine la conception de M. Lévy-Brühl ». Elle dégage en même temps la sociologie des broussailles du « sociologisme » qui menaçaient d'étouffer la jeune science. I. A. C.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

F. Charmot, S. J. — Le Sacrement de l'unité. Méditation sur la sainte messe. Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; in-12, 336 p., 12 fr.

Il s'agit ici de l'union intime des chrétiens en un seul corps mystique, telle qu'elle se manifeste au saint sacrifice de la messe. Tous ensemble, tête et corps, nous sommes un seul prêtre et une seule hostie. Notre oblation commune rejoint l'oblation du Christ. L'union réalisée par le Saint Sacrifice est la source d'une spiritualité anti-individualiste et large comme le monde. La Charité est remise à sa place royale. Elle inspire tout l'ascétisme et toute la dévotion. — Les lecteurs de ce livre, y trouveront en plus d'une excellente doctrine — la doctrine théologique de la messe est celle du P. de la Taille — quantité de précisions pour le domaine pratique : honoraires de messe, etc.

R. P. Schulte, O. Min. Cap. — Le Prêtre d'aujourd'hui. tr. de l'allemand par l'abbé M. Grandclaudon. Mulhouse, Salvator ; Tournai, Casterman, 1936 ; in-8, 325 p.

Ce livre plaira aux prêtres et nous leur en conseillons la lecture. Considérant les devoirs de la vie surnaturelle du prêtre et de son ministère, l'A. étudie avec franchise les situations souvent difficiles de celui qui doit toujours être un *alter Christus*. Ces pages donnent à réfléchir tant par les conseils judicieux qu'elles contiennent que par les exemples vécus qui y sont rapportés. Elles reflètent une grande préoccupation de charité à l'égard des fidèles commis aux soins du clergé. Elles ne peuvent manquer de produire une forte impression ; elles sont d'une fine psychologie et d'une grande actualité.

Prince Vladimir Ghika. — Pensées pour la suite des jours. Paris, Beauchesne, 1936 ; in-8, 184 p., 12 fr.

L'A. a repris ici un certain nombre de pensées publiées par lui en différents recueils, auxquelles d'autres ont été ajoutées. Le poète Francis Jammes y a placé une préface élogieuse. Les lecteurs admireront dans ce nouveau livre une piété haute et tendre, une sensibilité aiguë, une compassion divinatrice qui ne les surprendront point.

P. Louis Fanfani, O. P. — Catéchime sur l'état religieux selon le code de droit canonique, à l'usage des noviciats. Trad. française par une Religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique. Turin, Marietti, 1934 ; in-12, VI-210 p., 5 fr. fr.

P. Thoma Villanova Gerster a Zeil, O. M. Capuccin. — Ius religiosorum in compendium redactum pro juvenibus religiosis. Turin, Marietti, 1935 ; in-12, XII-324 p., 15 l.

Autant la lecture du petit catéchisme s'impose à toute et tout novice qui ne se destine pas aux études théologiques, autant l'ouvrage du P. Gerster se recommande à ceux qui s'adonneront à ces études. Relevons quelques divergences entre ces deux auteurs ; le premier nie que le maître des novices doive avoir 35 ans accomplis, le second parle d'années complètes. Le premier affirme que pour pouvoir recevoir une postulante dans la clôture il suffit de son acceptation comme telle : le second exige une autorisation de l'Ordinaire. Relevons encore chez le dernier A. deux éléments : il affirme que les supérieurs ne peuvent par eux-mêmes former les novices et que l'usage s'introduit, dans les couvents de femmes à clôture papale, de présenter chaque année à la signature de l'Ordinaire un registre où sont inscrits les noms des personnes autorisées à franchir la clôture pour y accomplir leurs fonctions.

Mgr G. De Nardis. — Omelie sui Misteri cristiani e feste in settimana. Turin, Marietti, 1934 ; in-12, 176 p., 5 l.

Petit recueil de 15 homélies se rapportant aux principales fêtes de l'année, du cycle du temps comme du cycle des saints. Elles portent l'empreinte de l'éloquence vive de l'A., bien connu en Italie comme orateur et conférencier.

Georges Goyau. — Valiant Women. Londres, Sheed et Ward, 1936 ; in-12, XX-314 p., 6. sh.

Cette traduction très réussie de la vie de la Mère-Marie de la Passion, fondatrice des franciscaines missionnaires de Marie, est due au Rev. George Telford. On connaît l'histoire de cette fondatrice. Une âme est attirée par Dieu ; Il la prend, Il la forme, Il la pousse, et elle réalise des conquêtes. En peu de temps, elle crée et stabilise cette congrégation si vivante. Les lecteurs de langue anglaise seront heureux de pouvoir ainsi se documenter sur les origines providentielles de cette institution exclusivement missionnaire dont le seul objet est la conversion des païens par les œuvres de charité.

L. H. Bouzou. — Sur les chemins du Proche-Orient. Paris, Lethielleux, 1936 ; in-12, 160 p., 55 grav. hors-texte, 14 fr.

Au jour le jour, un pèlerin du 97e Pèlerinage en Terre Sainte de Notre-Dame de Salut a noté ses impressions de voyage. Il nous les livre dans toute leur fraîcheur et leur spontanéité. Spontanéité peut-être un peu vive : certaines erreurs ou certains préjugés pourraient froisser certaines susceptibilités orientales. Le livre est édifiant et très intéressant pour ceux que tenterait un voyage en Palestine. — Puissent les vœux de l'auteur se réaliser et puissent de nombreux pèlerins pouvoir, comme lui, visiter le pays du Sauveur et de la primitive Église et en emporter un souvenir

vivifiant pour leur Foi et un stimulant pour leur vie chrétienne et catholique.

Eva Ross. — Social Origins. Londres, Sheed et Ward, 1936 ; in-12, 212 p., 3/6.

Cette étude met en évidence les arguments scientifiques qui s'opposent aux évolutionnistes pseudo-scientifiques comme à ceux qui, déviant de la ligne droite évolutionniste nient quand même le droit de propriété privée, le monothéisme, la monogamie, la famille etc. — L'A., en ces pages concises et faciles à lire, nous démontre que la propriété et la famille sont des institutions naturelles. Il soutient que la mythologie est, non une forme de religion, mais un premier effort scientifique et que les rites magiques ou impurs sont déjà des dégénérescences de la religion primitive.

Paul Rougnon. — Dictionnaire général de l'art musical. Paris, Delagrave, 1935 ; in-12, 386 p.

Ce dictionnaire est ainsi composé que, divisé en 8 parties, depuis les principes théoriques jusqu'à la biographie des musiciens célèbres, chacune des parties soit disposée en nomenclature alphabétique. Il en résulte des redites, et aussi une difficulté dans la recherche des articles, surtout par les musiciens peu cultivés, que cet ouvrage vise cependant en premier lieu. Remarques : L'A. définit le *comma* « le plus petit intervalle sensible à l'oreille » (p. 31), mieux valait dire : l'unité de mesure d'un intervalle. — La véritable signification du *quilisma* (p. 94-95) est inconnue. — Pour le plain-chant (p.184) l'auteur est mensuraliste à la vieille mode : plus personne n'admet que la note *losange* est semi-brève etc... — Fuchs (p. 330) est né en Styrie, et non en Syrie. Il n'existe pas de « rite grégorien » (p. 339) attribué à saint Grégoire-le-Grand. — Mozart n'est pas né à Strasbourg (p. 351) mais à Salzbourg. Et ainsi à l'avenant : on pourrait allonger la liste.

LIVRES REÇUS (1)

ARNOLD, JEAN — *Damien, Père des lépreux.* Tournai, Casterman, 1936 ; in-8, 96 p., 10 fr.

* BOSSON, GIUSTINO — *Tavolette cuneiformi sumere, degli archivi di Drehem e di Djoha, dell'ultima dinastia di Ur.* (Pubbl. della Università del Sacro Cuore, XII, 2). Milan, Vita e Pensiero, 1936 ; in-8, 76 p., 112 pl., 20 l.

BOYER, CAROLUS, S. J. — *Cursus Philosophiae*, vol. II Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; in-8, 597 p., 25 fr.

BOUCHERON, PAULE — *Sur les sommets.* Paris, Figuière, 1936 ; in-12, 192 p., 10 fr.

(1) Les livres marqués d'un astérisque seront l'objet d'un compte-rendu dans un prochain fascicule.

Delattre, Pierre — *Nos amis les Hongrois*. Paris, Figuière, 1935 ; in-12, 192 p., 12 fr.

Garnier, Chan. Adrien — *A l'École des Saints*. Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; in-12, 250 p., 10 fr.

* Gemelli, P. Agostino, O. F. M. — *Metodi compiti e limiti della psicologia nello studio e nella prevenzione della delinquenza* (Pubbl. della Università del Sacro Cuore, VI, 9). Milan, Vita e Pensiero, 1936 ; in-8, XIV-156 p., 12 l.

Gourlez, Paule — *Le beau vainqueur des infidèles*. Paris, Bloud et Gay, 1936 ; in-12, 191 p.

Gresset, Armand — *Le crépuscule des Preux*. Paris, Figuière, 1936 ; in-12, 222 p.

* Kosch, Wilhelm — *Das katholische Deutschland*, 23 : Pfandl-Prechtl. Augsbourg, Haas et C°, s. d. ; in-8, col. 3522 à 3680.

Molien, A. — *Les Grandeurs de Marie*. Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; in-12, 630 p., 20 fr.

* Monti, G. M. — *Da Carlo I a Roberto di Angio*. Trani, Vecchi et C°, 1936 ; in-8, VIII-392 p., 60 l.

Paré, Louis, S. J. — *Les mystères de l'au-delà*. Tournai, Casterman ; Mulhouse, Salvator, 1936 ; in-12, 196 p., 15 fr.

* Penido, M. T.-L. — *La Conscience religieuse*. Paris, Téqui, 1936 ; VI-252 p.

Perrin, J., O. P. — *Saint Gabriel de l'Addolorata* (Les cahiers de la Vierge, 18). Juvisy, éd. du Cerf, 1936 ; in-8, 98 p.

* Pflieder, Michael — *Vor der Entscheidung*. Salzbourg, Pustet, 1936 ; in-12, 148 p.

Plus, R., S. J. — *Pour trouver Dieu au dedans*. Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; in-18, 222 p., 7 fr.

* Roth, P. Korbinian — *Gottes Geist in Gottes Reich*. Salzbourg, Pustet, 1936 ; in-12, 138 p., 1,40 M.

* Ruefner, Vinzenz — *Gemeinschaft, Staat und Recht* (Die Philosophie, 15). Bonn, Hanstein, 1937 ; in-8, VI-164 p., 5,20 M.

Steuart, R. H. J., S. J. — *Diversity in Holiness*. Londres, Sheed et Ward, 1936 ; in-8, VIII-228 p., 6 sh.

de la Vergne. — *Madame Elisabeth de France*. Paris, Téqui, 1936 ; in-12, 376 p., 12 fr.

* Vanni Rovighi, Sofia — *L'Immortalità dell'anima nei maestri francescani del secolo XIII*. (Pubbl. della Università del Sacro Cuore, I, 23). Milan, Vita e pensiero, 1936 ; in-8, VIII-386 p., 25 l.

* *Das Gottesjahr* 1937 : *Menschen unter Gott*. Kassel, Stauda, 1937 ; in-8, 126 p., 2,85 M.

Une carmélite de nos jours : Marie-Thérèse des Anges. Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; in-12, 104 p.

Petite chronique du Prieuré d'Amay.

N. B. — Dans les premières années d'*Irénikon,* une brève notice renseignait les lecteurs sur l'activité et le développement de l'œuvre entreprise par le monastère d'Amay. Pour répondre à la demande de plusieurs de nos amis qui se sont plaints de la disparition de cette rubrique, nous la reprendrons dès à présent sous cette nouvelle forme.

1. *Au cours de ces trois derniers mois, la communauté d'Amay, qui compte actuellement* 30 *membres (*18 *profès solennels, dont* 16 *prêtres,* 7 *profès simples,* 5 *novices, postulants et oblats), a vu son nombre s'accroître par la profession d'un novice de nationalité russe, l'entrée au noviciat de deux postulants, l'un du diocèse de Haarlem, l'autre du diocèse de Munster, et la prise d'habit d'un postulant du même diocèse. D'autres candidats sont attendus encore pour ces prochains mois.*

2. *A l'occasion du* 80e *centenaire de l'Œuvre d'Orient de Paris, à la demande expresse de Mgr Lagier, directeur de l'œuvre, le R. P. Prieur et plusieurs autres moines se sont rendus à Paris pour prendre part en qualité de concélébrants à la liturgie solennelle byzantine qui eut lieu en l'église Saint-Sulpice le* 10 *décembre* 1936. *La cérémonie était dirigée par M. le chanoine François Paris, délégué de l'Œuvre d'Orient, oblat et bienfaiteur insigne du prieuré d'Amay.* (*Cfr* Irénikon, XIII, 709).

3. *L'usage de célébrer de journées orientales s'introduisant de plus en plus, à la demande de Saint-Siège, dans les séminaires, collèges, etc..., plusieurs de nos pères ont organisé ou pris à part à des cérémonies et conférences en France, Belgique, Allemagne et Hollande. Des liturgies furent célébrées aux Séminaires de Malines, Trêves, Aix-la-Chapelle, Camp de Beverloo (Cibi) ; dans les collèges d'Arras, de Virton, Saint-Norbert à Anvers, Bellevue à Dinant ; au pensionnat des Chanoinesses du Saint-Sépulcre à Turnhout ; aux journées d'études de l'*Apostolat

der Hereeniging *à Nimègue ; pour l'*Akademiker Verband *à Essen et à Emmerich, etc...*

4 *L'Octave de prières pour l'Unité chrétienne (*18-25 *janvier) fut aussi, particulièrement cette année, l'occasion de plusieurs célébrations et conférences. Il faut mentionner en tout premier lieu la journée orientale de Bruxelles (*21 *janvier, cf.* Irénikon, XIV, 61*) ; les prédications d'un de nos confrères à la chapelle de l'Adoration réparatrice à Lyon, journées organisées par M. l'abbé P. Couturier, de Lyon, oblat et ami de notre monastère ; la journée orientale en la paroisse Saint-Laurent à Anvers (*24 *janvier), sous les auspices de l'Œuvre d'Orient.*

5. *Des groupes de prêtres et de jeunes gens viennent de plus en plus profiter de l'hospitalité du monastère pour y faire des retraites, et y trouvent, en même temps que le recueillement, une occasion de s'instruire au contact des deux liturgies, de nos études et de l'atmosphère qui en résulte.*

6. *Voici l'horaire des Offices à Amay pour la Semaine Sainte : Lundi, mardi et mercredi, à* 10 *h.* 30, *vêpres et liturgie des Présanctifiés ; Jeudi-saint (et fête de l'Annonciation) à* 10 *h.* 30 *Vêpres et liturgie de saint Basile, à* 18 *h.* 45 *office des saintes souffrances et chant des* 12 *évangiles ; Vendredi à* 15 *h. Vêpres et procession de l'Epitaphios, à* 18 *h.* 45 *Office des Myrophores ; Samedi à* 10 *h.* 45, *Vêpres et liturgie de saint Basile, à* 23 *h.* 15 *Matines et liturgie Pascales. — Les offices latins se célèbrent durant ces jours (du mercredi soir au samedi midi) par un groupe de moines du Prieuré, en la chapelle du Vieux bon Dieu de Tancrémont (Pepinster), endroit où sera plus tard transféré le monastère d'Amay.*

7. *Le* 19 *février, est décédé à Paris, après une longue et douloureuse maladie, le Fr. Lambert (Jean) Bontemps-Spitzer, oblat régulier du Prieuré d'Amay, qui émit sa promesse d'oblature à l'article de la mort. R. I. P.*

Amay, 27 *Février* 1937.

Irénikon

TOME IX

Nº 1. 1937 Janvier-Fév

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQ